d'Arlincourt [illegible]

[illegible]

LES TROIS ROYAUMES.

LES TROIS

ROYAUMES

PAR

le vicomte d'Arlincourt.

*

Troisième Édition.

*

2

PARIS
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

—

1844

I

Le bateau à vapeur qui me conduisait à Glascow était le *Sainte-Colombe*. Il avait à bord six cents passagers irlandais, qui allaient faire la moisson en Écosse. Le temps était beau, la mer était calme; la traversée se fit rapidement.

Vers le coucher du soleil, les côtes d'*Argyle-Shire*, dépouillées d'arbres et de verdure, se déployèrent devant moi. Bientôt l'aspect devint solennel; les brumes du soir étendaient sur l'atmosphère une espèce de gaze magique; des phares

allumés se perdaient au loin sous ces voiles aériens. L'Océan, que ridait à peine la brise, avait pris des teintes opales ; les oiseaux qui couraient au-dessus de ses vagues y confondaient leurs ailes blanches avec ses reflets argentés. La lune, se levant du sein des brouillards, jetait de pâles clartés sur cet ensemble diaphane. De vagues étoiles s'éteignaient çà et là sous des nuées transparentes et douteuses. Un chant insaisissable, et dont les sons fuyaient comme les soupirs du vent de la nuit, partait du milieu des moissonneurs irlandais à demi couchés sur le pont, et en partie assoupis. Cette harmonie mélancolique était, pour ainsi dire, aussi pâle que le firmament vers lequel elle montait ; tout semblait se dissoudre et s'évaporer dans cette sphère de songes. J'étais sur les mers de la Calédonie : j'arrivais au pays d'*Ossian*.

Nous relâchames à *Campbell-Town* (1), et j'y mis pied à terre un instant. Cette ville a une

(1) Cette ville a 12,000 âmes. Il s'y fait beaucoup de *Whiskey*, liqueur qui sent la tourbe à renverser, et qui me parut aussi détestable que le *kwas* des Russes. On pêche aussi des harengs à Campbell-Town.

jolie baie entourée de rochers; mais, comme il était nuit, je ne pus voir que peu de chose. Quelques heures après, au lever de l'aurore, notre navire entrait dans la Clyde.

La Clyde!... Avec quelle attentive curiosité je regardais ces fertiles rivages, tant illustrés par l'épée des héros et la lyre des poètes!... J'avais passé le port de *Greenock*. Le château de *Dumbarton*, l'ancien *Balclatha* d'Ossian, m'apparut avec ses deux rochers en pointe et ses immortelles ruines. Là séjourna Marie-Stuart. Là, par l'infâme trahison de sir John Menteith, Wallace fut emprisonné (1); on y montre encore son sabre. Là vint écrire Walter-Scott (2).

Plus loin sont les ruines du château de *Dunglass*, où commençait le mur que fit bâtir l'empereur *Antonin-le-Pieux*, pour séparer le midi

(1) La plus haute pointe de Dumbarton s'appelle encore *Wallace's-Seat* (demeure de Wallace), et le lieu qu'il habitait *Wallace's tower* (tour de Wallace). *Rob-Roy* y a laissé aussi des souvenirs.

(2) Dumbarton, sur son pic fortifié, que l'eau entourait autrefois, devait être un fort imprenable. Un château moderne a été bâti près des ruines de l'ancien. Walter Scott a chanté Dumbarton dans la *Dame du Lac* et dans *Rob-Roy*.

de l'Écosse, dont il était le maître, du nord, dont il comptait s'emparer. Ce mur, qui finissait à *Caer-Riden*, à l'embouchure du *Forth*, allait ainsi d'une mer à l'autre, en traversant tout le royaume (1).

La Clyde était chargée de navires. Que d'élégants châteaux sur ses rives!... que de bocages enchantés!... Bientôt je débarquai à *Glascow*, la métropole commerciale de l'Écosse. Ici, plus de vues poétiques. Glascow, cité de mécaniques, de rouages, de chaudières et de creusets, pensa m'asphyxier sous l'épaisse fumée de ses industries, au moment où j'y mis le pied. Ce n'étaient plus les blanches brumes d'Ossian, c'étaient les noirs tourbillons de *Poliphème*. Aucun arbre ne peut pousser sous les sombres murs de cette reine manufacturière ; on n'y voit, çà et là, que des troncs d'arbres sans feuillage. Une cheminée colossale de quatre cent trente pieds de haut,

(1) Ce grand travail fut exécuté par *Lollius Urbicus*, lieutenant de l'empereur Antonin. (Caledonia, by Georges Chalmers. Vol. 1. p. 116). Maintenant, près des restes de ce mur, est un obélisque à la gloire de *Henri Bell*, le premier qui appliqua la vapeur à la navigation.

la plus élevée de l'Europe, avait excité mon attention. Je demandai à quoi servait ce prodigieux obélisque, qui par le bas était une grosse tour, et par le haut une flèche aiguë (1). On me répondit que M. Tennant, le premier des industriels du pays, avait dû la construire ainsi pour arracher la ville aux puantes exhalaisons de ses *secrets works* (œuvres secrettes). Les fatales évaporations de son établissement, où se préparent beaucoup d'acides sulfuriques, portaient à l'entour la destruction, les maladies et la mort : M. Tennant, pour obvier à de pareilles calamités, s'était vu forcé de lancer ses fumées chimiques hors de la sphère des vivants. Il avait, en conséquence, élevé son tuyau pyramidal jusque dans les nues. Le vent, malheureusement, rabat quelquefois vers la terre les haleines empoisonnées dont il gratifie le ciel, et quelques malheureux en pâtissent. Mais aussi les *œuvres secrettes* de M. Tennant jettent beaucoup d'argent dans

(1) On m'assura qu'elle avait coûté 80,000 fr. de main-d'œuvre. On ne conçoit pas comment elle peut résister aux vents et aux tempêtes. Elle n'est bâtie que depuis environ un an.

le commerce, et l'argent dédommage de tout. L'argent désinfecte… les poches ; l'argent consolerait… de la peste (1).

Glascow, l'une des plus anciennes villes de l'Écosse (2), est sur les rives de la Clyde. Mais ce fleuve si large, si brillant et si limpide à Greenock, où il se promène au milieu d'une nature libre et riante, se raccornit, s'étiole et se pestifère, en se resserrant sous les quais où trônent

(1) L'établissement de M. Tennant est un laboratoire immense, où se préparent d'admirables teintures. On m'assura qu'il avait retrouvé le secret de la *pourpre de Tyr* : ce qui avait fait *pâlir* toutes les industries rivales.

(2) Glascow date de saint *Kentigern*, qui y fut évêque en 560. Guillaume le lion l'érigea en baronnie vers l'an 1175 ; et, en 1611, Jacques V la constitua en *royal burgh*, ce qui lui donnait le droit de nommer et d'envoyer des députés au parlement. En 1651, elle n'avait que 14,000 habitants; aujourd'hui, elle en a plus de 250,000. Ses rues sont parfaitement alignées, et ses maisons fort bien bâties. La grande et belle rue de Glascow, la *Trongate*, a de magnifiques boutiques. Les principaux monuments de la ville, sont le *Royal-Exchange*, le *Collége*, le *Musée*, le *Jardin Botanique*, le *Townhall*, l'*Infirmerie Royale;* les statues de sir *John Moore*, de *James Watt* et de *Walter-Scott*. Aux environs de Glascow, se trouve l'ancienne ville de Paisley, fondée par le premier des *Stuart*; *Elderslie*, où naquit *Wallace*, et *Linlithgow-Palace*, où naquit *Marie-Stuart*.

les fours du cyclope : sa poésie s'en va en fumée.

La cathédrale de Glascow, fondée en 1133 par l'évêque John Achaius, sous le règne de David Ier, est un vaste et beau monument d'environ trois cents pieds de long. Au temps de la réforme, elle échappa miraculeusement à la destruction générale. Abandonnée aujourd'hui par les *presbytériens*, qui ne veulent ni pompe ni éclat dans leur culte, elle tombe à peu près en ruines. Ses portes sont fermées, ses vitraux sont cassés, l'herbe et les ronces y poussent; elle a l'air frappée d'anathème (1).

En face est le Père-la-Chaise de *Glascow :* ici le luxe est sans pareil. Si les presbytériens tiennent à être simples dans l'ordonnance de leurs églises, ils ont l'idée contraire dans les arrangements de leurs tombes. Le pompeux cimetière de Glascow, placé en amphithéâtre, a les décors les plus splendides, notamment le mausolée du

(1) Le patron de l'Irlande, saint Patrick, est supposé avoir pris naissance aux environs de Glascow, dans les montagnes qui portent son nom.

fameux Knox. Où donc va s'étaler l'orgueil? Là où n'est ni rang, ni puissance: là où il n'y a plus que des cendres.

Je quittai Glascow pour me rendre au château de *Mount-Stuart*, dans l'île de Bute, la première île des Hébrides. Je me rembarquai sur la Clyde, et j'arrivai bientôt à Rothesay (1). A quelques milles de là était la résidence du marquis de Bute; elle me rappela nos anciens châteaux de France. Son parc est d'une vaste étendue; son grand salon est entouré des immenses portraits en pied des ancêtres du propriétaire actuel, chacun dans le costume de son temps. La plupart avaient joué un rôle dans l'histoire; et de grands souvenirs se rattachaient à eux. Rien de plus noble et de plus touchant,

(1) Cette ville, qu'on pourrait nommer la capitale de l'île de Bute, est située aux bouches du *Clyde*. De l'autre côté de ce fleuve qui, là, est une vaste mer, on voit les poétiques *Highlands* (hautes terres). Dans une assemblée solennelle, tenue au palais de Scone, le 28 avril 1398, il fut décidé que les fils aînés des rois d'Écosse prendraient tous le titre de *duc de Rothesay*. Chose étrange! dans l'espace de 316 ans, pas un duc de Rothesay (excepté Charles I[er]) n'atteignit 21 ans, du vivant de son père, et ne fut duc de Rothesay après sa majorité. (Caledonia. By Georges Chalmers. Vol. 1.)

selon moi, que ces traditions d'honneur et de gloire, transmises de père en fils dans les familles, par la seule vue d'un portrait (1).

Je me reposai trois jours dans cette belle demeure. Une des fenêtres de mon appartement donnait sur la *Clyde;* j'apercevais au loin l'île de *Cumrae* et les côtes de l'*Ayr-Shire*. Là se donna, en 1230, la fameuse bataille de *Largs*, entre les Norvégiens et les Écossais, bataille qui décida de la possession des *Hébrides*. L'Ecosse y vainquit la Norvége (2).

Le marquis de Bute avait visité l'île d'Elbe alors que Napoléon l'habitait; sa conversation était pleine d'intérêt (3). Chez lui se trouvait en

(1) Le marquis de Bute me montra, dans ses appartements, la curieuse épée d'un de ses ayeux, qui commandait en second sous *Wallace*, à la bataille de Falkirk, et qui y fut tué ainsi que toute la jeunesse de Bute, formant son régiment (au nombre de 300). Sir John Stuart de Bonkhill, tuteur du Sénéchal d'Écosse, devait être un guerrier robuste, car son épée, de cinq pieds de long, ne peut être soulevée d'une main. Le pommeau seul a un pied et demi.

(2) Caledonia. By Georges Chalmers. Vol. 1. p. 641

(3) Depuis mon départ d'Angleterre, un affreux incendie a dévoré le magnifique château de *Luton-Hoo*, appartenant au marquis de Bute. Ses amis, et il en a beaucoup, en ont été vivement affligés.

ce moment M. William *Craufurd,* sous-trésorier général des armées anglaises, que j'avais connu à *Aix-la-Chapelle* et à *Londres.* Je fus charmé de la rencontre. Son frère, *sir John Craufurd de Auchenames* le chef et l'aîné de la famille, habitait à peu de distance un château nommé *Crosbie,* où était né le grand *Wallace,* et j'avais promis d'y aller (1).

La famille de Craufurd est une des plus anciennes de l'*Ayr-Shire;* l'histoire suivante le prouve. Au commencement du douzième siècle, le roi David Ier étant à la chasse dans la forêt de *Dreumsheuch,* fut tout-à-coup attaqué par un cerf sauvage, et se trouvait en danger de mort, lorsque sir Gregan de Craufurd accourut à son secours, tua la bête et sauva le prince. Une légende ajoute qu'en ce moment une croix miraculeuse descendit du ciel dans la main du monarque. Ceci pourrait se contester; mais, ce qui est hors de doute, c'est que le roi David

(1) La mère de sir William Wallace, se nommait *Marguerite de Craufurd,* et était fille de sir Réginald de Craufurd, grand shérif héréditaire en *Ayr-Shire.*

fonda l'abbaye d'*Holy-Rood* en reconnaissance de son salut, et donna à la maison de *Craufurd* le droit de porter dans ses armoiries la tête et les cornes d'un cerf surmontées d'une croix, avec cette devise à l'entour : « *Je te sauvai par mon courage.* »

Près de *Crosbie* est le vieux château de *Portencross*, appartenant aussi aux Craufurd. Cette résidence est renommée pour avoir été le lieu où l'on portait le corps des anciens rois d'Écosse avant de les embarquer pour *Yona*, l'*île sacrée*, où devaient reposer leurs cendres (1). A Portencross est un canon pris sur un des vaisseaux naufragés de l'*invincible Armada*.

Je continuai mes voyages. Un bâtiment de l'État, the *Shear Watter*, commandé par le capitaine Robinson, vint me prendre à l'île de Bute, et me conduisit à *Gaer-Loch*. Nous navigâmes toute la matinée le long des bouches de la Clyde ; nous admirâmes en passant les deux

(1) De *Portencross*, on transportait le cercueil royal à *Easttarbet*, sur la côte de *Kantyre*, puis il débarquait à l'isthme de *West-Tarbet* ; et, de là, embarqué de nouveau, Il repartait pour *Yona*.

beaux châteaux du duc d'Argyle : *Roseneath-House* et *Ardincaple-Castle*. Nous visitâmes *Shandon*, la villa de *Robert Napier*, célèbre ingénieur écossais ; et, débarqué ensuite à *Greenock*, je fus au château d'Eglington.

Lord Eglington, de l'ancienne famille de Montgomery, était alors dans sa résidence, où avait eu lieu le fameux tournoi de 1839, qui fixa l'attention de l'Europe. Tout le monde sait qu'un Montgomery, ayant tué le roi Henri II dans une *joûte d'armes*, fut cause de l'abolition des tournois en France. Il était assez singulier qu'un *Montgomery* de nos jours essayât de ressusciter les *carrousels* en Écosse (1).

Eglington-Castle est un magnifique château flanqué de tours et de tourelles (2). Son jeune et

(1) Le comte d'Eglington a des fleurs de lys dans ses armes, je ne suppose pas que ce soit en raison de la mort du roi de France, tué par son ancêtre.

(2) Le corps de logis a quatre tours aux quatre coins, une énorme tour au milieu, deux tourelles au portail, et sur ses ailes une profusion d'autres tourelles, liées les unes aux autres par des galeries crénelées. Le tout est d'une régularité parfaite.

noble propriétaire y mène un train de prince, et y tient cour plénière. Trente ou quarante personnes étaient en ce moment chez lui pour plusieurs jours; il me fit examiner les attenances et dépendances de son chevaleresque manoir (1). Je vis l'endroit où avait eu lieu le célèbre tournoi, et la place où la *reine de beauté*, lady *Seymour*, avait couronné les vainqueurs; puis je parcourus en détail l'intérieur de la résidence. A l'entrée du grand vestibule, entouré de faisceaux guerriers, est la figure équestre de lord Eglington, en costume des anciens preux de *la Table-Ronde*. Son armure est celle qu'il portait au carrousel; elle est en or, richement travaillée, et date des âges antiques. La rotonde voisine est un immense salon d'armes où sont les écussons armoriés et les bannières féodales de tous les

(1) Ses chevaux sont logés, non dans des écuries, mais dans des appartements précédés d'antichambres; il n'y manque que des glaces pour être des salons; cela viendra peut-être. Dans la salle à manger du château, est un dressoir où sont étalés les prix gagnés par ses chevaux aux différentes courses. Beaucoup d'objets en argent, en vermeil et en or y captivent le regard.

paladins qui joûtèrent. Leurs noms sont en lettres d'or sous les trophées (1).

Une grande partie de chasse avait été préparée; j'y fus. Rien ne ressemble à cela dans notre France, où le gibier devient aujourd'hui tellement rare, qu'il finira par disparaître entièrement. Le rendez-vous était à un vieux château de la famille Eglington (2). Les coups de fusil commencèrent comme des feux de peloton; la plaine devint un champ de bataille où les morts se ramassaient par douzaines; les détonnations étaient entremêlées de petits cris que poussaient les victimes blessées. Au milieu du désordre de

(1) Un beau livre, avec gravures peintes et riches enluminures, retrace la brillante fête. Lord Eglington fut à la tête des vainqueurs de la journée. Les *poursuivants d'armes*, réunis, offrirent un magnifique cadeau au célèbre châtelain : *la représentation d'un ancien tournoi*. C'est immense et monumental; toutes les figures, et il y en a un nombre considérable, sont en argent, admirablement travaillées. Parmi les *poursuivants d'armes*, était le prince *Louis Napoléon*, aujourd'hui détenu à *Ham*. Après le tournoi, il fit présent à lord Églington d'une cravache du plus haut prix.

(2) Ce château inhabité s'appelle *Ancheus*. Lord Églington n'y était jamais entré; il m'y accompagna par obligeance; et en monta les escaliers pour la première fois. Je lui ai fait connaître, ainsi, une de ses propriétés.

cette échauffourée, les batteurs se jetaient souvent à plat-ventre, afin de ne pas gêner les décharges qui se faisaient par-dessus leurs têtes. Je ne concevais pas qu'il n'y eut que du gibier d'occis dans cette tapageuse boucherie. Nous commençâmes par tuer quatre cent quatre-vingt-un lapins, quatorze lièvres, et je ne sais combien de grouses (1). Quand je dis « *nous,* » je veux dire « *ils,* » car je ne voulus me mettre aucune mort sur la conscience. Au milieu des massacreurs qui m'environnaient, j'étais préoccupé de la pensée, non de tuer ni de blesser, mais de n'être ni l'un ni l'autre (2).

(1) Espèce de perdrix, de la grosseur d'une petite poule. Ce gibier renommé abonde en Écosse.

(2) Cette chasse avait lieu parfois au milieu de troupeaux, de vaches, de chevaux, qui ne s'en embarrassaient aucunement; ils paraissaient convaincus que cela ne les regardait pas. Il n'y avait à cette chasse que sept à huit tireurs, parmi lesquels était lord *William Hervey*, aujourd'hui secrétaire de l'ambassade d'Angleterre, et l'un des plus adroits chasseurs que j'aie rencontrés. Nos huit tireurs n'avaient que le temps de charger leurs fusils quand leur coup était tiré. Des piqueurs remplaçaient sur-le-champ les armes vides, dont le tube était si brûlant qu'il fallait le prendre avec des gants. Le 12 août, un *Campbell*, à l'ouverture de la chasse, tua, *à lui seul*, dans la journée, 370 grouses, six lièvres et quatre bécassines. Le fait a été publiquement constaté.

J'avais jeté de côté mon fusil en passant près du vieux château de *Dundonald*, ancienne résidence des rois d'Écosse, et je l'avais remplacé par un crayon. Tandis que la mousqueterie continuait ses ravages, et que les tireurs giboyaient de toute la puissance de leurs yeux, de leurs jambes, de leurs batteurs et de leur poudre, je m'étais assis sur les mélancoliques ruines de la forteresse royale, d'où je découvrais la mer, l'île *d'Arran* (1), les montagnes du lac Lomond et les campagnes de l'Ayr-Shire. Je m'y remémorais, paisiblement, mes doux souvenirs de l'Irlande. J'avais les yeux fixés sur les restes imposants de la demeure souveraine où jadis avaient résonné tant de clairons, où passèrent tant de puissances, où s'étaient agités tant d'orgueils!..... Hélas! il n'y avait plus là qu'un simple voyageur étranger, seul, pensif, et silencieux. Sous ces remparts plus de bruits d'armes, plus de preux aux casques d'airain, plus de pages aux lais d'amour: rien que le vent qui soupirait entre les crevasses des

(1) Elle appartient presque tout entière au duc d'Hamilton.

tours, les oiseaux de proie qui fuyaient devant le pas de l'inconnu, l'abandon des grandeurs du jour, et la poussière des vieux temps (1).

Je rejoignis la chasse au coucher du soleil; les tireurs étaient fatigués de tuer le gibier, et les batteurs de le ramasser. Nous revînmes à *Églington-Castle*, et traversâmes, au milieu du parc, un troupeau de quatre à cinq cents cerfs qui y paissaient tranquillement. Au moment où nous rentrions, une imitation de *tam-tam* se préparait à sonner le dîner : car il n'y avait point de cloche pour annoncer le repas; c'est en faisant résonner une espèce de bouclier d'airain, à la manière de *Grisi* dans *la Norma*, que lord Églington appelle ses amis aux banquets. Tout est chevalerie sous ses murs, comme en lui tout est courtoisie.

Les voyages sont comme la vie. Ils offrent tantôt de belles scènes et d'heureuses rencontres, tantôt d'arides images et de pénibles dé-

(1) Ces ruines appartiennent aujourd'hui à lord Cochrane. elles ne sont entourées d'aucun domaine à lui, et ne lui rapportent pas un sou; mais elles lui confèrent le titre de lord *Dundonald*.

parts. Je repris la route de Greenock ; et je m'embarquai pour Staffa.

Staffa! qu'il me tardait de voir cette île à jamais célèbre, où j'allais trouver *la grotte de Fingal!*.. Le bateau à vapeur qui m'y conduisait, franchit d'abord *the kyles of bute* (1), puis, après avoir suivi quelques temps l'immense *lac Fyne*, rejoignit la mer par le canal de *Crinan.* Nous nous retrouvâmes, alors, sur les côtes de l'Océan, au milieu des *îles Hébrides* (2).

Ici commença pour moi un spectacle que je n'oublierai jamais. Nous naviguions au milieu d'une myriade d'îles désertes, dont les rocs bizarrement découpés s'élevaient, autour de nous, à travers de légères brumes, comme de silencieux fantômes. Ces plages inhabitées, sans arbres, sans terrain, et d'où l'absence de l'homme a comme rayé la vie, ne présentaient aux regards, que le ciel, des pierres et de l'eau.

(1) Détroit tournant entre des rochers.

(2) Ce fut dans ces îles que Bruce, Charles II et Charles-Édouard, vaincus et proscrits, errèrent de caverne en caverne, ayant leurs têtes royales mises à prix, et tous trois victimes du sort.

Cette profonde solitude, privée de mouvement, sans bocages et sans oiseaux, sans prairies et sans fleurs, n'était arrachée à sa muette solennité que par les mugissements de la mer et par les voix de la tempête ; elle ignorait toutes les joies de la terre, toutes les fêtes de la nature et toutes les merveilles de la civilisation. Parfois le long de ces côtes, et sur de larges nappes d'eau hérissées de rescifs, erraient quelques bateaux de pêcheurs ; de temps à autre sur les flancs caverneux de la roche où se retrouvaient des traces de végétation, se glissaient de maigres troupeaux ; mais tout cela n'avait en quelque façon qu'une ombre d'existence. Le soleil, au moment où je traversais ces magnifiques tristesses, s'en était exilé comme toutes les autres splendeurs animées de la création. Point de brises, point de parfums. Le firmament, hostile et glacé, s'était mis, lui-même, en harmonie avec les sites farouches qui, fuyant au loin sous ses nues, y disparaissaient par moments, s'y remontraient ensuite, et finissaient enfin par s'y perdre, aussi vaporeux que les horizons blanchâtres qui les environnaient. Les rochers pre-

naient souvent la forme de châteaux tombés en ruines, de hameaux ravagés par la guerre, de villes renversées par des commotions volcaniques. On eût dit les immenses décombres d'un pays frappé d'anathème, où avait passé l'ange de l'extermination...

Soudain, sur mon bateau à vapeur, un violon se fit entendre. Un montagnard se mit à exécuter une danse écossaise; et une foule de passagers accoururent autour de lui. Cette gaîté, hors de situation, ne me produisit qu'une sensation pénible; elle détournait mes regards et ma pensée des sublimes contemplations où jettent les grandes scènes de l'immensité, du mystère et de l'infini...

Les deux pointes du Bencruachan (1) nous annonçaient l'approche *d'Oban*. Nous y débarquâmes vers le soir. Le port d'Oban est un des plus pittoresques de ces contrées. De tous côtés des pics et des lacs, des baies et des amphithéâtres : et tout cela changeant d'aspect à chaque instant, selon les effets de la lumière où

(1) Une des hautes montagnes du lac *Awe* (3,400 pieds).

des brouillards. C'est la sphère du fantastique.

A quelques pas *d'Oban*, sur un promontoire élevé, est *Dunolly-Castle*, l'ancienne résidence des *Mac-Dougals* de *Lorn*. Du sommet de ces belles ruines on domine la mer et ses milliers d'îles sauvages, le détroit de *Mull* et les fameuses montagnes de *Morven*. Le son d'une voix humaine, en cet incommensurable désert, a quelque chose d'étrange et de discordant, qui étonne comme un blasphème. L'homme n'y est qu'un accident; il semble n'y avoir pas le droit de faire acte de présence et de vie. On dirait que, momentanément autorisé à y jeter un regard respectueux, il ne doit y passer qu'en silence (1).

Une foule de pèlerins, se rendant comme moi à *la grotte de Fingal*, encombraient l'auberge d'Oban; nous partîmes au point du jour. Le long des côtes de *Morven*, on me montra les ruines du château des *Macdonald-Ardtornish*.

(1) Au nord de *Dunolly* est le château de *Dunstaffnage* où résidèrent les anciens rois d'Écosse. La *pierre du couronnement* était là. Elle fut transportée de ce château à *Scone* par Kenneth II; et de *Scone*, elle a été à Westminster.

J'avais voulu voir l'île de Skye, la principale des Hébrides, l'île immortalisée par les touchantes aventures de Charles Édouard, proscrit et fugitif; mais je ne pus y aborder. C'est dans cette île que naquit le brave maréchal *Macdonald*; il n'était pas de la grande famille des anciens chefs Écossais; mais la grande famille revendique l'honneur d'être de la sienne. Le maréchal visita la terre de ses aïeux pendant la restauration. Édimbourg voulut lui donner une fête; le modeste guerrier la refusa. Il parcourut les Hébrides au bruit des acclamations publiques; et l'on y est toujours fier de sa gloire (1).

J'étais sur le steamer *la Brenda*. Parmi ses

(1) Le père du maréchal Macdonald, *Macdonald Mac-Eachan*, ayant pris parti pour les Stuart, fut forcé de s'expatrier. Il était parent de la célèbre Flora Macdonald, qui sauva Charles Édouard dans l'île de *Skye*. *Macdonald Eachan* vint retrouver son prince à Paris. « Il fut le seul, dit M. Amédée Pichot (Hist. de Charles Édouard. t. 2. p. 363), qui accompagna Charles Édouard à Vincennes, à l'époque de son arrestation. Quittant l'Écosse pour la France, il y donna le jour à un de nos héros modernes. »

Je ne dois pas oublier de mentionner les belles ruines du castel de *Duart*, situées sur les rives de *Mull*. C'était la demeure de *Maclean*, un valeureux chef de clans.

passagers, deux jeunes gens avaient excité ma curiosité. Je demandai qui ils étaient, et j'eus la réponse suivante :

« — Ils viennent de Paris : ce sont deux frères de riche maison. Hier soir, sur un autre bâtiment que celui-ci, il est arrivé un accident terrible à l'aîné. Par des circonstances trop longues à vous détailler, il est tombé à la mer, au milieu d'une nuit obscure. Au bruit de sa chute, un matelot s'était heureusement écrié : *Quelque chose vient d'être jeté à l'eau: je ne sais ce que c'est.* On accourt; on entend le bruit d'un corps luttant contre les flots à peu de distance des roues du bateau à vapeur. On prend une lanterne, on regarde. Un jeune homme, nageant avec intrépidité, disputait sa vie à l'Océan, au navire, aux ténèbres et à l'abîme. Son courage et sa présence d'esprit ne lui avaient pas failli un instant. On lui jeta une corde à la hâte; il parvint à la saisir; et l'on sauva le jeune Rothschild. »

« — *Rothschild!* m'écriai-je étonné. »

En effet, c'étaient les fils du baron de Rothschild qui se trouvaient avec moi sur *la Brenda*;

et dont l'aîné avait manqué périr la veille d'une manière cruelle. Ils étaient tous deux accompagnés de leur gouverneur; et leur père, qui était alors aussi en Écosse, devait venir plus tard les rejoindre, *à Invérary*, aussitôt leur retour de *Staffa*.

Enfin, dans un vague lointain, la fameuse île se montra. La mer était houleuse, et nous étions tous dans une vive inquiétude, car il est extrêmement difficile d'arriver jusqu'à la *Grotte de Fingal*. Il est des Écossais qui ont fait jusqu'à six fois le voyage de Staffa sans avoir jamais pu aborder la périlleuse caverne. L'île est environnée de récifs; les navires sont obligés de jeter l'ancre à une certaine distance; et ce ne sont que des bateaux pêcheurs qui peuvent vous conduire à *Fingal's Cave*. Or, il faut, à cet effet, que la mer soit calme, sans quoi le steamer ne saurait jeter l'ancre, ni les barques quitter la rive.

L'horizon était brumeux; le vent soufflait du nord-est. Rien, il est vrai, ne présageait un gros temps, mais aussi rien ne promettait une journée paisible. L'Océan grondait sourdement comme un dogue près de s'irriter; le roulis du

bâtiment avait donné un violent mal de mer à la plupart des passagers. Chacun s'alarmait : tous souffraient.

La voilà donc cette île célèbre !..... Elle est à quatre pas de nous. O bonheur ! le steamer s'arrête : un cri de joie retentit à bord. Les flots étaient cependant bien agités, mais pas assez pour s'opposer complètement à notre débarquement. Les petits bateaux de *Staffa* viennent à nous ; ils atteignent notre *Steamer*. Ici le danger fut réel. Pour descendre dans les barques, il fallait faire, en quelque sorte, de la gymnastique au péril de sa vie ; car, pour saisir juste le moment ou le bâtiment à vapeur, descendant du haut d'une vague, se trouvait de niveau avec la nacelle qui remontait d'un flot voisin, il était indispensable d'avoir le coup-d'œil rapide, le mouvement prompt, et le pied sûr.

Je touchais au but désiré ; je fus le premier qui sautai dans la première barque. Il me tardait tant de pénétrer sous la *Grotte de Fingal*, que j'aurais, je crois, sauté dans la mer plutôt que de rester à bord. Les deux jeunes Rothschild suivirent immédiatement mon exemple ; et bien-

tôt notre embarcation fut tellement pleine que peu s'en fallut qu'elle ne chavirât... avant même que de partir.

La traversée fut courte mais hasardeuse; les vagues et le vent se jouaient de notre frêle esquif avec une malice satanique; ils nous repoussaient violemment de la rive au moment où nous allions aborder, et nous relançaient ensuite vers elle alors que nous désespérions de l'atteindre.. Enfin, néanmoins, grâce à l'habilité de nos rameurs, nos alarmes eurent un terme. J'étais sur le rocher de *Staffa*.

Oh! je sens ici mon insuffisance. Il faudrait pour peindre le tableau qui s'offrit à moi des images aussi prodigieuses que le lieu; et la langue humaine n'en a pas. Je me retrouvais sur cette même *Chaussée des Géants* que, peu de jours auparavant, j'admirais au nord de l'Irlande. C'étaient bien le même pavé, les mêmes colonnes, les mêmes basaltes; il était évident que la même puissance y avait travaillé sur les mêmes bases; et cependant c'était un tout autre spectacle. L'ouvrier avait conservé ses matériaux, mais il avait changé ses merveilles.

II

Je traversai rapidement la voie colossale qui conduisait, le long des rochers, jusqu'à la *Grotte de Fingal*. Marchant sur le plateau des colonnes qui portent l'île tout entière et la soulèvent hors de l'eau, j'arrivai à l'arche immortelle, entrée du gigantesque palais. L'Océan, y précipitant ses vagues mugissantes, y étendait des brumes magiques. Une immense cathédrale était devant moi ; d'innombrables piliers de basalte, y élevant leurs pans réguliers et leurs prismati-

ques cristaux, en soutenaient la voûte à ogives; la mer en occupait la nef. A quels dieux avait pu être consacrée cette métropole fantastique? Ce n'était plus ici l'œuvre de l'homme: l'humanité n'avait rien à revendiquer parmi ces prodiges... J'appelai trois fois *Ossian;* et l'écho retentissant de la basilique répéta l'appel poétique avec les solennités du mystère et les tremblements de l'abîme...

Des deux côtés du canal souterrain, et sur des pavés sonores, irrégulièrement formés par des milliers de futs de colonnes, on pénètre sous les profondeurs du sanctuaire, comme on circule le long des galeries d'une église. Les eaux qui bouillonnaient avec fracas à nos pieds contre cette architecture d'airain à couleurs vertes, jaunes et rouges, s'y revêtaient de mille prestiges. Je crus, du sein des vents, des brouillards et des vagues, ouïr quelques accords de harpe... Était-ce un effet de l'imagination? je refusai de le penser. J'aimais mieux, me livrant tout entier aux égarements de l'enthousiasme, me persuader que l'ombre de *Fingal* était là, et que les filles de *Morven,* errantes sous ces colonnades, à demi

penchées sur leurs harpes, y soupiraient la gloire et l'amour. Je m'environnais de leurs ombres; je n'étais plus *moi* ni *mon âge*, j'étais *barde* et *siècles passés*.

Je m'enfonçai sous le mervilleux temple. Le passage de ses galeries latérales, planant de haut sur des ondes irritées, est loin d'être sans danger, car il se rétrécit par moments de la manière la plus effrayante; et, obligé d'y sauter fréquemment d'un pilier à un autre, on y est suspendu sur un gouffre. Un faux pas peut être la mort. Mais si, d'un côté, des périls vous menacent et vous arrêtent, d'un autre, l'enthousiasme vous domine et vous entraîne. Je parvins jusqu'à l'extrémité du palais de Fingal; je m'y assis contre un pilier, et j'y écrivis quelques lignes... La hauteur des merveilleuses ogives de la nature qui alignent là leurs pointes hardies, y réduit l'homme à l'état de cyron; mais si l'homme y perd de sa taille, il n'y perd point de sa grandeur : car il y entre avec sa pensée, il la sent s'y développer : il étudie, il juge, il admire.

Qui donc a taillé ces pyramides métalliques, ces obélisques cannelés et ces arcades

triomphales qui, dressées là depuis le commencement des siècles, ne devront sans doute s'y écrouler qu'avec la destruction du globe? des commotions volcaniques, dit-on? Mais ces commotions avaient donc une pensée et une volonté!... Les brutales laves des cratères inconnus étaient donc de véritables feux sacrés doués d'âme et d'intelligence!.... Comment admettre de pareilles suppositions! Et néanmoins en trouvant de sublimes chefs-d'œuvre où ne devraient exister que d'informes excavations et des masses désordonnées, comment croire aux effets du hasard!..... Une seule explication est possible: « *La main de Dieu a passé là* (1)! »

Staffa est une île déserte de peu d'étendue. A la belle saison il y afflue un monde immense. Heureux qui parvient à fouler cette plage souvent inaccessible!... Quand la mer est calme et

(1) La grande arche d'entrée de la *grotte de Fingal* a 70 pieds de haut et 30 à 40 de large. Sa profondeur est de 2 à 300 pieds environ. L'île de Staffa a plusieurs autres cavernes. Le *Clam-Shell-Cave*, le *Boat-Cave* et le *Mackinnon's* ou *Cormorant's Cave* sont les principales après la grotte de Fingal. L'arche de la première ressemble à l'immense carcasse d'un vaisseau renversé. Elle a 30 pieds de haut, 18 de large et 130 de long.

limpide, le vaisseau qui traverse là ses flots de saphir, voit sous ses pieds la fameuse *Chaussée des Géants* qui liait l'Irlande à l'Écosse. Phénomène inouï! Son pavé basaltique qui commence aux *côtes d'Antrim* et qui, après avoir traversé l'Océan, reparaît à Staffa, s'enfonce et continue plus loin. On le voit de nouveau surgir aux rivages ouest de l'ancienne Calédonie; puis, il se replonge dans la mer, passe par-dessous l'Écosse et se remontre encore en Norvège, sur les côtes en face, dans sa même largeur du chemin de Finmacoul.

Finmacoul! Je prononçai ce nom devant un Écossais.

— *Finmacoul*, me dit ce dernier, n'est autre que notre *Fingal*, dont la langue irlandaise a estropié le nom. Il n'a été *là-bas* qu'en passant: son domicile était *ici.* »

J'admirai ce patriotisme. L'Écosse réclame *Fingal*, et l'Irlande le lui dispute. Que conclure et que décider? Qu'il fut le héros des deux peuples, et qu'il en est encore l'idole.

Au *Giant's Causeway*, je m'étais plu a écouter les légendes du pays. Elles étaient à leur

place au milieu d'un chaos qui, bien que parfois d'une régularité réelle, y semblait lui-même aussi fabuleusement fou que les récits qu'on y joignait : mais, sous la *Grotte de Fingal*, un silencieux respect, un frémissement religieux, quelque chose de ce que fait éprouver l'aspect d'une métropole chrétienne, avait fini par y saisir tellement mon esprit qu'un conte de fées m'y eût choqué. *Ossian* et *Fingal* eux-mêmes disparaissaient de mes souvenirs ; de graves images étaient venues les remplacer. Il ne me fallait plus là que le ciel et ma pensée ; je n'y voulais que Dieu et ses œuvres.

Je quittai *Staffa* comme on s'arrache d'un ami, avec un pénible regret. Je ne reverrai sans doute plus cette rive, mais elle me restera éternellement présente à l'imagination. Cette visite d'un moment est comme un grand jallon dans la vie ; on s'en éloigne, mais il plane : on ne saurait le perdre de vue.

Le ciel s'épurait ; les brouillards épais qui, peu auparavant, couronnaient le séjour du dieu de la Calédonie, s'étaient complètement levés.

L'atmosphère devenait claire et brillante : nous vîmes les côtes d'Irlande.

« — Il y a plus de quatre ans, me dit le capitaine de la *Brenda*, que pareille chose n'a eu lieu : nous voyons le *Giant's Causeway*. »

Je n'étais plus au fond du temple aux émotions religieuses, je désirai rentrer dans la sphère des ingénieuses fictions. On me conta l'histoire suivante :

« Un géant irlandais, irrité de la supériorité renommée de *Fingal*, et se croyant de taille à se mesurer avec sa *hautesse*, traversa un jour l'Océan pour venir le défier, le combattre et le vaincre. *Shyla*, la mère d'Ossian, apprit la détermination du terrible assaillant ; elle était éminemment convaincue de l'invincible force de son mari : néanmoins elle se disait tout bas qu'on avait vu des pigmées abattre des colosses ; et il n'est pas avéré qu'elle n'eût point ouï parler de *David* et de *Goliath*. Bref, Shyla résolut d'empêcher la lutte ; et voici comment elle s'y prit.

Le jour de l'arrivée du géant irlandais, elle endormit *Fingal* dans sa grotte, à la suite d'un bon déjeuner et avec le jus de certaines plantes

dont elle avait, seule, le secret. Puis, elle lui mit un bourrelet sur le front, des langes autour de la taille et des lisières aux bras. On eut dit un enfant au berceau. Mais quel maillot! et quel poupon!

Le colosse ennemi arrive. Il rencontre, au pied du rocher de Staffa, la femme de son adversaire.

« — Où est Fingal? lui demande-t-il d'une voix qu'il cherchait à rendre aussi farouche que possible.

— A la chasse, répond Shyla de l'air le plus naïf qu'elle put se prendre; et, en attendant son retour, je donnais tout à l'heure à têter à mon *Bébé* qui est là, dans son berceau, le pauvre amour. Il ne fait que de naître; il est encore faible et petit; mais j'espère qu'il deviendra aussi fort et aussi grand que son père. Il est si gentil! venez voir! »

L'Irlandais haussa les épaules avec dédain. Néanmoins il suivit Shyla pour se désennuyer avant le pugilat redoutable; il y mit même une sorte de complaisance hors de ses habitudes.

« — Quoi! s'écria-t-il tout à coup à l'entrée de l'immense grotte, c'est là le berceau de l'enfant!

— Sans doute, répliqua la mère ; et voici le petit poupon! »

L'Irlandais poussa un cri de stupéfaction et d'effroi. Une sueur froide passa sur son large front ; les poils de sa barbe se dressèrent.

« — Grand Dieu! si c'est là le *Bébé*, murmura-t-il avec épouvante, quelle est donc la taille du *père!* »

Et il s'enfuit à toutes jambes, et la bataille n'eut pas lieu. Shyla seule avait triomphé (1). »

Notre *steamer* voguait vers *Yona*. Cette île célèbre, que visitent tous les pèlerins de Staffa, fut le *berceau du Christianisme* en Écosse. Elle est connue sous plusieurs noms : l'*île des Vagues*, l'*île des Sépultures*, l'*île des Druides*, l'*île Sacrée*. Ce fut sur sa plage lointaine que débar-

(1) La légende assure que le géant irlandais avait 50 pieds de plus que l'*enfant ;* il s'était imaginé que le *père* devait avoir au moins cent pieds de plus que lui.

qua *saint Colomba* venant d'Irlande. L'apôtre missionnaire y bâtit une petite chapelle vers l'an 565; et de là partit la première lumière évangélique qui devait éclairer, un jour, la Calédonie tout entière (1).

Je visitai cette chapelle, elle est simple et petite. A peu de distance sont les belles ruines de la cathédrale de Sainte-Marie dont saint Colomba jeta, dit-on, les premiers fondements, et qui fut achevée après sa mort (2). Non loin est le fameux cimetière où l'on enterrait les rois d'Écosse aux premiers temps de l'ère chrétienne (3).

(1) En 404, Fergus, roi d'Écosse, conquit cette île et en chassa les Romains. Il y fut enterré.

(2) Cette cathédrale, au bord de la mer, offre encore de beaux pilliers artistement travaillés et de larges croisées à ogives. Le bénitier y est encore. Il y avait là un magnifique autel en marbre blanc. Le bruit s'étant répandu que celui qui en aurait un morceau dans sa poche ne ferait jamais naufrage, des matelots le mirent en pièces, et je ne sais s'ils furent noyés. L'île d'Yona a aussi les restes d'un couvent de femmes où sont encore des tombeaux remarquables. Plusieurs ont des ornements mauresques. L'un d'eux m'offrit, en bas-relief, Judith, tenant la tête d'Holopherne. L'île a aujourd'hui 460 habitants et appartient au duc d'Argyle.

(3) On y voit aussi des sépulcres de chefs de clans. Celui de *Duart* a d'intéressantes sculptures. Non loin est la croix de *Maclean* : un beau pilier sculpté. Cette croix est une des

On m'y montra une tombe où reposait un roi de France, mais on ne put me dire son nom. J'étonnai beaucoup le gardien des sépulcres en lui certifiant qu'un roi de France ne pouvait pas avoir été enterré là; lui, au contraire, il trouvait cela tout simple. C'était pour lui un article de foi; il s'éloigna de moi comme d'un blasphémateur. J'avais *douté* dans l'*île Sacrée*, je ne lui fus plus qu'un *scandale*.

Les habitants d'Yona ont l'air à demi sauvages. Une partie des enfants y sont dans la tenue primitive du paradis terrestre, excepté qu'au lieu d'une ceinture de feuillages ils ont une bande de chiffons. Une femme, à peu près vêtue de la sorte, ayant une chevelure rouge et un visage livide, vendait de petits coquillages.

« — Grand Dieu! dit à son aspect un de nos passagers en reculant d'effroi, n'est-ce pas là, *feu madame de Méduse!* »

Nous ne fûmes de retour à Oban que vers le milieu de la nuit; et, pour la première fois, j'eus

360 qui ornaient autrefois l'île, d'après les traditions, et qui furent jetées à la mer en 1560, par ordre du synode d'Argyle.

le spectacle d'une mer *phosphorescente*. Nous voguions à travers les Hébrides. Le temps était froid, humide et noir. Soudain la mer s'illumina sous les flancs de notre navire. Les flots que nous fendions jetaient des torrents de lumière. Nous roulions sur des jets de flamme, sur un semé de diamants, sur un tapis d'étoiles ardentes; et, à la fois, brûlante et froide, la mer était de glace et de feu.

Le lendemain je commençais mon voyage aux *highlands* (hautes terres). D'Oban à Invérary, la route à travers les montagnes est des plus pittoresques. Le lac *Awe* et ses vingt-quatre petites îles me transportèrent d'admiration. J'arrivai bientôt au fameux château du duc d'Argyle. *Invérary*, à l'extrémité du lac Fyne, est dans une position ravissante; son lac, resserré entre des montagnes escarpées, avec enfoncements, saillies et pointes, rappelle celui de Lucerne. Au milieu d'une vaste pelouse ombragée d'arbres centenaires, le majestueux castel s'élève sur la plage avec ses quatre donjons féodaux, sa grosse tour centrale et ses belles galeries crénelées. J'écoutais si du sein de ce beau parc où la nature et l'art ont

adjoint leurs chefs-d'œuvre, ne partiraient pas les vieux cris de guerre du clan des Campbell, et leurs populaires refrains.....

The Campbells are Coming, oh! oh!
The Campbells are Coming.
. . . .
Great Argyle he goes before.
He makes his cannons and guns to roar, etc.
. . . .
The Campbells are Coming, oh! oh!
The Campbells are Coming.

Je me les traduisais ainsi :

« Ils viennent les Campbell, oh! oh!
« Voici le combat qui s'apprête !
« Ils franchiraient la flamme, ils marcheraient sur l'eau,
« Le grand Argyle est à leur tête.
« Ils viennent les Campbell, oh! oh!

« Voyez-vous flotter leur bannière!
« Écoutez leurs canons, ce tonnerre nouveau,
« Devant lequel tremble la terre!
« Ils viennent les Campbell! oh! oh!

Et pourtant des idées mélancoliques s'emparaient de mon esprit. Le duc d'Argyle porte un des plus grands noms de l'Écosse (1); mais son

(1) En *Argyle-Shire* on donne au duc le surnom montagnard de *Mac-Callamore*.

clan, et ce fut le seul, combattit contre Charles-Edouard, à la bataille de Culloden; les *Highlanders* ont peine encore à le lui pardonner. Je me rappelais en outre que, peu d'années auparavant, sur ce même gazon et sous ces mêmes arbres, le descendant de soixante monarques était venu errer comme moi. Là, héritier de Saint-Louis, il admirait la terre d'Écosse; mais là aussi, fils de l'exil, il pleurait la terre de France.

La bannière seigneuriale flottait sur la tour *d'Invérary;* j'allai frapper au grand portail, et il s'ouvrit au *pèlerin*. La touchante hospitalité écossaise m'accueillit; un magnifique appartement me fut préparé; et, comme aux temps naïfs de la chevalerie, où l'étranger était un frère et le voyageur un ami, je fus m'asseoir, reconnaissant, à la table des vieux banquets.

La duchesse avait son fils et sa fille auprès d'elle. Son fils, le marquis de Lorne, est un jeune homme plein de talent. Doué d'une figure agréable, il a, par bonheur, des cheveux d'un blond prononcé : oui *par bonheur*, car, d'après une ancienne prophétie, des jours de gloire et

de prospérité luiront plus que jamais sur la maison d'Argyle, alors qu'il naîtra, parmi ses héritiers, un jeune homme aux cheveux roux. Sa sœur, lady Emma, est un modèle de grâce. Le lendemain de mon arrivée je gravis avec elle, avant le déjeuner, le pic de *Dounquach*, qui domine le parc et ses alentours. La jolie lady Emma, aussi légère qu'une gazelle, franchissait les escarpements du roc sans plus de difficultés que si elle eût marché sur un tapis de roses. C'était la fille des *Highlands*, la sylphide des bords du lac.

Le duc d'Argyle avait arrangé une partie de pêche aux filets, sous la cascade d'un torrent. Nous prîmes quatorze saumons dont plusieurs pesaient quinze livres. Le baron de Rothschild se trouvait des nôtres; il avait rejoint ses enfants à l'auberge d'Invérary; et il était venu faire visite au duc d'Argyle. Il repartait de là pour Paris.

Je ne tardai pas non plus moi-même à continuer mes excursions dans les montagnes; j'allais au lac Lomond, l'un des plus célèbres de l'Écosse. Avant d'y arriver, et après avoir examiné

les ruines de *Dunbrabh*, ancien château des *Mac Naghten* (1), je m'enfonçai dans les rochers, et j'y recueillis une histoire qui me parut d'un vif intérêt : elle s'était passée sur ces poétiques parages. J'ai changé les noms des personnes et du lieu parce que, avant tout, le devoir d'un écrivain est de ne manquer à aucune convenance : dût son livre y perdre du charme.

LA SECONDE OUÏE.

Lady Elisabeth Altirgh, jeune veuve de vingt ans, vivait extrêmement retirée, dans son château d'Altirgh en Écosse; elle était d'une beauté

(1) Illustres chefs de clans. Même famille que les Mac Naghten d'Irlande.

remarquable; et son esprit égalait sa grâce. Pourquoi, douée de tant d'avantages, se condamnait-elle à l'isolement au plus bel âge de la vie? C'est que bien des peines l'avaient déjà frappée, et qu'une espèce de fatalité s'attachait non-seulement à elle, mais au manoir qu'elle habitait.

Lady Élisabeth Altirgh était née sans fortune; mais un oncle extrêmement riche, et non moins bizarre, lui avait laissé en mourant son domaine des Highlands sous la condition expresse qu'elle l'habiterait toute l'année. Sir Macleven avait en outre un neveu, lord Altirgh, fils des anciens possesseurs de son château à qui il donnait le reste de sa fortune, sous la condition formelle qu'il épouserait lady Élisabeth. Les deux futurs époux étaient encore enfants à l'époque du décès de leur oncle. Il fut décidé qu'ils ne se marieraient qu'à la majorité de lord Altirgh; et, en attendant cette époque, lady Élisabeth et sa famille vinrent s'établir à Altirgh.

Ce château était situé de la manière la plus romantique au milieu des *Highlands* de l'Écosse, entre le lac *Fyne* et le lac *Awe* : près du pic de

Bencruachan. La jeune fiancée y arrive avec son père sir Glenfine, sa mère lady Hélène, et son frère Robert Duncan. Une fête est commandée aussitôt en réjouissance de leur installation; et tous les clans de la montagne y sont conviés avec pompe. La joie éclatait au pays; et néanmoins, il y régnait une vague inquiétude. On n'avait jamais vu de solennités au manoir d'Altirgh, du vivant de sir Macleven. Ce noble chef défendait expressément chez lui toute manifestation d'allégresse; il y attachait une idée superstitieuse. Cette bizarrerie, parmi beaucoup d'autres, avait d'abord excité de l'étonnement; puis on n'y avait plus fait attention : mais l'annonce d'une fête, à l'arrivée de la nouvelle châtelaine, était un si grand événement pour la contrée, qu'on eût dit une véritable révolution. Des illuminations, des chants et des danses au silencieux castel d'Altirgh!.. à cette mystérieuse résidence où à peine se permettait-on de rire au temps du sombre Macleven!.. Quel bouleversement d'habitudes!

Le père de lady Élisabeth avait conservé plusieurs vieux serviteurs de sir Macleven, entre

autres une ancienne femme de charge, la bonne M[rs] Débora, que la fiancée de lord Altirgh avait prise en affection dès son arrivée. Débora était un de ces caractères indulgents, une de ces âmes dévouées, qui, sur les confins de la vie, finissent, comme un rayon de soleil qui s'éteint, toujours purs, bienfaisants et doux.

Le premier aperçu de sa nouvelle demeure avait d'abord effrayé lady Élisabeth, alors dans sa dixième année. Les vieilles murailles *d'Altirgh* étaient sombres comme si on les eût bâties avec des pierres de tombeaux. Les grands arbres d'alentour lui faisaient l'effet de cyprès. L'ensemble avait l'air mausolée.

« — Altirgh aurait bien besoin d'être égayé, dit la jeune fille à la vieille femme de charge.

— Je n'y ai jamais vu donner ni bals ni concerts : répond Débora d'un ton grave. Il est quelquefois dangereux de changer les coutumes d'un lieu. Si milady voulait m'en croire, elle consulterait...

— Et qui donc?

— *La seconde ouïe.*

— Ah mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça !...

— Vous savez, milady, que, parmi nous autres Écossaises, il est des âmes privilégiées qui ont le don de *seconde vue :* c'est-à-dire la puissance de regarder dans le passé et dans l'avenir. Eh bien ! il est aux environs du château un vieillard, nommé Macquerson, qui a le don de *seconde ouïe :* c'est-à-dire la faculté d'entendre ce qui s'est dit autrefois et ce qui doit se dire un jour.

— C'est bien curieux ! Débora.

— Allons le voir ensemble !

— J'ai peur.

— Je serai là : soyez tranquille. Macquerson est une âme sainte. »

La fiancée se décida. L'entrevue se passa sous un ermitage, au pied d'un rocher couronné de bois, à peu de distance *d'Altirgh.* Élisabeth n'osa en parler à son père. Sir Glenfine, rude en ses manières, avait horreur des superstitions. Que dit Macquerson à l'enfant? Ceci est resté un mystère. La jeune fille et Débora gardèrent un morne silence; on remarqua seule-

ment une profonde tristesse sur leur figure à leur retour de l'ermitage.

Le lendemain la fête eut lieu.

« — Mon père! dit le matin même Élisabeth à sir Glenfine. Avez-vous fait examiner ce vieux château? Croyez-vous qu'il soit bien solide?

— Quelle absurde idée te vient là! dit Glenfine, éclatant de rire. »

La pauvre enfant rougit et se tut.

Les réjouissances commencent: les sons du *bag-pipe* (cornemuse), les exercices des clans et le *reel* écossais, dissipent peu à peu les sombres inquiétudes d'Élisabeth: elle s'assied gaîment aux banquets champêtres, se mêle aux rondes villageoises, et prend part aux joies générales.

Juste Dieu! quelle catastrophe.... lady Hélène, à la fin de la journée, s'était retirée un instant avec Débora dans son appartement. A côté était une vieille tourelle où se trouvait un oratoire, et où chaque soir les deux femmes faisaient leur prière. Soudain la tourelle s'écroule avec un horrible fracas. Élisabeth n'a

plus de mère ; et Débora est morte auprès de sa maîtresse.

Vint l'époque de la première communion d'Élisabeth. Son frère, Robert Duncan, était depuis quelques temps en voyage ; il arrive au château d'*Altirgh* : de joyeux compagnons le suivaient. Plusieurs jours après la cérémonie religieuse, et voulant égayer sa sœur, il réunit ses *highlanders;* il simule avec eux des combats; il fait résonner des fanfares de guerre... mais, au milieu de cette fête martiale, Duncan est emporté par son cheval vers le pic de *Bencruachen*... et jeté dans un précipice ; on le rapporte mort au château. Son père, frappé de stupeur, le suivit peu après dans la tombe.

Lord Altirgh, au jour de sa majorité, réclama la main de l'orpheline. Il était aimable et beau ; il réussit à plaire ; et l'on s'occupa de suite des préparatifs du mariage.

« — Oh ! pas de fêtes ! pas de fêtes ! disait lady Élisabeth : les joies ici portent malheur.

— Quoi ! répondait le noble Écossais, je serais au comble de mes désirs, et rien ne proclamerait hautement combien je suis heureux !.....

non, non ; je veux que le village, les hameaux, le canton, la province entière, s'il se peut, participent à mon bonheur. »

Elisabeth voulait insister ; mais son caractère était timide et faible. Une grande solennité religieuse a lieu malgré elle à la paroisse ; elle est suivie d'un bal au château. Fatalité inconcevable ! le feu prend aux salons de danse. Désordre et cris de toutes parts. On se précipite hors des murs... les flammes gagnaient avec rapidité l'aile du manoir où étaient les titres et les joyaux de la famille. Lord Altirgh, aidé d'une foule de montagnards, s'élance de ce côté ; il était déjà parvenu à y arrêter les progrès du feu, lorsqu'une poutre à demi-brûlée tombe sur lui et le renverse. Quels cris d'horreur !..... Altirgh est tué.

Tels étaient les principaux événements de la vie passée d'Élisabeth. Comment, après de pareilles infortunes, aurait-elle pu conserver la gaîté de la jeunesse ! Depuis le jour de son veuvage, elle s'é-

tait séquestrée du monde; et le rire n'avait plus reparu sur ses lèvres.

Mais vingt ans!... est-il possible à cet âge, et avec une âme sensible, de renoncer pour jamais à l'amour?... la veuve, qui n'avait pu être épouse, soupirait vaguement après ces préoccupations de cœur sans lesquelles la vie est si dépourvue d'intérêt, si désenchantée et si vide. Un soir, le fils d'un laird d'Écosse, paraissant s'être égaré à la suite d'une partie de chasse, vint demander l'hospitalité au château d'Altirgh; lady Élisabeth l'accueillit avec sa réserve et sa tristesse accoutumées; néanmoins, elle fut frappée de son élégance et de sa bonne mine. Sir Arthur Lockmariel était un des gentilshommes les plus distingués du nord de l'Écosse. Sa grâce à cheval et son adresse à la chasse le faisaient citer parmi le peuple comme un de ces cavaliers demi-fabuleux, au cor retentissant dans les bois, que les géants de la montagne avaient pris sous leur protection; il ne lui manquait qu'un arc pour ressembler au fameux Nemrod, le premier chasseur. Sir Arthur sollicita la faveur de revenir présenter ses hommages à lady Élisa-

beth ; elle n'osa répondre *oui*, car depuis quatre ans elle refusait toutes les visites : mais le mot *non* ne sortit pas de sa bouche, et sir Arthur revint au château.

Quelle surprise pour le pays ! la noble veuve a fait, en faveur du beau chasseur, une exception à la loi qu'elle s'était imposée, de vivre confinée et de ne recevoir personne. On assure que ses vêtements de deuil se sont éclaircis, et que l'idée d'un second mariage ne lui inspire plus la même horreur. Le jeune laird avait feint de s'égarer à la chasse pour s'introduire chez lady Elisabeth qu'il avait vue de loin plusieurs fois, et dont il s'était violemment épris. Par malheur, il était un jeune lord du voisinage, *Édouard Sommerfield*, à qui il avait confié ses secrètes espérances ; et celui-ci, ne pouvant lui pardonner son triomphe, avait juré de se mettre à la traverse de ses amours. Lord Édouard, aussi perfide qu'audacieux, ne reculait devant aucun obstacle.

Arthur se livrait avec enthousiasme aux délices d'un premier amour ; il avait touché le cœur de la belle recluse, et tous ses vœux étaient

comblés. Cependant une profonde tristesse continuait, en dépit de ses efforts, à assombrir le doux regard d'Elisabeth ; il était parvenu à obtenir la promesse de sa main ; mais elle frémissait chaque fois que son amant la suppliait de fixer l'époque du mariage. Le présent satisfait son âme; l'avenir effraie son esprit.

« — Chère Élisabeth ! lui disait sir Arthur, je veux non-seulement votre cœur, je veux aussi votre pensée ; il y a un mystère qui se pose entre nous comme un obstacle ; il est de mon devoir de l'attaquer ; mais, pour combattre un adversaire, il faut qu'il soit visible et palpable. Montrez-le moi, je le vaincrai.

— Arthur ! que me demandez-vous !... si je pouvais quitter Altirgh !... Hélas ! une loi sacrée m'en empèche.

— Et pourquoi vouloir en sortir ?... Quant à moi, j'adore ce lieu. C'est ici que je vous ai connue, que je vous ai aimée, que nous serons un jour l'un à l'autre. Je sais que vous y avez reçu des coups terribles, mais le sort y a épuisé ses rigueurs : votre horizon n'a plus de nuages.

— Il peut s'en élever encore. Aux beaux jours, la foudre vient vite.

— L'amour chassera les orages.

— L'amour, sir Arthur ! ne peut rien contre la fatalité. Ce malheureux castel est sous le poids d'une espèce de malédiction : le bonheur n'y est pas permis.

— Le *bonheur*, vous changez le mot, il fallait dire : les *fêtes*.

— Quoi ! vous savez qu'aucune réjouissance n'a lieu à Altirgh sans être suivie d'une catastrophe ?...

— Certainement. Eh bien ! qu'importe Nous nous marierons sans pompe et sans bruit. Qu'avons-nous besoin de fêtes publiques ? les nôtres seront dans nos cœurs ; là sont les véritables joies. La solennité de notre union n'aura ni danses, ni concerts : tant mieux. Ces démonstrations extérieures ne feraient que troubler notre amour, en nous arrachant l'un à l'autre. Oui, je serais désolé que quelque chose vînt me distraire de la seule pensée qui remplit mon existence. Point de fêtes, Élisabeth !... ou plutôt fêtes éternelles ; car pour nous, le su-

prême bien, le paradis, c'est d'être ensemble.

— Et d'être seuls, Arthur. Oh! il y a entre nous une telle unité de pensées et de sentiments que lorsque je vous écoute, il me semble que je m'entends parler. Je ne veux plus rien vous taire, Arthur; sachez que je fus prévenue trois fois des calamités qui allaient fondre sur moi, et que trois fois, par une inconcevable faiblesse, je négligeai ces avertissements salutaires comme on repousse de vaines superstitions. Aussi, que de longues souffrances! il y entrait chez moi du remords.

— Qui donc vous avait prévenue?...

— Le vieillard à la *seconde ouïe*.

— Quoi! l'inspiré du bois d'Altirgh! l'octogénaire Macquerson!...

— Lui-même. J'avais dix ans quand je le vis pour la première fois; la femme de charge du château m'avait conduite auprès de lui. Je le questionnai; il pencha son oreille à terre et m'adressa ces mots : « *Une fête! malheur à vous! j'entends l'écroulement d'une tour.* » Vous avez su la mort de ma mère.

— Et votre frère, Robert Duncan?

— Je revis une seconde fois Macquerson, la veille de ma première communion ; il se coucha sur l'herbe et me dit : « *Encore une fête! j'entends galopper un cheval. Le corps roule au fond d'un abîme.* » Arthur ! vous connaissez la suite.

— Achevez. Et votre mari?

— Je retournai à l'ermitage avant d'épouser lord Altirgh. Macquerson prêta de nouveau l'oreille dans l'avenir, et me dit d'une voix lugubre : « *Toujours des fêtes!... j'entends bruïr des flammes;* » et un incendie me fit veuve.

— N'avez-vous plus revu Macquerson?

— Jamais.

— Allons ensemble chez lui.

— Je tremblerais de l'écouter.

— Pourquoi? nous suivrons ses conseils. »

Les deux amants se dirigent, appuyés sur le bras l'un de l'autre, vers la cabane du prophète. Elle était située au bord d'un paisible ruisseau, entourée de rochers et de bois ; le lierre y enlaçait la muraille, comme un dévouement le malheur ; et sur le derrière de l'habitation était un

petit parterre où le vieillard cultivait des fleurs: l'ensemble était des plus poétiques. Macquerson avait environ quatre-vingts ans; une belle barbe blanche ombrageait sa poitrine; il était chauve, et son front se courbait sous le poids des hivers. Cependant son front n'était point ridé, son regard avait de la vivacité, et il marchait encore d'un pas ferme.

Il arrosait tranquillement ses fleurs au moment de l'arrivée d'Arthur et d'Élisabeth. Rien n'annonçait en lui le nécromant ou l'inspiré. Sur sa physionomie, d'un calme inaltérable, était la sérénité du juste; et la simplicité de ses manières contrastait étrangement avec le renom de ses oracles. Il avait jadis reçu un commencement d'éducation, et devait entrer dans les ordres; puis, ses parents ayant perdu leur fortune, et n'ayant plus d'argent à lui fournir, le futur prophète était redevenu simple laboureur. Son langage élevé, néanmoins, bien qu'en disparate avec son humble position, tenait de ses premières études.

L'octogénaire vint à la rencontre de lady Élisabeth et la salua respectueusement.

« — Je vous présente un ami, lui dit-elle, sir Arthur de Lockmariel.

— Avoir un ami, répond tristement Macquerson, c'est présenter parfois une surface double aux coups du malheur : on a un double deuil à porter, sa souffrance *à soi* et celle de l'*autre*.

— O mon Dieu! interrompt la châtelaine alarmée, est-ce que déjà vous auriez *entendu* de fatales paroles dans notre avenir?

— Je n'ai pas encore attentivement *écouté*, répond en souriant le prophète; en tous cas, je n'alarmerai pas beaucoup sir Arthur, quelque parole que je dise, car il est peu porté à *croire*.

— Moi! répond le futur époux; oh! je me garderai bien de nier, quoique je n'en aie pas été favorisé, ces communications intimes, ces harmonies intermédiaires, qui lient en secret ce monde à l'autre!...

— Phrase de politesse, réplique le vieillard avec une légère teinte d'ironie; je vous ai *entendu* rire des *visions extatiques :* vous appeliez cela de l'*éther mystique*, une *séraphique évaporation;* et vous ajoutiez fort gaîment : « *J'ai peu*

foi à ces prédestinés de la terre qui escaladent le ciel à la sourdine. »

Le jeune laird reste confondu ; l'octogénaire venait de lui répéter ses propres expressions; et, certes, lady Élisabeth qui, seule, les avait entendues un instant auparavant, n'eût pu les lui communiquer.

« — Sir Arthur ! je ne vous en veux point pour cela, reprend Macquerson avec une affectueuse bonhomie ; je connais, sans y avoir été admis, le haut et brillant monde où vous vivez ; il faut y subir l'*opinion* : c'est un devoir qu'il vous impose; et l'*opinion*, parmi les vôtres, c'est la *nourrice* de l'enfance, la *maîtresse* de l'âge mûr, la *béquille* de la vieillesse. »

Le prophète, à ces mots, introduit les amants dans sa cabane et les y fait asseoir. Tout y était simple, mais propre ; il n'y manquait rien des choses indispensables à la vie matérielle; et, de plus, une foule d'images religieuses témoignaient de son amour pour les choses nécessaires à la vie spirituelle.

« — Vous le voyez, dit l'octogénaire, Dieu m'a donné de quoi subsister. Je puis même

faire du bien. Aussi moi, pauvre vieillard près de retourner au vrai pays, je ne demande plus à la terre et à mes semblables que le soleil et quelques sourires.

— Vous faites pourtant pleurer quelquefois! dit sir Arthur.

— Malgré moi, répond Macquerson. C'est qu'aussi j'ai beau *écouter* pour *autrui*, *autrui* souvent ne m'*écoute* pas pour lui-même. Et, à propos de pleurs, sir Arthur! s'il y a un paradis là-haut (ce dont ni vous ni moi ne doutons), lady Élisabeth en devra bien goûter les joies, car, ici-bas, elle a bien connu les larmes.

— Elle ne pleurera plus, n'est-ce pas? demande le laird avec une hésitation inquiète.

—Tout à l'heure, j'*écouterai :* répond le prophète d'Altirgh. En attendant, permettez-moi un avertissement. Occupé des destinées de lady Élisabeth, j'ai *entendu* récemment de perfides menaces contre vous. Elles étaient prononcées par lord Édouard Sommerfield. Vous avez *imprudemment* parlé devant lui; parce que, ne surprenant pas chez vous de mauvaises pensées, vous n'en soupçonnez pas chez les autres Lord

Édouard est votre rival en secret. Il a connu par vous les mystères du château d'Altirgh ; il sait la fatalité qui pèse sur cette noble résidence; et le traître en profitera. »

Arthur ne revenait pas de sa surprise. Il ne s'était pas attendu à des paroles si sages, à un savoir si étendu, et à des expressions si choisies. Des livres de religion et de poésie, des légendes et des missels, la Bible et les chants d'Ossian, avaient attiré ses regards ; il ne s'étonne plus de rien ; le vieillard l'avait subjugué.

« — Saint ami ! dit la châtelaine, sauriez-vous le but qui m'amène ?

— Oui, répond l'octogénaire avec un accent de soumission mélancolique; et vos désirs, pour moi, sont des ordres. Vous le voulez, j'*écouterai* encore ; je vous dirai néanmoins comme à tous : « *qui veut trop voir au-delà des limites posées par le ciel, s'écarte des vues du Seigneur.* » Puis, vous le savez, je ne puis prononcer que peu de mots dans la courte extase où mes esprits se plongent. Dieu ne permet ni à *la seconde vue* ni à *la seconde ouïe* de voir et d'entendre longtemps, d'une manière claire et

précise. Il laisse entr'ouvrir le rideau de l'avenir ; mais il ne souffre pas qu'on le tire. »

Macquerson s'agenouille, après ces mots, au pied d'une image de la Vierge. Il y demeure un instant immobile, enseveli intérieurement dans de mystérieuses contemplations. La perception des choses futures lui arrivait au milieu des élans de la prière. Il penche tout à coup sa tête, l'appuye contre un saint évangile, et l'esprit d'Élie au Carmel descend sur le front du vieillard.

Élisabeth et Arthur se lèvent doucement de leurs sièges. Retenant leurs respirations pour ne pas troubler le prophétique sommeil de Macquerson, ils s'approchent de lui en silence. Ces mots s'échappaient de ses lèvres :

« — *Garez-vous des chants et des danses! J'entends un cliquetis d'épées!... quel bruit font les os du squelette!... le vent siffle sous le linceul.* »

Et l'octogénaire se relève. Oh ! il ne se souvient sans doute pas de ses funèbres paroles : car son front est calme et serein ; son maintien

n'a rien de sinistre, et son regard semble sourire.

Mais la châtelaine est en larmes. *La seconde ouïe* d'aujourd'hui a encore les menaces d'autrefois : quels tableaux offre l'avenir? *des coups d'épées, des spectres, un linceul.* Lady Élisabeth se prosterne à son tour devant la Notre-Dame de l'ermitage ; un morne découragement s'empreint sur ses traits ; il lui est venu à la pensée de soustraire Arthur aux dangers d'un mariage avec elle en allant se consacrer à Dieu, et en s'effaçant à jamais des souvenirs de ce monde. Hélas! lorsqu'on a connu les déceptions de la vie et son cortége de misères, lorsqu'on a versé sa dernière larme sur sa dernière illusion, quelle ressource peut-il rester ici-bas à l'âme brisée, si ce n'est la foi dans l'éternité, la consolation dans l'oubli, et le repos dans la prière !

« — Noble dame ! dit le vieillard à la vuè des souffrances d'Élisabeth, calmez vos appréhensions ! Je me souviens que lorsque vous veniez me consulter autrefois, j'étais accablé de tristesse en sortant du sommeil des révélations :

je pressentais pour vous des désastres. Aujourd'hui, au contraire, bien que j'aie entendu de sinistres choses, et que je vous croie appelée à de terribles épreuves, je n'ai rien de noir dans le cœur.

— Oh, merci ! répond la belle veuve en tendant une main reconnaissante à l'inspiré d'Altirgh ; mon courage se relève sous votre dernière parole. Merci ! Priez pour nous Adieu ! »

Quelques jours après la visite des amants au vieillard *à la seconde ouïe*, le mariage de sir Arthur de Lockmariel et de lady Élisabeth Altirgh se célébrait à la chapelle du château. Les ordres les plus sévères avaient été donnés pour que la cérémonie religieuse n'eut aucune splendeur. Les chants, les danses, les illuminations et les feux de joie avaient été expressément défendus dans le pays ; et le pays qui n'ignorait pas ce que coûtaient les joies d'une fête aux châtelains d'Altirgh, s'était interdit jusqu'au rire.

Sir Macleven avait vécu longtemps heureux

dans sa résidence ; la raison en était ainsi expliquée : il n'y avait jamais donné de fêtes.

Lady Elisabeth, parée de son amour et de ses charmes, se présente au pied des autels. Point de belle et riche toilette. Ni diamants, ni pierreries. La simplicité de sa mise excluait toute idée de faste et d'apparat. En revanche, elle n'avait jamais eu un regard plus brillant et un port plus majestueux. L'habit était d'une bergère ; la grâce était d'une princesse.

De son côté, sir Arthur, habillé en montagnard écossais, une plume d'aigle à sa toque, un tartan jeté sur l'épaule, et la claymore à son côté, semblait un simple *higlander*, du clan de *Wallace* ou de *Bruce*.

Le marié, sortant de la chapelle, se rend à la salle d'armes du manoir, longue galerie où les seigneurs d'Altirgh recevaient parfois les hommages de leurs vassaux, et tenaient souvent cour de justice. L'enceinte avait des drapeaux et des trophées ; de vieux portraits de famille y étaient symétriquement rangés par ordre de date ; et son aspect était des plus sombres. Les époux avaient recommandé qu'on ne l'égayât

en aucune façon. Ils s'étudiaient à jeter de la tristesse sur leur noce, comme d'autres y appellent la joie.

Lady Élisabeth et son époux, assis sur une estrade, au fond de la galerie, reçoivent les principales députations du pays qui viennent les féliciter. Ils distribuent de l'argent aux pauvres. Ils font mieux que de réunir autour d'eux les jeux et les plaisirs : ils y étendent les bienfaits.

Une troupe de pèlerins se rendant processionnellement et par suite d'un vœu, à l'*île sacrée d'Yona*, avaient demandé l'autorisation de faire un instant leur prière à la chapelle où les deux nouveaux époux venaient de recevoir la bénédiction nuptiale : cette autorisation leur est accordée. Sortis ensuite de la maison de Dieu, ces mêmes pèlerins sollicitaient humblement la faveur de remercier la châtelaine, et de lui offrir leurs vœux reconnaissants : on les mène à la salle d'armes.

Ils étaient enveloppés de longues robes, portaient d'épaisses barbes grises et avaient la tête recouverte de leurs capuchons. La plupart res-

semblaient à des moines. Leur nombre était considérable : ils remplissent la galerie. Beaucoup paraissaient d'un âge avancé ; et le chef de la confrérie, celui qui marchait à leur tête, pliait sous le poids des années.

Ce dernier s'avance gravement vers lady Elisabeth, appuyé sur son bâton auquel pendait une gourde ; il s'incline humblement et s'écrie :

« — Nobles époux ! que Dieu vous bénisse ! S'il faut le bonheur à des noces, il faut des fêtes au bonheur. *Vive l'amour, l'hymen et la joie !* »

Le prétendu pèlerin jette à l'instant son froc de moine et sa fausse barbe. Tous ses compagnons l'imitent, en poussant, à l'envi, ce cri d'effervescente allégresse : *Vive l'amour! vive la joie!* O métamorphose inouie! les pieux vieillards, à capuchons de cloître et d'église, sont devenus de jeunes fous en habits de banquets et de fêtes. Les uns ont des corbeilles de fleurs, les autres des paniers de fruits. Ceux-ci des décors de théâtre, ceux-là des instruments d'orchestre. En un clin-d'œil la sombre salle de justice est changée par eux en riante salle de bal. De tous côtés sont appendus aux murs des pampres

de verdure et des couronnes de roses. Le myrthe et le laurier s'entrelacent. Les drapeaux et les trophées disparaissent sous des tentures de pourpre, à paillettes d'or et d'argent, avec les chiffres radieux d'Arthur et d'Elisabeth. L'air retentit de mélodies ; on n'entend que des cors, des flûtes et des harpes, auxquels se joignent en chœur une foule de voix sonores. Ainsi chantait la bande joyeuse :

« Que l'allégresse soit complète !
« Immortalisons ce grand jour !
« Et, par une *éclatante fête*,
« Célébrons l'hymen et l'amour ! »

A ce refrain se joignent des rondes. On chante, on danse avec ivresse. Ce sont des transports délirants ; ce sont presque des bacchanales.

Qui peindrait l'état de la nouvelle mariée ?... A l'aspect imprévu de tous ces décors, de toutes ces fleurs, de toutes ces harpes, elle était restée comme frappée de la foudre. Ces mots *une éclatante fête* retentissent à son oreille comme un signal d'alarme et de mort. Elle eût voulu donner un ordre ; la musique étouffe sa voix. Elle

tombe, évanouie et brisée, sous les honneurs, les plaisirs et les joies, comme un autre sous les gémissements, les tempêtes et le désastre : c'est que les plaisirs étaient là pour amener la tempête, et que le désastre était là derrière les joies.

Sir Arthur, moins pénétré que lady Elisabeth des idées superstitieuses du pays, avait d'abord regardé l'extraordinaire spectacle avec un étonnement extrême et sans une inquiétude réelle ; il n'avait point encore réfléchi à tout ce qu'il pouvait y avoir de perfide et de menaçant dans ces chants, ces ris et ces danses ; mais la figure décomposée de sa femme et son état de défaillance étaient venus lui ouvrir les yeux. Il s'élance aussitôt de son siége ; et, saisissant le bras du chef des pèlerins dont jusqu'alors il n'avait pu distinguer les traits, il lui crie d'une voix terrible :

« — Qui êtes-vous ?

— Edouard Sommerfield. »

Arthur reconnait à la fois son rival et son ennemi.

« — Nous venons célébrer vos noces, reprend

gaîment le faux pèlerin. De quoi vous plaignez-vous? On vous fête.

— Votre *fête!* s'écrie Arthur, votre *fête!* C'est une insulte. Vous m'en rendrez raison. Sortez!

— J'ai d'abord à finir mes fanfares...

— Et moi à souffleter ta face. Tiens! voici mon cadeau de noces! »

Et le geste suit les paroles.

« — Misérable! rugit Edouard en se précipitant sur Arthur, c'est maintenant ton sang qu'il me faut. »

On se jette entre eux, on les sépare de force ; et lord Sommerfield n'a que le temps d'échanger avec son ennemi ces énergiques paroles.

« — Tes armes?

— L'épée.

— En quel lieu?

— Dans le bois d'Altirgh.

— Quand?

— Demain matin à cinq heures. »

Lady Elisabeth n'avait heureusement rien vu de cette dernière scène. Tandis qu'Arthur, désespéré, lui prodiguait les soins les plus tendres,

les hardis compagnons d'Edouard, évacuant la galerie, continuaient leurs chants et leurs danses. Bientôt, non-seulement le manoir, mais toutes les contrées d'alentour, entendront ce joyeux refrain :

« Que l'allégresse soit complète !
« Immortalisons ce grand jour !
« Et, par une *éclatante fête*,
« Célébrons l'hymén et l'amour ! »

« — Eh bien ! dit douloureusement lady Elisabeth à son mari, après le départ des prétendus pèlerins : vous rappelez-vous les paroles de la *seconde ouïe: « Garez-vous des chants et des danses ! j'entends un cliquetis d'épées !...*

— Mais rappelez-vous aussi, réplique Arthur, que Macquerson n'avait *rien de noir dans le cœur* !... Oh ! sur votre ciel, croyez-moi, ce sera le dernier nuage. »

Hélas! quand on aime profondément, on a bien plus l'intelligence de la douleur que de la joie. La veille, Elisabeth avait peine à s'identifier avec les félicités de l'amour, aujourd'hui elle se livrait entièrement aux angoisses de la terreur.

Pourquoi faut-il donc que presque toujours, ici-bas, on sente moins le bien que le mal ! L'un effleure et l'autre déchire.

Dès qu'Arthur s'éloignait un instant, lady Elisabeth tombait dans un effrayant état de spasmes ; dès qu'il revenait, sa vie se relevait à sa vue, ainsi qu'une fleur au soleil.

Les ombres s'etendaient sous les cieux ; l'heure des amours allait-elle enfin sonner pour les époux d'Altirgh ! Ils se retirent dans leur appartement. Elisabeth a les yeux pleins de larmes, mais ce n'était plus de souffrance. Oh ! l'amour a des palpitations de bonheur qui font pleurer au bel âge. Plus tard. quand le cœur n'a plus de battements que dans le souvenir, le regret fait pleurer encore. La vie ne sort donc pas des larmes !

Les fenêtres de la chambre nuptiale s'ouvraient sur les jardins du manoir. Au bout d'une vaste pelouse ornée de pièces d'eau, et entourée de bosquets, était un bois à charmilles touffues et à longues allées voûtées. Tout-à-coup, comme par magie, voici le bois qui s'illumine ! de toutes parts des feux de joie.

A chaque arbre on a suspendu des lanternes de couleurs ; à l'extrémité de la pelouse, des transparents à chiffres lumineux se déployent vis-à-vis le château. Des tables rustiques se dressent. On entend chanter, rire et boire. Sous le bocage orchestre et danses. La *fête* est vraiment *éclatante.*

A ce nouvel aspect, la châtelaine dAltirgh, poursuivie par les fêtes comme Oreste par les furies, est saisie d'une violente attaque de nerfs. Arthur fait appeler un docteur en toute hâte ; et, l'épée à la main, réunissant les gens du château, il court fondre sur l'ennemi. La rage est au fond de son cœur, il ne respire que la vengeance ; mais il lui a fallu du temps pour rassembler et armer sa troupe. Arrivé au lieu de la fête, il ne trouve rien à combattre. On a éteint les feux de joie ; on a décroché les lanternes ; les tables ont été emportées ; plus de rondes, plus de musique. Tout s'est évanoui comme une apparition. Il est évident, néanmoins, que, peu auparavant, une immense réunion était là. L'herbe de la pelouse est foulée ; on reconnaît la place où brûlaient les feux de joie, et les branches d'arbres où l'on avait suspendu des

transparents, des chiffres et des lumières. La *fête* a d'*éclatantes* traces.

Le marié retourne au château. Sa femme est plus mal que jamais ; elle a la fièvre et le délire. Le docteur ne permet pas qu'on l'ap· proche ; elle repose en ce moment ; et l'important est d'éloigner d'elle, au moins pendant plusieurs heures, tout ce qui pourrait lui donner la moindre émotion : des convulsions seraient à redouter. Quelle première nuit de noces ! Une mariée au lit des douleurs ! et un duel au point du jour !

Arthur, sombre et inquiet, se retire un instant chez lui. Sa chambre a un balcon magnifique qui donne aussi sur les jardins. La nuit était douce et tranquille. On entendait gazouiller les oiseaux sous la feuillée : la brise était chargée de parfums ; et l'herbe de la pelouse, imbibée de rosée, semblait un tapis d'émeraudes et de perles. Arthur, le cœur serré, détourne l'œil de ce tableau ; son intention est de ne pas se coucher : il s'étend tout habillé sur un immense fauteuil. Il y attendra que l'horloge du matin sonne les cinq funestes coups, l'heure

marquée pour la vengeance. Le sommeil peu à peu vient alourdir sa paupière ; il pousse un long soupir et s'endort.

Minuit sonne : Arthur se réveille. Il lui semble que l'aiguille du temps, poussée par une main invisible au cadran d'une horloge inconnue, fait résonner l'heure sinistre au timbre de sa destinée comme un irrévocable appel. Il se relève en frissonnant. Il étouffait : il va au balcon. Les étoiles scintillaient au firmament. La lune avait des feux magiques ; et de grandes ombres s'étendaient sur la campagne avec d'extraordinaires formes. Pas un souffle d'air sous le ciel : et cependant les arbres agitaient leurs feuillages, comme tourmentés par les vents. Pas de nuage aux champs de l'espace : et pourtant les astres de la nuit voilaient par moments leurs rayons, comme traversés par d'errantes nuées. La nature, bien que riante, avait du convulsif dans son calme ; et, quoiqu'elle se déployât brillante et splendide, au milieu des solennités de la nuit, on eût dit que, secrètement, elle tremblait sous ses parures.

Dieu! quels sons frappent l'oreille d'Arthur!.. Encore des airs de danse!.. Un nouveau bal se prépare sous ses fenêtres. De quelle horreur est-il glacé!.. Des spectres, sortis de la tombe, enveloppés de leur suaire, se rassemblent sur la pelouse. En tête est un barde funèbre tenant une harpe à la main. Il joue les rondes les plus gaies. La mort aussi donne sa fête.

Arthur, debout sur son balcon, est dans une immobile stupeur. Les spectres sont couverts de linceuls blancs sur lesquels se détache une croix noire. Ils marchaient d'abord deux à deux comme une procession de l'autre vie; mais, arrivés à la pièce de gazon choisie pour salle de bal, ils se dispersent et se mêlent. A la marche la plus grave succèdent les plus joyeux ébats. Chaque membre de chaque groupe se débarrasse de son suaire et le suspend aux arbustes voisins. Juste ciel! quel affreux spectacle!... Voici tous les squelettes à nu! et tous les squelettes en danse!..

Le barde qui les conduisait s'était fait dresser par eux, au milieu de la pelouse, un tréteau en guise d'orchestre; et il y jouait de la harpe.

Il avait ôté aussi son linceul blanc à croix noire, et l'avait posé, près du balcon d'Arthur, sur un vase de marbre à piédestal. Sa musique est des plus bruyantes; la danse est des plus animées. Les rayons de la lune, en se glissant à travers les os de ces habitués du cercueil, donnaient à leur aspect fantastique des variétés terrifiantes. Leurs pas étaient vifs et cadencés; mais le craquement de leurs membres dépouillés de chair, accompagnant les accords du spectre-musicien, y mêlaient une sorte de glas. C'était la fête des sépulcres.

Quatre heures sonnent à la Chapelle. *Quatre heures!* cela ne saurait être; il n'y a que quelques minutes qu'Arthur est sur son balcon à regarder danser la mort... C'est que peut-être les douze coups de l'horloge qui l'a réveillé n'ont retenti que dans son cerveau!.. C'est que les heures de l'affreuse nuit n'ont peut-être pas plus de réalité que les squelettes n'ont de vie!.. Arthur voit pointer l'aube du jour. Sorti de sa sinistre atonie, il se précipite hors de sa chambre, et veut aller s'assurer par lui-même de l'impalpabilité des fantômes. Mais ceux-ci, aux

premières lueurs du matin, cessent leurs danses et leurs jeux; ils courent chercher leurs suaires, s'en enveloppent et s'échappent. Le musicien funéraire, obligé de descendre de son tréteau, est seul demeuré en arrière; il n'a pu reprendre son linceul aussi promptement que ses compagnons; et, au moment où il allait s'en ressaisir, Arthur, arrivé avant lui au vase de marbre où il l'avait placé, le tenait déjà dans ses mains... Tous les spectres ont disparu.

Arthur regarde... Plus de bal. Pas un squelette, pas une ombre. Néanmoins il lui reste entre les mains une preuve palpable de la réalité des visions nocturnes; il remonte à sa chambre avec ce lugubre trophée; le jette sur son lit; et, brisé par ses émotions, tombe anéanti sur un siége.

Sa rêverie léthargique était alors, pour ainsi dire, entre la veille et le sommeil, ce qu'est le crépuscule à la terre : un milieu entre le jour et la nuit, une halte entre la vie et la mort... Mais l'heure du duel va sonner. Sir Arthur vole au bois d'Altirgh.

Cependant lady Élisabeth, après un long accès de fièvre, était complètement revenue à elle. L'aube nouvelle avait paru.

« — Où est Arthur? dit la châtelaine. Arthur! je veux le voir : qu'il vienne! »

On le cherche de tous côtés; on ne le trouve point dans son appartement. Il est sorti sans avoir été remarqué par aucun des gens du château.

« — *A-t-il emporté son épée?* demande lady Élisabeth avec la constante préoccupation que lui avaient laissée ces paroles de *la seconde ouïe : J'entends le cliquetis des armes.*

La réponse est affirmative. »

L'infortunée n'a plus devant les yeux que des glaives et du sang; elle ne doute pas d'une catastrophe prochaine. Mais contre qui Arthur aurait-il été se battre? Elle n'a point su que le chef des faux pèlerins était lord Édouard Sommerfield. L'idée lui vient subitement d'aller consulter Macquerson; elle quitte son lit et sa chambre en dépit de son médecin; et, suivie de quelques-uns des ses domestiques, elle court au bois du prophète.

O terreur !.. A peine a-t-elle franchi les murs du château qu'un brancard se présente à ses yeux ; il est porté par quatre villageois ; et Macquerson marche à côté.

« — Arthur ! s'écrie la châtelaine. »

La litière s'est arrêtée ; et lady Élisabeth, se jetant sur le corps de son mari, s'abandonne à son désespoir. Hélas ! Arthur ne l'entend qu'à peine ; un coup d'épée lui a traversé la poitrine. Il semble à ses derniers moments.

« — Sauvez donc Arthur ! sauvez-le ! dit Élisabeth, éperdue, saisissant le bras du prophète. Ne sauriez-vous que prédire les malheurs ?.... Ne pourriez-vous les secourir ?.... N'êtes-vous qu'une cloche funèbre ?...

— Une *cloche funèbre* ! répond le vieillard d'un ton sévère : pourquoi l'avez-vous fait tinter ? Rappelez-vous ce que je dis constamment à ceux qui viennent m'interroger : « *Qui veut trop voir au-delà des limites posées par le ciel, s'écarte des vues du Seigneur !* »

— Ah ! reprend Élisabeth hors d'elle, est-ce ici le moment des moralités et des reproches !.. Arthur est-il perdu pour moi ?

— Voulez-vous que *j'écoute* encore? dit Macquerson d'un ton solennel.

— Non!.. réplique la châtelaine. Je ne veux plus de prophéties; je n'interroge plus l'avenir; je me prosterne devant les mystères et les décrets de Dieu : Je lui crie : *Que ta volonté soit faite!* Vieillard! achevez ma prière! Ajoutez-y: *Seigneur! ayez pitié d'Élisabeth!* Vous dites que je suis coupable : je n'ose plus prier pour moi. »

La *seconde ouïe* avait *entendu* le duel des deux rivaux, du fond de l'ermitage d'Altirgh. S'élançant aussitôt vers le terrain du combat, l'octogénaire était arrivé au moment où sir Arthur, baigné dans son sang, tombait sous le fer ennemi. Habile à secourir les malheureux et à soigner les malades, il avait porté avec lui de quoi poser un appareil à une blessure; et lord Sommerfield, ayant couru au village voisin, un brancard et quatre montagnards étaient venus à l'aide d'Arthur. La châtelaine a tout appris, le duel et ses circonstances.

« — O mon Dieu! murmurait-elle en mar-

chant auprès de la funèbre litière : il ne me voit, ni ne m'entend!... »

Puis se tournant, d'un air égaré, vers l'inspiré du bois d'Altirgh :

« — Et vous! cruel vieillard! reprend-elle; vous! devant moi... je m'en souviens... vous avez parlé de *linceul*!

— Pourquoi me faisiez-vous parler !

— N'aviez-vous pas le droit de vous taire!.. Oh! assez de vaines récriminations! Je ne vous demande plus *d'écouter*, je ne vous demande que *d'agir*.

— Eh! que fais-je ici autre chose! Qui a pansé la plaie du blessé! Qui vous le ramenait à Altirgh!...

— Pardon! le désespoir m'égare. Vous êtes notre appui : c'est vrai. Vous serez son sauveur : n'est-ce pas? Vous n'avez *rien de noir dans le cœur?* Repétez ces mêmes paroles! Mais non : ne me répondez pas; je ne vous adresse aucune demande; je ne vous fais aucune question. Vieillard! je me prosterne et je prie. »

Le brancard s'était arrêté de nouveau pour

reposer les porteurs; et lady Élisabeth était retombée agenouillée sur la bruyère. Sir Arthur, peu d'instants après, était au château, sur son lit. Il n'avait pas repris connaissance.

« — Faites appeler votre médecin! dit l'octogénaire à la châtelaine.

— Non : Je ne veux que vous près de lui! répond lady Élisabeth. Vous seul, vous veillerez sur Arthur. Ce n'est pas la puissance de l'homme qui peut me le sauver : c'est celle du juge suprême. Il faut ici plus qu'un docteur, il faut la Providence. »

L'aumônier du château se présente; il apporte au jeune mourant les secours de son ministère.

« — Un objet étrange a frappé mes yeux ce matin, dit l'ecclésiastique à Macquerson. En faisant le tour du manoir, j'ai trouvé, contre un vase en marbre, un squelette étendu sur l'herbe.

— Avait-il sur lui son linceul? demande l'inspiré d'Altirgh. »

Lady Élisabeth frémit. *Linceul :* Ce mot la glace d'horreur.

« — Non : réplique le chapelain. Je n'ai vu que des ossements. J'ai donné ordre aussitôt qu'on les enterrât dans le cimetière de la paroisse. J'avais chez moi un drap *noir* marqué d'une croix *blanche;* j'en ai fait un suaire pour le squelette; et, maintenant, il repose en terre sainte.

— Dieu!.... interrompt la châtelaine : en voici un... là... sur le lit!

— Quoi donc? Milady!

— Un *linceul*.

— En effet, reprend l'aumônier : *blanc* et marqué d'une croix *noire* : Celui-ci est le contraire du mien.

— Macquerson! dit Élisabeth d'une voix plaintive et lugubre : ceci est un mystère nouveau : je ne veux pas le pénétrer; mais une secrète voix me parle : car le malheureux a souvent en lui des avertissements surnaturels : *Quelqu'un mourra ici*, j'en suis sûre!

— Silence! répond le vieillard. Nous prierons pour qui périra. »

Vers le milieu de la journée, Arthur revient à lui; il est hors d'état de se faire enten-

dre. Son regard seul, plein de reconnaissance et d'amour, répond silencieusement aux douloureux accents de sa femme. A la chute du jour, sa respiration commence à s'embarrasser de nouveau. La nuit pourra être fatale.

« — Sir Arthur! dit Macquerson tout bas au blessé, après lui avoir donné une potion fortifiante et salutaire, lord Édouard Sommerfield, dont j'ai vu le désespoir au sol de l'homicide, a compris l'horreur de son crime. Il a déjà imploré le pardon de Dieu : il voudrait maintenant celui de sa victime. Consentez-vous à ce qu'il vienne ? »

Le geste d'Arthur disait : *Non.*

« —Jeune homme! reprend le vieillard : dans quelques heures, vous serez peut-être devant Dieu. Prenez-y garde! il est peu d'âmes sans tache ici-bas : Vous eûtes aussi vos erreurs. Si vous n'avez pas pardonné sur la terre, vous ne serez pas pardonné dans le ciel.

— Qu'*il vienne!* a répliqué le mourant. »

La nuit se passe tranquillement. Macquerson,

un peu avant l'aurore, confie Arthur aux soins d'Élisabeth, et va chercher lord Sommerfield. A huit heures du matin, l'aumônier, qui s'était éloigné quelques instants, revient au chevet du malade.

« — Encore un fait inexplicable! dit-il à la dame d'Altirgh. Le squelette que j'avais fait remettre en terre sainte est de nouveau ressorti de sa fosse. Il est encore étendu sur l'herbe au pied du balcon de cette chambre; et le linceul *noir* à croix *blanche* dont je l'avais enveloppé...

— Eh bien!

— Le squelette l'a rapporté; et, le considérant apparemment comme un fardeau inutile, il l'a déposé sur le vase en marbre de la terrasse. Maintenant, Milady, que faire! »

Arthur, d'un geste de la main, redemande le *suaire blanc* à *croix noire* qu'il avait près de lui la veille. L'aumônier ne le comprend pas. En ce moment on annonçait lord Sommerfield et Macquerson : Lady Élisabeth se retire.

« — Sir Arthur! dit le célèbre octogénaire avec l'exaltation de la foi. Au nom du Dieu des

miséricordes ! un oubli aux ressentiments, une parole au repentir. »

Le laird expirant tend la main à son rival agenouillé :

« — Édouard ! dit-il. Je vous pardonne.

— Bien : reprend l'oracle d'Altirgh. A présent, que Dieu se prononce ! »

Il ouvre la fenêtre du balcon pour adresser sans doute une prière à l'arbitre suprême : un cri s'échappe de sa bouche.

« — Le squelette !... à sa même place !..

— Édouard ! rendez-lui son linceul ! Murmure Arthur avec effort. »

Il montrait le suaire blanc... venu de la danse des morts. Lord Sommerfield prend le vêtement funèbre ; et, du haut du balcon de la chambre, il le jette aux pieds du squelette. O surprise ! ô merveille ! A peine l'a-t-il touché que l'hôte des tombeaux se relève ; il peut maintenant retourner à sa fosse. Il salue le balcon d'où lui est tombée l'enveloppe mortuaire sans laquelle, probablement, il n'eût pu reposer en paix ; et, saisissant le manteau *noir* à croix

blanche qu'il avait déposé sur le vase de marbre, il le lance à lord Sommerfield.

Un vent extraordinaire se lève; il s'empare du linceul noir, l'emporte dans les airs et l'y déploie. La croix blanche, apposée sur l'étoffe de deuil, y resplendit comme *le labarum* de Constantin au milieu des nuées. Le suaire mystérieux flotte un instant aux champs de l'espace, comme le manteau d'Élisée, qu'Élie jetait du haut de son char; il tourbillonne çà et là; puis, s'abattant sur le balcon, il vient, de ses plis fantastiques, envelopper le faux pèlerin. Edouard Sommerfield pousse un cri... il joint les mains et tombe... il est mort.

Élisabeth accourt effarée.

« — *Quelqu'un ici devait mourir*, lui dit le prophète d'Altirgh en lui montrant lord Sommerfield. Le voici! Prions Dieu pour lui.

— Et Arthur?...

— Arthur est sauvé. »

Trois mois après, sir Arthur et lady Élisabeth jouissaient d'un parfait bonheur. Le pays re-

tentissait des événements qui avaient précédé et suivi leur mariage ; aucun fait n'était révoqué en doute, hormis l'histoire du *squelette*. On assurait que la *danse funèbre* n'avait été que la vision d'un esprit égaré par la souffrance, et qu'entrant dans les idées du malade pour rendre le calme à son cerveau brûlant, on avait imaginé l'étrange scène du suaire. La seule chose qui témoignât en faveur du récit miraculeux était la mort subite de lord Sommerfield sur le fameux balcon du manoir ; mais les incrédules affirmaient qu'il y avait péri, par suite d'émotions très-vives, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Ceci était-il plus croyable? La majeure partie de la contrée adoptait l'autre version. La plus poétique eut le plus de partisans. On se disputa longtemps à cet égard ; qu'en advint-il au bout du compte! que rien ne fut prouvé d'aucun côté ; et que, selon l'usage, en pareil cas, chacun garda son opinion.

XII

Je suis au bord du lac Lomond.

Ce roi des lacs de l'Écosse ne ressemble ni au *Leman* de la Suisse, ni au lac de *Come* de l'Italie, ni au *Wennern* de la Suède, ni au *Wolfgand-See* de l'Autriche; mais il n'en rivalise pas moins avec eux en beautés et en renommée. Il a trente îles de différentes grandeurs et de diverses formes, dont les unes sont couvertes de bois touffus et les autres de rocs arides. Là le *ben Lomond*, un des plus hauts pics

de la contrée, paré de ceintures magiques, élève son front vers les cieux ; le fameux *Rob Roy Mac Grégor*, le descendant du roi Alpine, en était autrefois le maître ; aujourd'hui la montagne entière appartient au duc de Montrose (1). Selon les récits populaires, le lac Lomond a trois choses merveilleuses : 1° *des poissons sans arrêtes ; 2° des vagues sans vent ; 3° des îles qui flottent.* Je n'ai vu aucune des trois (2).

Le lac de Genève a été illustré par les écrits de Rousseau, de Voltaire, de madame de Staël et de lord Byron. Le lac Lomond perdrait une grande partie de ses prestiges s'il ne s'y rattachait les romantiques créations de Walter Scott. Je pris un bateau à *Tarbet-inn,* au pied du Ben Lomond, et parcourus une grande partie du lac.

(1) Le Ben Lomond est à 3,210 pieds au-dessus du lac. De sa cîme on découvre les comtés de Lanark et d'Ayr, les bouches du Clyde, les îles d'Arran et de Bute, les sinuosités du Forth, et les châteaux de Stirlind et d'Édinbourg. Ce point de vue est magnifique.

(2) Le lac Lomond a 20,000 acres de superficie, 30,000 de long du nord au sud, et environ 100,000 de tour. On pense que ce fut jadis un bras de mer. En 1755, pendant l'affreux tremblement de terre de Lisbonne, la surface du lac fut violemment agitée. L'eau s'éleva, rapidement, à une hauteur inaccoutumée, et redescendit de suite avec la même rapidité.

je vis la caverne où se réfugia le célèbre *Rob Roy*; et, peu après, je mis pied à terre à la petite auberge *d'Inversnaid.* Là fut bâti par le gouvernement, en 1715, un fort contre les *Mac Grégor; Rob Roy* y mit le feu; et son neveu s'en empara. Les gorges de ces admirables plages offrent des sites tels qu'il ne s'en voit nulle part; je m'y enfonçai avec enthousiasme. Ni voitures publiques, ni voitures particulières ne peuvent y circuler; je fus obligé de prendre des *poney* pour moi et mon valet de chambre. On porta mes effets à dos d'homme.

Arrivé à moitié chemin du lac Katrine, je vis tout-à-coup sortir d'une hutte sauvage, au milieu des rochers, une étrange figure de vieille femme. Elle avait une carabine à la main; le vent faisait flotter ses cheveux blancs autour de sa tête nue; et son costume était celui de la *Meg Mérillis* de *Guy Mannering;* elle me présenta l'arme qu'elle tenait, et me dit d'une voix aussi rude que sa physionomie :

« — Voici le fusil de *Rob Roy!* »

L'arme était longue, étroite et rouillée; elle avait l'empreinte du temps et le caractère du

lieu. « — Qui vous l'a donné? » répondis-je.

La vieille montagnarde redressa son front avec orgueil; son œil s'anima comme celui des Bohémiennes inspirées; son attitude prit une dignité farouche; et elle répliqua brusquement:

« — *Qui me l'a donné*? ma naissance. Je suis du sang des vieux Mac Grégor; je suis Marie Mac Grégor de Glengyle; et, comme l'illustre Rob Roy, je descends d'*Alpine*, roi d'Écosse. »

Je restai confondu; cette espèce de sorcière aux traits durs et à l'accent rauque avait de la hauteur dans son abjection et de la grandeur dans sa misère. On avait foi à ses paroles. Je saluai silencieusement cette bizarre fille de roi; et, en lui glissant une pièce d'argent dans la main, je me sentis prêt à lui demander pardon de la liberté grande que je prenais en lui offrant si mince tribut.

J'arrivai au lac Katrine et le traversai sur une petite barque de pêcheur. Quel tableau j'avais devant moi!... la nature a déployé là sa puissante énergie. Les montagnes et les rochers s'y entassent avec un sublime désordre; tout y

remue l'âme au plus haut degré ; on sent qu'on est dans la sphère des poétiques inspirations. J'étais sur les domaines de la *Dame du Lac;* je la cherchais sous les flottantes vapeurs qui s'élevaient de la rive ; j'entrevoyais sa forme aérienne ; on me montrait sa petite île; et, au bruit magique des flots, mes bateliers, la rame à la main, chantaient les vers de Walter Scott.

Les *Trosachs*, montagnes qui bordent l'extrémité du lac, m'offraient leurs noirs escarpements, leurs sombres cavernes et leurs arbres majestueux. Il me semblait que la brise du soir, en ces déserts silencieux, devait me porter quelques vagues accords de la *Dame du Lac*. Sa harpe devait être là ; ses chants ne peuvent y mourir. La nuit me surprit au milieu de mes douces rêveries ; il me fallut quitter mon bateau et avec lui mes illusions ; je dis *adieu* au poétique rivage. Hélas ! ne faut-il point ici-bas adresser ce mot à toute chose ! la vie n'est-elle point une suite de départs !... et une continuité d'adieux !...

L'an dernier, on voulut établir un bateau à vapeur sur le lac Katrine. C'eût été en détruire

une grande partie du charme. Les bateliers de la rive étaient désespérés : le *steamer* arrive et s'installe; mais, une belle nuit, il disparut. Comment? on ne put le savoir. On présuma que les bateliers l'avaient conduit au milieu du lac et l'y avaient englouti.

Le Ben Venue, le Ben Ledi (1) et le lac Achray me présentèrent successivement leurs magnifiques points de vue. Je passai la nuit à Callender, et le jour suivant à *Stirling* (2).

Stirling! Que de grands souvenirs ce lieu rappelle! là, au neuvième siècle, était l'armée écossaise qui défit les Danois à *Luncarty*. Là, le 13 septembre 1297, eut lieu la célèbre bataille où Wallace, trahi, fut vaincu (3); là fut couronnée Marie Stuart; et là eurent lieu, en 1746,

(1) Sur la cime du Ben Ledi on trouve les restes d'un temple druidique.

(2) Le château de Stirling devint, au douzième siècle, une résidence royale. Là, naquit Jacques II; et là eut lieu le meurtre du comte de Douglas. La chambre où il fut assassiné par le roi lui-même est encore nommée : *Chambre de Douglas*. Ce crime a souillé la mémoire du prince.

(3) La ville fut livrée aux flammes; et Édouard, blessé, mais vainqueur, y demeura 13 jours, au milieu de ruines fumantes.

après la mémorable victoire de Falkirk, les premières amours de Charles-Edouard (1).

Le palais bâti par Jacques V, au sud-est de la forteresse, domine une vaste contrée; la position est ravissante : Bruce, revenant d'Afrique, assurait n'avoir jamais rien vu de comparable au monde. Je m'exprimai là comme Bruce.

Je m'étais procuré une bonne calèche; et je fendais les airs sur les délicieux bords du lac *Lubnaig*, où Robert Bruce venait prendre le plaisir de la chasse et de la pêche, et où l'on montre encore sa demeure. Je visitai le tombeau de Rob Roy à *Balquhidder*. Sur sa pierre funèbre est sculptée

(1) L'objet de son amour s'appelait Clémentine *Wulkenshaw*. Elle était belle et pleine d'esprit. « Charles Édouard ne se livra néanmoins à l'amour qu'après la victoire... Clémentine écoutait ce prince lui racontant ses aventures en Italie et son débarquement en Écosse. Elle l'aimait pour les dangers qu'il avait courus... Le résultat de ces doux entretien fut une passion sérieuse. Il y eut entr'eux un échange de promesses, faites avec tout l'abandon d'un premier amour. » (Hist. de Charles Édouard, par Amédée Pichot, t. 2. p. 198).

Lorsque Charles Édouard, vaincu et proscrit, revint en France, Clémentine s'échappa de l'Écosse et vint le retrouver. Une fille, nommée Charlotte, fut le fruit de leurs amours. Charles Édouard la fit reconnaître pour sa fille légitime, sous le titre de duchesse d'Albanie.

son épée; on n'y lit aucune inscription (1).

La route était couverte d'une quantité de troupeaux que l'on menait au marché voisin : il en passa plus de 6,000 auprès de moi dans l'espace d'une heure. Le nombre de bestiaux qui paissent sur les montagnes de l'Écosse est incalculable ; il est des propriétaires qui ne savent pas eux-mêmes le chiffre de leurs moutons : au surplus, j'avais vu la même chose en Hongrie. Un noble Anglais disait un jour avec orgueil au prince Esterhazy : « — J'ai dix mille moutons sur mes terres ; et vous ? — Moi, répondit le prince, je n'en sais vraiment rien; mais j'ai dix mille bergers : autant de bergers que vous avez de moutons. » Or, chaque berger a habituellement deux cents têtes de bétail.

Ceci me rappelle une anecdote relative à ce même prince Esterhazy : il s'était rendu à un fort marché de chevaux près de Vienne; un maquignon y montrait aux amateurs un étalon de la plus rare beauté. Voyant venir le prince et ayant ouï parler de son caractère, il feint de

(1) Roy Roy, voulant mourir tout armé, se fit revêtir, à ses derniers moments, de sa claymore et de son épée.

ne pas le connaître; et, au moment ou le grand seigneur examinait son cheval, il dit à un de ses camarades, d'un air méprisant et à demi voix, mais de manière à être entendu : « — Il ne l'achètera pas : c'est trop cher; un pareil cheval ne va pas à un Allemand. »

Le haut et puissant suzerain s'avance aussitôt vers le marchand : « — Combien voulez-vous de votre étalon ? — Dix mille louis. — Les voici ! » Et la somme est payée de suite. — Maintenant, continue le prince, menez cette bête à mon écurie, et faites-la trotter devant moi. »

Le maquignon obéit. Arrivé à son hôtel : « — Je croyais votre bête infiniment supérieure à ce qu'elle est, reprend le prince avec dédain, en armant un de ses pistolets ; décidément vous aviez raison : *un pareil cheval ne va pas à un Allemand* ; » et il brûle la cervelle à l'étalon.

Le maquignon, bien entendu, garda ses deux cent mille francs.

Je me dirigeais vers Taymouth (1); ma bonne

(1) Je ne manquai pas d'aller admirer sur ma route le lac *Earn*, le *Ben Voirlich*, le *Ben More*, et les cascades de *Killin*.

étoile m'y préparait un spectacle tel que je pouvais le désirer. Le noble seigneur de Taymouth, le marquis de Breadalbane, avait reçu chez lui, l'année d'auparavant, la reine d'Angleterre; il avait réuni à son splendide manoir tous les clans de la montagne en costume de *Highlanders*; et y avait donné à S. M. britannique une fête des plus brillantes. Les mêmes tableaux et les mêmes scènes allaient se renouveler à Taymouth, pour célébrer l'anniversaire de la royale visite; et, sans l'avoir cherché ni prévu, j'arrivais juste, à point nommé, pour la grande solennité.

Taymouth, en partie semblable à *Windsor*, offre une multitude irrégulière de grosses tours, de petites tours, de porches, de donjons, de galeries, d'arcades et de plateformes. Ces masses gothiques et chevaleresques sont au milieu d'un parc immense, hérissé de montagnes avec rochers, torrents et cascades; plusieurs parties de ce parc, ombragées d'arbres centenaires, rappellent la *Grande Chartreuse* de Grenoble; puis, là, sont toutes les richesses de

l'art, au milieu de toutes les splendeurs de la nature.

Quant à l'intérieur de cette résidence princière, il reproduit les contes arabes. Le luxe y est asiatique. Les murs du grand escalier, dentelés à la mauresque, ont des figures en marbre, surmontées de couronnes en saillie, à découpures gothiques. Le salon d'armes, avec ses larges fenêtres de cathédrale à vitraux coloriés et à rosaces peintes, est entouré de trophées et de drapeaux. Des chevaliers, armés de toutes pièces, garnissent l'enceinte, dont la voûte à ogives resplendit d'or et d'armoiries; de riches bannières y flottent; et, parmi elles, on remarque celles de la reine Vittoria et du prince Albert. Les lambris de cette salle sont en bois sculptés comme les stalles d'un sanctuaire, aux basiliques des vieux temps.

A la suite de cette pièce, où l'imagination appelle les Lancelot du lac et les Amadis de Gaule, une foule d'appartements étalent encore d'autres pompes. Ce ne sont que plafonds d'or, riches statues, tableaux de prix, musées, bibliothèques : et tout cela dans des proportions

royales. On dirait un palais pour Charlemagne, bâti par l'enchanteur Merlin (1).

Passons à la *fête des Clans.*

Le soleil s'était levé radieux ; la voûte céleste était, comme les salles de Taymouth, éclatante de pourpre et d'or. Les sons du *bagpipe* (la cornemuse) retentissaient dans le lointain ; toutes les routes du pays étaient couvertes de piétons, de cavaliers et d'équipages, accourant en hâte à la fête. Je descendis de ma chambre au salon d armes où se trouvait déjà le marquis de Breadalbane, en costume de *chef de Clans*, et entouré de plusieurs seigneurs montagnards, habillés comme lui. Leurs claymores et leurs poudrières étaient suspendues à leur côté par des chaînes d'argent ; leurs *brogues* (vestes), à boutons d'agathe, étaient serrés autour de leur taille par une ceinture enrichie de joyaux ; leurs *kilts* (petites jupes) de diverses couleurs, laissaient voir leurs jambes à nu ; au-dessus de leurs

(1) Le marquis de Breadalbane a une telle fortune et des domaines si étendus qu'il peut faire 40 lieues de l'est à l'ouest de Taymouth sans jamais sortir de ses propriétés.

sporrans blancs (petits tabliers) à poil de chèvre et à glands d'or, étaient leurs pistolets et leurs dagues étincelantes de pierreries ; leurs plaids, retenus sur leurs épaules par des broches du plus grand prix, se drapaient avec grâce autour de leur taille ; leurs toques avaient des plumes d'aigle et la verte palme du Clan. Cette assemblée de *chevaliers d'Avenel* était comme une réminiscence des âges d'héroïsme et de féerie. Au milieu de ces vaillantes bannières, de ces pompeux faisceaux d'armes et de ces gothiques armoiries, on eût pu se croire aux mémorables temps de la gloire écossaise : j'y cherchais *Robert Bruce* et *Wallace*.

« Sonnez ! sonnez ! cors et musettes !
« Les montagnards sont réunis.

J'entendis résonner cet air. Les délicieuses fictions de la poésie et des théâtres se réalisaient devant moi. La marquise de Breadalbane était là, parée du double prestige de la richesse et de la beauté ; sa ravissante sœur, miss Baillie, nous offrait des rameaux de myrthe : c'était la fleur

des Clans de Taymouth (1) ; et le canon retentissait.

Nous nous rendîmes au préau où les *highlanders* devaient exécuter leurs jeux, leurs luttes et leurs danses ; les dames du château et leur suite se placèrent à un amphithéâtre de verdure et de fleurs : de ce lieu, qui dominait le champ-clos, on découvrait à perte de vue le lac *Tay*, le *Ben-Lawers*, les rochers de la montagne et les bosquets du parc ; un temple agreste y était dressé, surmonté des couronnes d'or du châtelain et de ses bannières seigneuriales ; à l'entour, sous les arbres et sur le gazon, s'échelonnait une masse immense de peuple. Le canon continuait ses salves que répétait au loin l'écho des montagnes. L'arrivée de la châtelaine venait d'exciter de longues acclamations : elle prit place sur son estrade ; et les jeux montagnards commencèrent.

« Sonnez ! sonnez ! cors et musettes !

Une première troupe de Highlanders apparut

(1) Le nom écossais de cette fleur était *gale* : c'est une espèce de myrthe qui ne pousse qu'au bord de l'eau.

sous les bocages, ils jouaient de la cornemuse. Leur air national, le *pibrock*, excita de premiers transports ; puis, vint le second bataillon, aux sons d'une marche guerrière : celui-ci avait des boucliers à clous d'or (1) : les juges du camp les escortaient. Bientôt la vaste pelouse fut remplie de ces pittoresques enfants de la montagne et des rochers; leurs *brogues* et leurs *tartans* (2), leurs plumes d'aigle et leurs rameaux verts, leurs jambes nues et leurs *skeandhu* (3), leurs *kilts* et leurs *sporrans* (4), leurs claymores, leurs dagues et leurs poudrières, scintillaient aux feux du soleil. Cet ensemble était à la fois champêtre et guerrier, simple et fier, naïf et grand, chevaleresque et montagnard. Les Higlanders défilèrent deux à deux aux fanfares du *bagpipe*. L'élégance de leur taille était aussi remarquable

(1) Le bouclier était en bois doublé de cuir de taureau, à larges clous dorés.

(2) *Brogues*, vestes de chasse en velours, ornées de boutons en agathe ou en *Cavin-gorum*, pierreries d'Écosse. *tartan*, étoffe des Plaids.

(3) *Skeandhu* : chaussures.

(4) *Kilt*, petit jupon qui ne vient pas jusqu'au genou. *Sporran*, petit tablier en poil de chèvre, avec des glands d'or ou d'argent, qui tombe sur le *kilt*.

que la force de leurs muscles. Les joûteurs entrèrent en lice.

Après le prix décerné au meilleur joueur du *pibrock*, le prix de force et d'adresse fut disputé par de nombreux concurrents. Je remarquai, parmi ces jeux, celui de la *massue de fer* : il s'agissait de savoir qui jetterait le plus loin une massue *herculéenne*. La souplesse de ces jeunes alcides qui faisaient tournoyer leur pesant maillet au-dessus de leur tête avant de le lancer dans l'espace, la grâce de leur maintien et la vigueur de leurs mouvements, me rappelaient les scènes de l'Iliade et les jeux où présidait Achille; j'étais aux bords du Simoïs; et, regardant les fils de l'Écosse, je voyais les enfants d'Homère (1).

Les prix de la course suivirent : jamais je n'avais vu tant d'agilité jointe à tant d'énergie. Les quatre à cinq mille spectateurs qui suivaient des yeux les rivaux, saluèrent des plus vifs ap-

(1) Les vainqueurs, aux joûtes de force, étaient d'une taille athlétique et d'une mâle beauté. On les nommait *Macdonald* et *Macpherson*.

plaudissements le premier qui toucha le but (1). Puis vinrent les prix de la danse.

On avait disposé un parquet sur la pelouse; le *reel* écossais et le *houlakin* y furent dansés avec une perfection inconcevable. Aucune expression ne saurait rendre la grâce originale et l'élégance rustique avec lesquels fut exécutée cette espèce de ballet; ce n'étaient point des pas calculés ni des poses étudiées, choses préparées à l'avance : c'étaient, au contraire, des inspirations soudaines, des improvisations inattendues; le véritable génie de la danse était là dans tout l'abandon de ses joies et toute la verve de ses folies : tantôt de farouches transports et le cri des hordes sauvages : tantôt de gracieuses passes et la légèreté des Sylphes. On ne pouvait définir ce genre de pas et d'attitudes ; mais, sur ces plages poétiques, après ce ballet plein de charmes, on n'eût pu admirer d'autres danses (2).

(1) Il y eut aussi des prix pour celui qui sauterait le plus loin.

(2) *Mac-Alister* fut le vainqueur. Il était non-seulement charmant danseur, mais joli garçon. Parmi les danses remarquables, je citerai *la danse entre les épées*. On place des glaives en croix et il faut, sans les faire bouger, danser au milieu d'eux avec les pas les plus rapides.

Les exercices finis, les Higlanders reprirent la route du château, aux acclamations générales. Un grand banquet leur était préparé sous les arbres du parc; nous assistâmes au repas.

Je ne peindrai pas ici le somptueux dîner qui nous attendait aussi à notre tour : on comprendra facilement ce qu'il devait y avoir de luxe à la table du *chef des Clans*. Des toast y furent portés successivement : à la *Reine Vittoria*, au *Prince Albert*, aux *Clans Écossais* et au *marquis de Breadalbane*. Chaque toast était précédé, selon l'usage, d'un discours assez étendu et suivi de *hourras* assez prolongés. On pourra juger de l'émotion que j'éprouvai quand le châtelain, se levant, prononça tout-à-coup ces paroles :

« Messieurs ! un illustre voyageur est parmi
« nous. Accueilli avec une haute distinction par
« tous les rois de l'Europe qu'il a visités, il porte
« sur sa poitrine une quantité de décorations
« qu'il a conquises au double champ d'honneur
« de la guerre et des lettres. C'est en présence
« de cette grande renommée que je crois devoir

« vous proposer de boire : *à la prospérité de la* « *France!* Puissent la France et l'Angleterre « être à jamais deux peuples amis ! »

J'étais violemment agité ; je répliquai ce peu de mots :

« Je ne saurais exprimer combien je suis tou- « ché des louanges, beaucoup trop flatteuses, « que m'a adressées le noble marquis de Bread- « albane. *A la prospérité de la France* ! voilà « les seuls mots que j'accepte ! Puisse une amitié « sincère et durable s'établir et se consolider « entre les deux plus grands peuples de la « terre ! »

Ce discours, d'une extrême simplicité, n'avait, certes, rien de brillant ; il fut néanmoins accueilli par de vifs applaudissements. La courtoisie a son *quand même*.

Après le dîner, il y eût bal dans les appartements du château. La marquise de Breadalbane avait distribué de charmants plaids écossais à toutes les dames invitées, parmi lesquelles se remarquait *lady Kinnaird* , une des plus jolies femmes des trois royaumes. Plusieurs chefs de

Clans étaient là, en costumes de *Highlanders*. Ces nobles montagnards et ces belles Écossaises, à la clarté de mille bougies, au pied des trophées du salon d'armes et sous de royales bannières, offraient un coup-d'œil enchanteur : c'était de la chevalerie moyen-âge au milieu des splendeurs de la civilisation, et le pittoresque des clans au milieu du luxe des cours.

De *Taymouth* à *Dunkeld*, la route offre une continuité de sites ravissants; j'y vis la belle cascade d'*Acharn*, tombant de quatre-vingt-dix pieds de haut; et, dans une auberge isolée, je retrouvai deux des athlètes vainqueurs à la fête de Taymouth : *Macdonald* et *Macpherson*. J'eus un plaisir extrême à causer avec eux; ils étaient aussi modestes et aussi simples dans leur langage que vigoureux et beaux dans leurs luttes.

Dunkeld est une ville située au milieu des montagnes; et, comme le pays auquel elle appartient, elle a des points de vue admirables. Le chef de

Clans *Lochiel* y proclama Jacques VIII peu après le débarquement de Charles-Édouard en Écosse. Lorsque le duc de Bordeaux, encore enfant, y passa en 1833, pour aller visiter *Inverness*, la société des *vrais Highlanders* lui forma une garde d'honneur. Près de Dunkeld est le fameux bois de *Birnam*, si célèbre dans l'histoire de Macbeth. A l'entrée de la ville sont les magnifigues *ruines* du *nouveau* château du duc d'Athol. Ce château, commencé sur une échelle gigantesque, il y a peu d'années, est resté à moitié bâti. Le duc d'Athol étant devenu fou, lord Glenlyon, son neveu et son héritier, continuera, dit-on, l'édifice après le décès de son oncle: mais, d'après les devis de l'architecte, il faudra pour cela *cinq millions*.

La cathédrale de Dunkeld, bâtie au huitième siècle, fût détruite au treizième par le fameux John Knox, élève de Calvin; ses ruines attirent le voyageur. On a arrangé, à l'une des extrémités de la basilique, une espèce d'église moderne, ouvrant sur les décombres de l'ancienne nef. Cette nef, qui a encore des piliers, des fenêtres, des ogives et des tours, n'a ni toit ni charpente,

ni portes : au milieu est un cimetière; l'ensemble est d'un effet bizarre (1).

Une des curiosités de Dunkeld est le lieu nommé l'*Hermitage d'Ossian* ; il est sur une montagne, au milieu des bois et à côté de la belle cascade de Braan. Au fond de la poétique retraite est le portrait du fils de Fingal, chantant et jouant de la harpe. Au moment où le voyageur le regarde, ce tableau glisse et fuit par le moyen d'un ressort secret; et la cataracte apparaît en face, tombant du milieu des rochers avec le fracas du tonnerre : le coup de théâtre est magique.

Je pris la poste à Dunkeld, et me dirigeai vers la jolie ville de Perth. A peu de distance est le palais de Scone, appartenant aujourd'hui à lord Mansfield, et où était jadis la fameuse pierre sacrée sur laquelle on couronnait les rois d'Écosse. Édouard Ier, devenu maître du royaume, après la bataille de Dumbar, s'empara

(1) Près la cathédrale, on montre deux mélèzes fort curieux. Ce sont les premiers qui furent plantés dans les îles britanniques. On les apporta en 1737, de la Suisse, dans de petits pots qui furent mis en serre. Ils ont présentement 95 pieds de haut et 107 ans.

du palladium mystérieux, à l'abbaye de Scone (1), et le fit transporter à Westminster, où il est encore (2). Le vieux palais n'existe plus ; mais sur ses ruines est un vaste et superbe château où descendit la reine Vittoria, lors de son récent voyage en Écosse.

Perth, qui fut longtemps la métropole de l'Écosse, et où se tint plusieurs parlements, est une charmante ville d'environ vingt mille âmes. elle est traversée par le Tay, qui va de là se jeter dans la mer à Dundée. De nombreux faits historiques ont illustré ses murs. Occupée par les Anglais, sous Édouard Ier, elle repassa bientôt au pouvoir de Robert Bruce. Aux temps de la grande guerre civile, elle fut prise par le marquis de Montrose, après la bataille de *Tipper-*

(1) L'abbaye de Scone fut détruite aux temps de la réformation.

(2) Quand Robert Bruce, voulant reconquérir son royaume, vint à l'abbaye de Scone pour s'y faire couronner, la pierre sacrée n'y était plus. On raconte qu'il était si pauvre, en ce moment, que le prélat de Glascow lui fournit ses vêtements royaux. Au lieu de la couronne héréditaire, on emprunta un mince diadème d'or à l'un des saints en pierre de l'abbaye ; et ce diadème fut posé, en grande pompe, sur la tête du nouveau roi.

muir; et ce fût là, qu'en 1745, l'armée des Highlanders proclama roi le prétendant (1).

Deux faits éminemment dramatiques méritent ici une place.

En 1437, Jacques Ier, roi d'Écosse, se rendait à Perth, où de brillantes fêtes lui étaient préparées; une seule inquiétude troublait les joies de son voyage : il avait dans la contrée un ennemi juré, nommé *sir Robert Graham;* et une vieille prophétie annonçait que cette même année un roi d'Écosse terminerait ses jours à Perth. Jacques Ier, néanmoins, allait traverser le Tay pour entrer dans la ville, lorsqu'une espèce de sorcière, à cheveux blancs et à teint plombé, s'avance vers lui et lui dit : — Monseigneur le roi ! si tu passes cette rivière, tu ne la repasseras plus. »

Un des seigneurs de la cour engageait le monarque à retourner sur ses pas : mais c'eût été un acte de lâcheté. Le jeune courtisan persistait. « — Rappelez-vous, dit-il à son maître,

(1) Perth est dans les Lowlands. Dunkeld, de ce côté, est la frontière des Highlands.

que, selon les prédictions, un roi mourra ici cette année! — « Dans une fête, l'autre jour, lui répliqua le prince en riant, je t'ai proclamé *roi d'amour* : il y a donc ici deux rois aujourd'hui; et c'est peut-être de toi qu'il est question. »

Puis il continua son chemin.

L'abbaye de Blackfriars, le plus bel édifice de la ville, avait été arrangé pour le recevoir; il s'y installe; et de grandes fêtes ont lieu durant la journée. Le soir, il s'était retiré dans ses appartements avec la reine, lorsqu'un bruit extraordinaire se fait entendre. Une troupe de conjurés se sont emparés de la demeure royale. Jacques Ier se précipite à la fenêtre; il voit sa garde désarmée; et, à la tête d'une horde d'assaillants, il reconnaît *Henri Graham.*

« — Je suis perdu! s'écrie le monarque.

A l'instant des pas retentissent dans la salle voisine... La reine s'évanouit; une de ses dames, lady Catherine Douglas, s'élance vers la porte et passe son bras, en façon de verrou, entre les crochets où se mettait la barre de fermeture... les meurtriers lui cassent le bras. Robert Graham

entre le premier ; il tue le roi d'un coup d'épée ; et les assassins disparaissent.

Le crime ne resta pas impuni. Robert Graham, qui s'était retiré dans les Highlands, fut arrêté lui et les siens, mis à la torture et exécuté. Le seul regret qu'il manifesta, fut celui de n'avoir pas tué la reine, alors qu'il égorgeait le roi.

Autre événement tragique.

A l'extrémité sud de *Watergate*, était la belle et riche maison du comte de Gowrie, le plus puissant des seigneurs du Perthshire. Alors que Jacques VI (1), fils de Marie Stuart, était encore en bas âge, un comte de Gowrie, descendant des premiers rois d'Écosse, avait été mis à mort et exécuté, comme ayant conçu le dessein de remonter au trône ; les immenses biens du comte avaient été confisqués : mais il laissait deux fils ; et Jacques VI avait rendu à l'aîné le patrimoine de son père. Les choses en étaient là, lorsqu'en 1600, Alexandre Ruthven, le second fils du comte de Gowrie, fut, un matin, trouver le roi qui chassait dans son parc de Falkland à peu de distance de Perth.

(1) Jacques VI d'Écosse : Jacques Ier d'Angleterre.

« — Sire ! lui dit-il, je viens de m'emparer d'un personnage mystérieux, sous le manteau duquel j'ai trouvé un vase plein de pièces d'or. Il paraît que cet homme est en possession d'un immense trésor, d'où il a tiré ces premiers objets. Il refuse de révéler le lieu où il se trouve ; il prétend qu'il ne le dirait qu'à Votre majesté ; je l'ai conduit chez mon frère où il est prisonnier en ce moment. Sire ! venez l'interroger ; et il vous livrera ses richesses. »

Jacques VI, ayant ses caisses vides et un extrême besoin d'argent, s'empresse de quitter la chasse. Suivi d'une faible escorte, il se rend à Perth avec Alexandre Ruthven. Le comte de Gowrie paraît extrêmement surpris de la visite inopinée du monarque ; il lui fait servir néanmoins un grand dîner ; et, le repas achevé, Jacques demande le captif. Alexandre Ruthven conduit aussitôt le roi, par de longs corridors obscurs, jusqu'au sommet d'un vieux donjon. Une porte massive s'ouvre... elle se referme ensuite avec un bruit étrange... et Jacques voit au fond de l'enceinte, au lieu d'un prisonnier enchaîné, un guerrier armé d'une dague... Ce

guerrier s'élance sur lui. Le prince épouvanté recule, appelant Ruthven à son aide.. Mais, Ruthven, armé d'un poignard, lui crie d'une voix de tonnerre :

« — Perfide ! ton heure a sonné.

— Grand Dieu !

— Tu as tué mon père.

— Moi ? répond Jacques : non, Ruthven ; non, je n'ai été pour rien dans cette fatale exécution; je n'étais alors qu'un enfant. Rappelle-toi, depuis, mes bienfaits ! Ton frère a recouvré ses domaines. Ingrats ! j'étais un père pour vous. »

Alexandre hésite à frapper : le remords s'empare de lui ; il ne veut pas tremper lui-même sa main dans le sang de son roi ; il charge le soldat de ce soin ; et, refermant le donjon, il s'éloigne.

« — Oseras-tu tuer ton prince ? dit alors Jacques au meurtrier.

— Non, répond celui-ci tombant à ses pieds; je ne m'en sens pas le courage. »

Le monarque, aussitôt, s'approchant de l'étroite fenêtre du donjon, appelle à grands cris : *au secours* ! Sa voix est entendue au dehors ; un

de ses pages, sir John Ramsay, après avoir donné l'alarme aux siens, monte à la tour en toute hâte ; les portes en étaient fermées à l'intérieur. Tandis qu'on les enfonce à coups de haches, il découvre un passage secret qui le mène au fatal donjon. Le roi y luttait avec Alexandre Ruthven qui, un instant ébranlé dans ses résolutions, avait quitté le poste du crime, mais qui y était revenu plus furieux que jamais. Ramsay se précipite sur le traître et lui passe son épée au travers du corps. Sir Thomas Erskine et sir Hugues Herries, ayant suivi les pas du jeune page, achèvent de tuer Ruthven. Lord Gowrie tenant une épée nue dans chaque main, entre alors avec sept hommes armés ; Jacques n'avait, lui, que trois braves. Un combat désespéré s'engage. Ramsay plonge son fer dans le sein du comte de Gowrie qui tombe mort sur le coup ; et les lâches brigands s'enfuient.

Jacques est entouré de ses gardes : mais, un nouveau péril le menace ; le bruit s'est répandu qu'il n'était venu à Perth que pour tuer les deux Gowrie, dont il voulait reprendre les biens. Lord Gowrie, *provost de la ville*, était adoré du

pays. Le peuple se soulève et redemande son chef. Il fallut des efforts inouis pour calmer son irritation. Le roi ne fut sauvé qu'à grand peine.

Le récit que l'on vient de lire est celui que fit Jacques VI; personne ne crut un mot de l'attentat des frères Gowrie, car rien n'en attesta la vérité; il y eut même des preuves contraires. (1) L'étrange événement resta enveloppé d'impénétrables mystères. La version la plus accréditée, fut celle-ci : « Jacques aurait vivement regretté d'avoir rendu aux Gowrie, leurs domaines et leur puissance. La mort des deux frères le remettait en possession de leurs richesses; il avait, en conséquence, imaginé leur inconcevable conspiration, pour en arriver au vrai but : *à la confiscation de leurs biens*. Cette confiscation eut lieu. »

Ce qui appuierait cette dernière opinion, c'est que lorsque le souverain demanda à l'é-

(1) Le soldat de la tour, chargé, disait-on, de tuer le roi, se coupa vingt fois dans le récit de sa mission et de ses remords. Il finit par disculper Alexandre Ruthven. Le témoignage de Jacques VI fut le seul auquel le gouvernement donna de la publicité. Cela se comprend aisément.

glise un *Te Deum* en actions de grâces pour son heureuse délivrance, le clergé de Perth refusa.

« — Quoi ! vous doutez de l'attentat? disait le prince à l'un des prêtres.

— Votre Majesté doit y croire, lui répliqua ce dernier : puisqu'elle prétend l'avoir vu ; mais j'en aurais été le témoin, que je n'en croirais pas mes yeux (1). »

On ne voit plus que peu de vestiges de l'abbaye de Blackfriars. Sur son emplacement il y a présentement une quantité de petites maisons, de rues et de ruelles. J'entrai dans une de ces maisons rue *Carfaw row :* elle se trouve sur le sol de l'ancienne église abbatiale, et est habitée par un ébéniste nommé *Wilye*. Cet homme, apprenant que je recueillais les anciens souvenirs du pays, m'apporta une boîte artistement travaillée de ses mains, et m'adressa ces mots avec pompe :

(1) Jacques VI (ou Jacques I[er]) affirmait avoir combattu ses assassins. Or, on savait qu'il ne touchait jamais une épée, et que sa couardise était telle à cet égard, qu'il ne pouvait même pas supporter la vue d'un fer nu. (*Church of Scotland*. liv. 6. p. 461.—*A tour in Scotland*, t. 1. p. 71). Sur la place où était la *belle maison des Gowrie* se voit aujourd'hui *the County-hall* : édifice du style grec.

« — Ce coffre a été fait avec le bois d'une poutre en chêne, qui soutenait la maison qu'habitait le père de la *jolie fille de Perth* (1). »

Auprès de cette ville, à laquelle Walter Scott a consacré de belles pages, est le château de *Freeland*, appartenant à lord *Ruthven*, de l'illustre sang des *Gowrie*. Lord Ruthven n'a plus, depuis *l'histoire* de Jacques VI, les immenses domaines de ses pères : mais il n'en a pas moins conservé l'autorité d'une grande fortune et d'un grand nom. Me rendant à sa terre, je m'arrêtai sur la montagne de *Moncreiff*, d'où l'on découvre *le carse de Gowrie*, (2) la vallée de *Strathearn*, la ville lointaine de *Dundée*, et les belles rives du *Tay*; (3) *Perth* était à mes pieds, avec ses jolies maisons, ses rues bien ali-

(1) Voyez le roman de Walter-Scott. Ce coffre, commandé par *l'incorporation Gueldry*, de la ville de Perth, est destiné à contenir les précieux autographes de Jacques VI, de Charles II, de la reine Vittoria et du prince Albert.

(2) En Écosse, on appelle *carse* une large vallée entre une rivière et des montagnes; *strath*, une vallée entre deux montagnes; et *glen*, une gorge étroite entre des rochers.

(3) Le pont qui traverse le *Tay*, au nord, a dix arches et 900 pieds de long. Il date de 1772. Perth est une ville de haute antiquité. On ne sait point l'époque où fut bâtie sa vieille église de Saint-Jean.

gnées, ses bateaux à vapeurs, ses clochers, ses bocages et ses villa. Le coup-d'œil était enchanteur.

A quatre milles de Perth et sur les bords de l'Éarn, est *Abernéthy*, l'ancienne capitale du royaume des *Picts*; et, non loin, sont les eaux célèbres de *Pitcaithly*. Les restes du palais d'*Abernéthy* se remarquent encore; et chose étrange, une des tours rondes de l'Irlande s'élève du milieu de ses ruines, semblable à celles des *sept églises* du comté de *Wicklow*. Cette tour et celle qui se voit à *Brechen* en Angusshire, sont les deux seules de ce genre en Écosse.

Alpine, roi des Scots, l'ayeul des Rob Roy Macgregor, la souche des premiers souverains de l'Écosse, disputait, en 834, la contrée d'*Abernéthy*, à *Brudus* roi des Picts. Une grande bataille fut livrée. Alpine est battu et fait prisonnier près de Dundée dans le comté d'Angus; le vainqueur ordonne qu'on lui coupe la tête à l'endroit même où il avait été pris; (cet endroit s'appelle encore *Pitalpine*, fosse d'Alpine); et la tête du roi vaincu, attachée au bout d'un pieu par ordre de *Brudus*, fut placée, en guise de trophée,

sur la principale porte d'Abernéthy. Le tronc, dépouillé de son chef, fut enterré à *Pitalpine*.

Trois ans après, Kenneth II, fils d'Alpine et roi des Scots, voulut venger la mort de son prédécesseur. Il attaqua *Brudus* à son tour, le mit en déroute complète, entra triomphant dans Abernéthy et reconquit la tête de son père, qu'il fit ensevelir où reposaient ses autres dépouilles mortelles. On posa sur cette tombe la pierre où Alpine avait planté son étendard au moment où il succombait.

Circonstance extraordinaire. Le jour où la reine d'Angleterre arrivait à Perth au bruit des acclamations publiques, un paysan qui travaillait à la route, ayant aperçu près de lui la pierre de *Pitalpine*, la souleva pour regarder ce qui était dessous, et trouva le corps du monarque ; la tête coupée était au fond du même sépulcre. Lord *Camperdown*, propriétaire du lieu, donna ces funèbres dépouilles au musée de la ville de *Dundée*.

Abernéthy, situé près le confluent des deux rivières de l'Éarn et du Tay, est maintenant un village où il n'y a plus que quelques maisons,

et les arches brisées d'un pont bâti par les Romains. Ce pont, où l'on ne passe plus depuis bien des années, captiva longtemps mon attention. Il s'y rattachait des faits merveilleux, une légende curieuse, et jusqu'à l'origine de *Perth*.

LE PONT D'ABERNÉTHY.

Berthe Graham était, en 909, la plus belle, la plus riche, et la plus noble des jeunes filles du vieux royaume des Picts. Agée de 18 ans et n'ayant plus ni père ni mère, elle habitait le château de Kincardine, aux bords du ruisseau de *Ruthven* en *Strathearn ;* (1) et, dans les contrées d'alentour, il n'était bruit que de ses charmes.

(1) Kincardine-Place appartient aujourd'hui aux marquis de Montrose. Berthe Graham fut une des premières illustrations de cette noble famille.

Parmi les prétendants à sa main (et il s'en présentait en foule), on en citait deux qui paraissaient devoir l'emporter sur leurs concurrents. L'un était *Malcolm Murray* et l'autre *Donald Ruthven ;* le premier passait pour le plus beau des enfants de l'Ecosse, et l'autre pour le plus vaillant.

Malcolm Murray était d'une illustre naissance. Un tableau représentait, chez lui, Noé sortant de l'arche, après le déluge, avec un coffre sous le bras, où se lisait cette inscription : *papiers de la famille Murray* (1) ; il avait une fortune considérable ; et la nature l'avait, en outre, doué d'une figure charmante. Berthe Graham le regardait souvent avec une sorte d'intérêt : néanmoins lorsque Malcolm, encouragé par ce regard, cherchait à lui adresser de tendres discours, Berthe, du haut du piédestal que lui dressaient les adulations humaines, l'écrasait de son altier silence.

Donald Ruthven était moins beau que son rival ; mais, renommé par son audace et son

(1) Horace Walpole, dans un de ses écrits, donne ce tableau à la famille de Northunberland.

courage, il avait de ces yeux étincelants qui, soit qu'elle y consente ou non, disent à une femme : *je t'aime*. Son caractère était irascible et fougueux. En toute chose, attendre lui paraissait une défaite : un retard lui était un affront. Son visage avait parfois une expression bizarre ; car quand la surface unie de son large front venait à se rider au vent des passions qui soufflait dans son âme, il se creusait entre ses noirs sourcils une espèce d'abîme, et l'on eût dit qu'il s'y empreignait *la griffe de Satan* ; mais sa bouche, un instant après, avait un ineffable sourire, le sourire d'une belle âme. Un tel homme avait bien des chances de succès en matière de sentiment, car il étonnait toutes les femmes. Or, sur le terrain de l'amour, qui étonne, intéresse ; qui intéresse, plaît ; et qui plaît, ne tarde pas à être aimé.

L'âme énergique de Ruthven avait cependant une étrange faiblesse : lui, qui ne reculait devant aucun des périls de la vie, et qui eût bravé les puissances les plus formidables de la terre, il croyait aux choses surnaturelles et s'en épouvantait. Des idées superstitieuses trou-

blaient souvent sa raison. Il lui avait été prédit par de vieilles Bohémiennes que parmi ses arrière-neveux, il naîtrait un jour un *vampire ;* et Ruthven croyait aux sorcieres (1).

Ruthven et Murray se haïssaient mortellement. Ils se rencontraient parfois chez la reine d'Écosse, au palais d'Abernéthy ; et là, lorsqu'ils s'adressaient la parole, on eût pu croire, à leur accent, que l'épée allait sortir du fourreau. Abernéthy était alors la résidence de l'auguste femme du roi Guillaume, quatre-vingt-treizième souverain de l'Écosse (2) ; *ladye Bertha Graham* y occupait un appartement : la reine l'affectionnait tellement que, ne pouvant s'en séparer, elle l'avait attachée à sa cour. Donald Ruthven, Malcolm Murray et vingt autres nobles seigneurs se pressaient autour de la brillante favorite ; ils se disputaient un de ses regards ; ils se fussent tués pour un de ses sourires. Ruthven avait un amour à convictions profondes

(1) Tout le monde a lu *le Vampire*, de lord Byron, et connaît le drame du même nom. Le héros du livre et de la pièce était, comme on le sait, un *lord Ruthven.*

(2) Voyez Georges Buchanan. *Hist. d'Écosse*, t. I. livre 7. ch. 30.

et à fougueux entraînements; Murray en avait un à froids raisonnements et à profonds calculs. Ladye Bertha Graham, les examinant tous deux attentivement, ne se prononçait pour aucun. Plusieurs pensaient que l'adroit Murray finirait par l'emporter. Bertha était calme et gaie avec Malcolm; elle était inquiète et soucieuse avec Donald : n'aimait-elle ni l'un ni l'autre?...

« — Bertha! lui dit un jour la reine, que penses-tu de Malcolm?

— Il ne m'a jamais fait penser, répliqua en souriant la favorite.

— Et as-tu quelque idée sur Ruthven?

— Oui ; j'ai l'idée qu'il me fait peur.

— Rappelle-toi combien il est brave!

— Oui ; mais voyez comme il est sombre!

— Que de triomphes dans sa vie!

— Mais que de visions dans sa tête!

— Celui-là t'aime avec passion.

— Aujourd'hui, c'est possible : rien ne l'en empêche; mais si demain quelque fantôme lui défendait de m'adresser ses hommages, je suis convaincue que demain il cesserait de me par-

ler. Son amour ne tiendrait pas contre une *apparition*.

— Bertha, je pense le contraire; fais-en l'épreuve!

— Dieu m'en garde!

— Il faut pourtant te marier, reprend la reine d'un ton grave; les deux plus beaux partis de l'Ecosse se présentent à toi : choisis entre Malcolm et Donald.

— Je consulterai *Brother John* (1). »

Brother John, sorte de vieil astrologue en grande vénération dans la contrée, était de l'illustre famille des Graham, et tenait à Bertha par les liens du sang. Né dans les grandeurs et l'opulence, il eût pu aspirer aux plus hautes positions; mais, pour embrasser la vie scientifique et se consacrer entièrement à des études alchimiques, il avait renoncé à toutes les pompes de la terre, et s'était bâti dans les bois de *Glenfearg*, auprès d'Abernéthy, un mystérieux laboratoire. Là, sur la montagne ou aux bords du torrent, il livrait ses jours studieux à la recherche du *grand œuvre*. Ce n'était point en-

(1) Frère Jean.

core l'époque : *Brother John* devançait son temps.

Bertha, depuis son enfance, avait l'habitude de consulter son docte parent dans toutes les circonstances où il lui importait d'être éclairée. Elle appelait ce vieillard, *mon père! Brother John*, plein de piété, était plus à ses yeux qu'un sage conseiller ; il était un flambeau divin.

A l'aurore naissante, et au septième jour du mois de mai, elle dirige ses pas vers *Glenfearg ;* elle n'a pour l'accompagner que son fidèle *Whiteboy*. C'était un gros dogue qui ne la quittait jamais, et dont l'intelligence extraordinaire égalait l'entier dévouement. Il pressentait jusqu'aux désirs de sa maîtresse ; et, aux heures du danger, le plus intrépide soldat n'eût pu mieux défendre son drapeau que *Whiteboy* ladye *Bertha.*

Brother John, couvert d'une robe de bure et la taille ceinte d'une corde, à la façon des Cénobites, s'occupait à distiller des plantes médicinales. Ladye Bertha lui ouvre son âme. Quel conseil donna l'astrologue ? ceci demeura un mystère. *Whiteboy*, lui seul, était là ; et le chien

d'Abernéthy, eût-il pu parler comme l'âne de Balaam, n'eût pas trahi le secret de sa maîtresse.

Bertha revenait de *Glenfearg ;* Malcolm, sur une plage isolée, se présente à l'improviste devant elle. Il était en habit de chasse ; la beauté de ses traits était rehaussée par l'élégance de sa mise. Il croit remarquer de l'émotion dans les yeux de la noble fille des Graham. Sa vanité lui persuade qu'il ne tient qu'à lui d'assurer sa conquête ; il met un genou en terre devant elle ; et, d'une voix à laquelle il cherche à donner l'expression la plus irrésistible, il ose lui parler d'amour.

Indignée d'un pareil langage, Bertha eût voulu prendre la fuite ; mais cette démonstration de crainte eût pu enhardir encore Malcolm. Elle se contente de garder le silence et ne presse même pas sa marche. Ils traversaient un bois touffu ; les paroles du jeune chasseur devenaient à chaque instant plus brûlantes. Bientôt il lui saisit la main... « — *A moi* ! *Whiteboy* ! crie Bertha. » Et le dogue fidèle a compris : il se jette avec fureur sur Murray. Celui-ci, armé d'une

dague, ne tardera pas sans doute à se défaire de son ennemi ; mais tandis que Bertha, dégagée des étreintes de l'audacieux, fuit du côté d'Abernéthy, un inconnu, qui, depuis un moment, caché derrière un taillis, avait tout vu et tout entendu, se précipite vers Malcolm. Cet inconnu était Donald.

« — Malcolm ! s'écrie-t-il avec l'accent du plus insultant mépris ; ici, pour adversaire, un dogue !... Ah ! si le chien est digne de l'homme, l'homme n'est pas digne du chien.

— Approche ! réplique Murray en se débarrassant de *Whiteboy* par un coup de dague à la gorge. Après le chien, la bête fauve ; j'épargnais l'un, je tuerai l'autre.

— C'est ce que nous verrons avant peu, répond Donald tirant son épée ; as-tu ton glaive ? défends-toi !

— Je n'ai qu'un poignard ; prends le tien. On peut se battre à coups de dague.

— Je n'en ai point à ma ceintnre.

— Eh bien ! à ce soir le combat

— Où ?

— Sur le pont d'Abernéthy.

— A quelle heure ?

— A minuit précis : l'heure des *fantômes*, Ruthven ! »

Malcolm savait qu'il frappait juste en se servant de ces images.

« — Quelles armes choisissons-nous ? continue Donald d'une voix altérée.

— Le glaive des fils d'Ossian.

— Les braves de Morven ne te couvriront pas de leur égide.

— Il m'entoureront de leurs *ombres*. »

Les rivaux se séparent. Whiteboy avait disparu ; et, sa tâche finie, s'était traîné tout sanglant jusqu'aux pieds de sa maîtresse. Bertha avait vu de loin Malcolm et Donald en présence ; elle pressentait un combat.

« — Lâche Murray ! disait-elle en pansant la blessure de son chien, tu as osé frapper mon compagnon chéri, le modèle du dévouement et de la fidélité !... O Ruthven ! où était ton fer !... je t'aimerai si tu me venges. »

Ruthven ne pouvait entendre ces paroles ; mais à l'ardeur avec laquelle il appelait le combat, on eût dit qu'elles avaient retenti au fond

de son âme. Son œil avait des feux sinistres, son fer de menaçantes lueurs ; la haine et la mort étaient là.

La nuit couvrait les rives de l'Éarn ; l'airain sonnait l'heure funèbre. Deux hommes armés sont sur le pont d'Abernéthy en face du palais ; ils s'approchent en silence. Leur fureur, dédaignant l'attaque des paroles, ne veut que le choc des épées ; ils craindraient que le bruit n'appelât des témoins et n'interrompît la vengeance ; ils retiennent leur respiration. Déjà les glaives sont tirés.

« — Combat à mort ! s'écrie Donald.

— Oui, à mort ! réplique Malcolm.

— *A mort!* redit l'écho de la rive. »

Et, sous les brouillards de la nuit, roule au loin l'appel des tombeaux.

« — Ruthven ! dit Murray, tu frissonnes.

— Non, lui répond Donald, je tue. »

Il le perce de part en part.

Murray tombe en poussant un cri lamentable. Ruthven, en retirant son épée, se voit couvert du sang de son adversaire. Ce sang s'est répandu sur lui comme un jet de flammes ; il re-

cule avec un mouvement de surprise et d'horreur... En ce moment, des brumes de l'horizon s'échappe un rayon de lune : ce rayon subit et imprévu, ce rayon magique et fatal, éclaire le front de Malcolm ; un rire affreux est sur sa bouche. Le visage empreint des couleurs plombées du sépulcre, il se redresse avec la froide lenteur du spectre, comme si quelque esprit invisible était venu lui souffler une dernière pensée de haine et de vengeance. De ses lèvres déjà glacées sort une voix prophétique... une voix presque surhumaine :

« — Malheur ! malheur à toi, Ruthven ! tu ne jouiras pas de ton triomphe. Repasse une autre fois sur ce pont, nous y serons la mort et moi ! »

Des semaines et des mois s'écoulent. La favorite de la reine n'est plus cette indifférente et hautaine Bertha qui, toujours vive et gaie, repoussait les amours et dédaignait les hommages ; son regard est devenu vague et mélancolique ;

une harmonieuse langueur est répandue sur ses traits ; sa physionomie a pris une expression plus tendre ; elle ne recherche plus les plaisirs et les fêtes ; elle s'isole, elle rêve, elle aime.

Donald, de son côté, n'avait plus cette fougue impétueuse et ces rudes transports qui rendaient son caractère redoutable à ceux qui l'approchaient. Ses manières étaient devenues plus calmes et plus bienveillantes. La singulière empreinte de son front, la *griffe de Satan*, a presque entièrement disparu ; une secrète voix du cœur l'avait averti qu'il était aimé de Bertha, quoique rien encore ne le lui eût prouvé. Admis rarement auprès d'elle, il lui adressait peu la parole ; il la voyait et l'aimait à la façon des poètes, plus en dedans qu'en dehors de lui-même ; mais l'amour du poète demande à la femme ce qu'il exige de la lyre ; accord parfait, céleste harmonie : Ruthven atteindra-t-il ce but !...

Comme tous les hommes supérieurs, il avait de nombreux ennemis. Le corps de Murray, peu après le fatal duel, avait été retrouvé dans les eaux du Tay, près de Dundée. Où avait eu lieu

l'homicide? quelle main frappa la victime? les recherches à cet égard étaient restées infructueuses. Néanmoins les bruits publics accusaient Donald; ses détracteurs remarquaient qu'il ne passait jamais sur le pont d'Abernéthy; et on faisait circuler tout bas que ce pont avait vu le meurtre.

La reine d'Écosse engageait toujours vivement sa favorite à choisir enfin un mari: Bertha ne se décidait point. Ruthven, commençant à se décourager, s'était retiré à l'entrée de la belle vallée du Tay, nommée le *Carse de Gowrie*, dans un château nommé *Kinfauns* (1). De ce lieu il avait écrit la lettre la plus touchante à la noble fille des Graham. Il mettait à ses pieds son nom, sa fortune et sa vie; il implorait une réponse; et son intention, en cas de refus, était d'aller chercher à l'étranger, dans les guerres les plus lointaines, la fin d'une existence flétrie.

Ladye Bertha ne peut hésiter plus longtemps. Son cœur se prononce; elle va répondre à

(1) *Kinfauns-Castle* appartient aujourd'hui a lord Gray. Il est presque en face de Perth.

Ruthven, et lui dire : « *venez!* » *Brother John* se présente à elle. Il a quitté sa solitude ; il a dérogé, en cela, à toutes ses habitudes. Son apparition au palais d'Abernéthy est un événement remarquable. L'astrologue a sans doute une grande révélation à faire... ou un arrêt à prononcer.

Il est seul auprès de Bertha.

« — Ma fille ! lui dit-il d'un ton d'autorité imposante, je sais vos secrètes pensées. Vous voulez devenir la femme de Ruthven. Je m'y oppose.

— Vous ! mon père ?

— Donald Ruthven a tué Malcolm Murray.

— Ce ne sont que des bruits publics.

— C'est pour moi un fait démontré.

— Eh bien ! admettons qu'il soit vrai : le combat entre Donald et Malcolm n'a pu être qu'une lutte vaillante entre deux hommes de cœur. Rien en cela ne fait tache à la noble vie de Ruthven ; je n'y vois qu'un triomphe de plus. Donald aura sans doute été contraint à tirer l'épée contre Malcolm ; et ce dernier, j'en suis convaincue, doit avoir mérité son sort.

Que trouvez-vous donc de si singulier, mon père, à ce qu'un guerrier décide une question d'honneur les armes à la main ! Respect au *jugement de Dieu* !

— Je le vois, interrompt l'astrologue, vous aimez Ruthven.

— Oui, mon père.

— Et vous vous figurez qu'il vous aime ?

— J'en ai l'assurance certaine. Il n'est aucun sacrifice et aucun dévouement dont il ne soit capable pour moi. Son amour est comme son courage, sans bornes et à toute épreuve.

— *A toute épreuve* : non, ma fille. Faites-en vous-même l'essai.

— Vous vous méfiez de lui, mon père ? Eh bien ! promettez-moi de ne plus vous opposer à mon mariage avec lui, si, mettant son âme à l'épreuve, du moins à une épreuve possible, je l'en vois sortir à sa gloire.

— J'y consens et du plus grand cœur.

— Quelle épreuve imposerez-vous ?

— La plus simple et la plus facile. Ecrivez-lui qu'il se rende au pont d'Abernéthy, le *septième jour* du mois, à *la douzième* heure de la

nuit, et que vous lui donnerez là votre réponse.

— Quoi, mon père, vous voulez que, seule et sur un pont désert, j'aille trouver un homme à minuit ?

— Ne craignez rien, je serai près de vous. Quant à lui, il n'y viendra point.

— Et votre but ?

— Est celui-ci : de vous prouver que votre courageux Donald n'est qu'une âme pusillanime, et que cet homme qui vous paraît capable de tant de sacrifices et d'abnégation n'est pas même en état de braver pour vous une idée superstitieuse. Vous en aurez la preuve, ma fille ; il n'osera pas, quelque bonheur que vous lui promettiez, se trouver au rendez-vous de l'amour, à l'heure des revenants et des spectres. Il craindra l'esprit des ténèbres. Vous verrez sa flamme s'éteindre, et s'éteindre devant *une ombre.* »

Ruthven, assis tristement sur une des esplanades de Kinfauns qui dominaient les belles rives du Tay, tenait ses yeux fixés vers l'horizon d'Abernéthy. La réponse de Bertha n'arri-

vait point. Pas un courrier ; pas un message. O ciel ! qu'aperçoit-il sur la route? le dogue de sa bien-aimée. C'est bien lui, c'est *Whiteboy.* Oh ! l'extraordinaire animal remplit une mission secrète, une mission que Bertha n'osait confier à personne. Donald s'élance à sa rencontre ; le chien manifeste une vive joie ; son regard intelligent semblait lui dire : « *cherche sur moi !* » Il avait un collier ; Ruthven l'ouvre. La lettre de Bertha s'y trouve.

Quelle joie s'empare de lui ! ses vœux ne sont point rejetés. Bertha lui accorde sa main. Mais, avant qu'il la conduise à l'autel, elle désire un entretien particulier avec lui ; elle l'appelle à un *rendez-vous* nocturne et mystérieux hors du palais d'Abernéthy...

« — Oh ! s'écrie Donald en s'interrompant avec transport : j'y serai, Bertha, j'y serai ! »

Puis, il continue et tressaille. Le jour du rendez-vous *est le sept* ; le lieu *le pont d'Abernéthy ;* et l'heure désignée *minuit.*

« — O mon Dieu ! reprend-il d'une voix étouffée, ce billet de félicité ne serait-il qu'un appel de mort ? Choisir le *septième* jour du

mois ! Ce fut *un sept* qu'eut lieu le funeste duel. « *au pont d'Abernéthy, à minuit.* » Quoi ! le rendez-vous de l'amour sur le terrain de l'homicide !... N'entends-je pas la voix de Malcolm : « *repasse une autre fois sur ce pont, nous y serons, la mort et moi !* »

Un frisson glacial paralyse ses membres. Sa chevelure se hérisse. Sur son front pâle, et entre ses sourcils creusés, reparaît l'empreinte terrifiante de *la griffe de Satan*. Une imprécation éperdue sort de ses lèvres, semblable à celle du criminel, condamné à l'échafaud,qui au moment suprême et à l'heure du repentir voit se dresser devant lui les ombres de ses victimes, sans miséricorde et sans pardon. Baigné d'une sueur froide, il se laisse tomber anéanti sur un tertre de gazon. Il n'est rappelé à lui que par les caresses du fidèle messager de *Bertha*. Whiteboy lui léchait les mains, et, le regardant avec une tendre inquiétude, lui redemandait son collier.

Ruthven prend sa dernière détermination. Bertha ne l'aura point appelé en vain. Que ce soit le ciel ou l'enfer qui ait donné à celle qu'il

aime la fatale inspiration dont il pourra être la victime, il ne reculera point devant sa destinée, il marchera vers l'abîme ; et, dût-il passer à travers les poignards ou les flammes du démon, il combattra les puissances invisibles comme il dompta les forces humaines. Sa réponse est faite : « *j'irai.* »

Le jour du rendez-vous, au lever du soleil, le ciel s'offre chargé de nuages. Dieu ! que d'augures menaçants ! A l'aube matinale, des torrents de pluie ont inondé la campagne. Pendant la nuit et aux sifflements d'un vent furieux, on a entendu hurler les dogues du canton comme à l'approche d'un grand danger. Sur la montagne de *Dunsimane* (1), enveloppée d'un noir brouillard, il est apparu trois sorcières. Un rire satanique était sur leurs lèvres. Travaillant à une œuvre sans nom, elles tournaient rapidement, en poussant de lugubres cris, autour d'une chaudière bouillante. Leurs mains de squelettes se levaient de temps à autre vers la nue, et y montraient de nombreuses troupes d'oiseaux de proie qui accouraient aux rives de

(1) Où fut le chateau de *Macbeth*.

l'Éarn comme y étant attirées par une odeur de cadavres. L'alarme est générale au pays.

Donald voit s'écouler la journée avec une terreur croissante. Jamais rendez-vous d'amour ne fut précédé de souffrances aussi vives. Hélas ! c'est que l'heure du berger ne paraissait devoir sonner à son oreille que le glas des tombeaux. L'astre de la lumière s'est couché derrière un rideau noir traversé par des lignes rouges : c'était comme un drap funéraire avec des barres de sang.

Le tonnerre commence à gronder du côté de Dunkeld. La tempête vient des Highlands, où déjà, sous un déluge de pluie, les torrents débordés roulent avec fracas leurs ondes impétueuses. Par moments l'horizon s'embrase. Quelque chose de convulsif et de désordonné s'empare de la nature. Une prochaine catastrophe est annoncée par de sourdes commotions dans la montagne. Bientôt le ciel, livré aux ténèbres et à l'ouragan, n'a plus d'autres flambeaux que les éclairs. On les dirait portés par les génies de la destruction : car ces lumières, c'est la foudre ; et leur passage, c'est la mort.

Ruthven, monté sur un vigoureux cheval blanc, part de Kinfauns pour Abernéthy. Son âme a la ferme volonté de se jouer de tous les périls ; mais ses sens, en dépit de lui, n'ont plus leur énergie accoutumée ; il a cessé d'être lui-même : il se cherche, il a disparu. Plein de force, il se sent tomber ; plein de vie, il se sent mourir.

A la lueur des éclairs qui, du milieu d'une profonde obscurité, dardait sur son pâle visage, il fendait les airs comme un spectre. A le voir passer ainsi, sur sa blanche monture, au milieu des sombres nuées qui couraient avec lui, au-dessus de lui et autour de lui, on eût dit l'effrayante figure de la fin des temps, le messager funèbre de l'Apocalypse.

Il franchit le *Tay* avec une difficulté extrême ; ce fleuve commençait à grossir et à déborder de la manière la plus effrayante. Repoussant toute réflexion et toute pensée, Donald se dirige vers la rivière de l'Earn avec la raide immobilité de la consternation et l'œil hagard de la démence. L'ouragan redouble de violence ; les masses orageuses du firmament se brisent et se déchirent. Un ciel étoilé ressort du milieu de la tempête.

Une lune à rayons magiques, la lune de la nuit du meurtre, étale son disque argenté. De toutes parts fuient les nuages : oh! quelle scène de désastres!

Les eaux de l'*Earn*, gonflées par les torrents des *Highlands*, sortent en fureur de leur lit. L'inondation croît et s'étend : aucune digue ne saurait en arrêter les ravages; elle renverse, entraîne et détruit tout ce qui se rencontre devant elle. On peut mettre obstacle aux progrès du feu, on n'en saurait opposer aux dévastations de l'eau. Contre les ondes soulevées, il n'est ni résistance ni lutte : il faut ou la fuite ou l'abîme.

Donald est vis-à-vis le pont d'Abernéthy; il ne peut déjà plus en approcher. Un lac, se formant à l'entour, couvre la route qui y mène. Va-t-il retourner sur ses pas? ses idées superstitieuses le lui conseillent; son amour dévoué le lui défend. Ce dernier sentiment l'emporte; il presse les flancs de son cheval; et, dût-il passer à la nage, il arrivera jusqu'au pont.

Qu'entend-il?... des cloches d'alarmes. Les habitants d'Abernéthy, assaillis et cernés par l'eau, appellent à leur secours les contrées envi-

ronnantes. Vain espoir : nul aide, personne. Ils voient leurs maisons qui s'écroulent, et leur ville qui s'engloutit...

Ruthven touche le pont fatal. Mais, à la place même où eut lieu son combat avec Murray, il croit apercevoir une figure armée de toutes pièces, avec un panache funèbre et une écharpe ensanglantée. Ce guerrier lève sa visière ; une tête de squelette apparaît ; et une voix lugubre s'écrie : « *la mort et moi, nous sommes là !* »

Était-ce l'imagination troublée du malheureux Donald qui lui présentait cette image?... Va-t-il reculer, éperdu? non : Bertha vient à sa rencontre, Bertha elle-même s'avance ; elle était, avant lui, sur le pont. Sa robe blanche, agitée par le vent, semblait une bannière d'amour, l'appelant au poste du dévouement et de la fidélité. Oh ! Donald ne voit plus qu'elle ; il ne s'agit plus ici, seulement, d'un entretien passionné, il s'agit du salut de son amante ; car les plus grands dangers l'environnent : la mort est dans Abernéthy. Il s'élance, il est sur le pont. Bertha lui tendait les bras de loin, avec l'expression de l'amour, de l'espoir et de la recon-

naissance ; son chien fidèle la suivait, mais la catastrophe imprévue l'avait séparée de *Brother John*. Donald entend la voix de Bertha... il n'est plus qu'à quelques pas d'elle... Dieu ! la figure du squelette est encore au sommet du pont. Cette figure les sépare : elle étend son bras funéraire ; et ces mots traversent les airs : « *la mort et moi, nous sommes là !* »

Quel épouvantable désastre !... Quels renversements !.... Quel fracas !... Les eaux de l'Earn continuent à monter comme les grandes vagues du déluge... et une arche du pont s'écroule.

« — Donald ! crie une voix déchirante, Donald ! Donald ! à mon secours ! »

Le deux amants, près de se joindre, étaient alors sur l'arche fatale. Ils roulent au fond de l'abîme. Bien que l'un à côté de l'autre, ils n'auront pu mourir ensemble. Ruthven, pendant quelques instants, voit flotter une robe blanche... Il n'est pas loin de son amante ; il nage avec vigueur, il la touche... Ah ! peut-être il la sauvera.

« — *Bertha !* ma *Bertha !* s'écrie-t-il... »

Un nouvel écroulement a lieu : Donald était auprès du pont. Le squelette tombe sur lui, parmi des monceaux de décombres. Donald sent le fer de l'armure, un fer pesant, un fer glacé. Sa tête est brisée par le choc ; le sang et la cervelle jaillissent... et le gouffre engloutit sa proie.

O nuit d'éternelle mémoire! Abernéthy n'existe plus. Les murailles du palais furent renversées et emportées par les courants. On ne put sauver que la reine. Son enfant, l'héritier du trône, périt avec sa nourrice et quatorze de ses serviteurs. La ville entière fut submergée, et elle ne se releva plus de ses ruines (1).

L'aube du jour commençait à poindre. Quelle est cette jeune fille étendue inanimée sur une rive déserte? La pâleur de la mort est sur ses traits : ses vêtements sont tout trempés. L'eau

(1) Voyez, sur cette catastrophe, l'histoire d'Écosse, par Georges Buchanan. t. 1. liv. 7. chap. 50.

dégoûte de ses cheveux : elle a été arrachée à l'inondation par un secours inespéré : Qui donc est l'inconnue? C'est Bertha; et son sauveur? C'est *Whiteboy*. Le chien fidèle a été plus heureux que l'intrépide amant; sa maîtresse lui doit la vie.

L'infortunée ouvre les yeux. Elle regarde autour d'elle et ne comprend pas d'abord toute l'horreur de sa position... Mais la mémoire, peu-à-peu, viendra compléter le malheur. *Whiteboy*, couché à ses pieds, sollicitait d'elle un regard. Elle passe sa main sur son cou.

« —Ce n'était pas moi qu'il fallait secourir, dit-elle d'une voix plaintive : c'était *lui* qu'il fallait sauver!.... *Lui* que j'ai appelé à la mort!... »

Elle se lève et marche au hasard. Où irait-elle en ce moment? Ces rivages n'ont plus d'abri. Son chien est en avant qui la guide; elle le suit machinalement. Il s'éloigne des bords de l'Éarn; Bertha ne reconnait ni les lieux ni le pays. Son regard, sa marche et ses mouvements ont tous les symptômes de la folie. Sa peau était brûlante et sèche; une fièvre ardente

la dévore. La force lui manque, elle tombe.

Le soleil se levait à l'horizon. Quelqu'un est auprès de Bertha, et la fait revenir à la vie. C'est l'astrologue de *Glen Fearg*. Le chien avait été le chercher.

« — J'ai soif! je brûle! dit Bertha. Par pitié! quelques gouttes d'eau!

— O mon Dieu! prenez pitié d'elle! murmurait *Brother John* à genoux.

— Je brûle!.. répète Bertha. Oui, de l'eau! il m'en faut encore. De l'eau! j'en voudrais davantage. De l'eau! il n'y en a pas eu assez.

— Et pas un ruisseau secourable! interrompt le vieillard désolé. Personne, et sa tête s'égare! Nul secours, et elle se meurt! O mon Dieu! qui la sauvera!.. »

Whiteboy, l'oreille dressée, a paru comprendre ces mots. Il flaire l'aride bruyère; il cherche d'un air agité. Tout-à-coup, remuant sa queue avec un aboiement de joie, il se met à gratter la terre avec une inconcevable activité. Un trou se creuse sous ses pattes. Il s'élargit rapidement. *Brother John* pressent un miracle;

il aide le dogue à son œuvre ; et soudain jaillit une source...

L'astrologue de Glen Fearg porte cette eau à la mourante ; il lui en fait boire plusieurs gouttes... O prodige ! Bertha se lève ; elle a la physionomie de la démence ; et pourtant son regard a le feu de l'inspiration. Elle s'approche de la fontaine miraculeuse.

« — Tu apparais aux jours de la mort ! lui dit-elle d'un ton solennel. Tu seras une source de vie ! »

Et la prophétie s'accomplit.

Les eaux de *Pitcaithley*, découvertes par Whiteboy, se trouvèrent être des eaux minérales d'une vertu puissante ; et leur renom devint immense. Bertha recouvra la raison ; mais, livrée à d'inconsolables regrets, elle fut s'enfermer dans un cloître. Quelques jours avant de quitter le monde à jamais, elle fit don au roi d'Écosse d'une partie des domaines qu'elle possédait sur les rives du Tay pour qu'il y rebâtit une nouvelle capitale. Cette ville prit le nom de *Bertha*, ainsi que le prouvent encore les vieilles

chroniques du pays (1); ce nom s'est changé peu-à-peu; et *Bertha* est aujourd'hui *Perth*.

(1) Voyez notamment l'histoire d'Écosse, par Georges Buchanan. liv. 7. chap. 50.

XII

Je venais de quitter Abernéthy ; et je continuais ma route pour Freeland lorsque le postillon qui me conduisait, s'arrêta pour me montrer un des lieux les plus renommés du pays.

« — Voici Pitcaithley ! me dit-il. »

Je m'arrêtai de suite pour jeter un regard curieux sur la source miraculeuse de Bertha, découverte par *Whiteboy*. Ce n'est plus maintenant un lieu solitaire. Une foule de malades y viennent recouvrer la santé ; on y a bâti des maisons, une salle de bal, une librairie ; j'y remarquai une belle auberge ; et la plage est des plus riantes.

J'aurais voulu faire une excursion dans la montagne jusqu'à l'endroit où fût le laboratoire de *Brother John*; mais je n'en avais pas le temps : j'étais attendu à Freeland. Lord *Ruthven* m'y accueillit avec la touchante cordialité de l'Écosse. Lady Ruthven, pleine d'esprit, de bienveillance et de savoir, a beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup retenu. Elle avait longtemps habité la Grèce où son mari occupait une haute position; et sa conversation était pleine de charme. Je retrouvai chez elle lord et lady Kinnaird. Leur aimable frère Arthur les y avait accompagnés. Ce fut un vrai bonheur pour moi de me lier avec cette noble et charmante famille. Lord Kinnaird repartait le lendemain pour sa terre de *Rossie-Priory* située sur les bords du Tay dans le *Carse de Gowrie;* il m'engagea à venir l'y rejoindre, et j'acceptai sans hésiter.

Lady Ruthven me fit faire d'intéressantes promenades aux environs de sa gracieuse demeure. *Dupplin-Castle*, appartenant au comte de Kinnoul, excita vivement mon attention. Bâti dans le goût du temps d'Élisabeth, il offre un singulier mélange d'architectures diverses.

On y retrouve de l'arabe, du turc et de l'égyptien. Cependant le style gothique y domine; et l'ensemble est majestueux (1).

Deux à trois cents lièvres se promenaient par troupeaux comme de paisibles brebis, dans le parc de ce beau manoir. Je visitai ses serres chaudes. Elles abondaient en raisins, abricots, pêches et cerises. Et, à ce propos, je ferai une observation singulière : c'est que jamais je n'ai mangé une si grande abondance de fruits, et de fruits savoureux, que loin des climats chauds, et dans les pays où il est censé qu'il n'en vient point (2).

La châtelaine de Freeland voulut me faire parcourir les principaux établissements de Perth. Parmi eux, je citerai la prison; il en existe peu de semblables. Ici, point de grilles terri-

(1) La reine y déjeuna à l'époque de son voyage en Écosse, et de là fut dîner à *Scone*.

(2) Aux environs du château de Freeland est un torrent nommé *Invernay*, auquel je veux ici consacrer un souvenir. Il est à 500 pieds de profondeur, dans une étroite gorge. on y descend le long d'un rocher à pic, hérissé de pointes bizarres. Au fond, sont de bruyantes cascades, d'où l'on aperçoit à peine le ciel. On m'y raconta une légende; et je l'écrirai quelque jour : *le rocher du bag Piper*. Invernay fait partie des propriétés de M. Belchess.

fiantes, point de supplices odieux, point de donjons malsains et funèbres. Partout de la lumière et de l'air ; de la captivité mais des consolations ; des châtiments mais de la pitié. Il est donné du travail aux prisonniers, dans leurs cellules, selon leurs diverses capacités. Ils ont des promenades le matin autour des murs intérieurs de la prison, et des prières le soir sous les galeries de leur demeure ; ils sont frappés par la justice, mais surveillés par la miséricorde. On y soigne le corps et l'âme (1)...

Lady Ruthven me conduisit à une école gratuite de la ville dont elle était une des patronesses et des bienfaitrices. Il y avait là une quantité d'enfants de deux à six ans dont les études se faisaient de la manière la plus étrange et la plus gaie : C'étaient des jeux perpétuels ; tout s'apprenait comme par fêtes. Ils répondaient à toutes les questions d'histoire, de géographie, d'arithmétique et de mythologie en riant, chantant et dansant ; il ne s'y mêlait point de désordre. L'instruction partait des joies, et le travail était le plaisir.

(1) Cette maison pénitentiaire qui a 330 prisonniers, est appelée à une grande extension.

Je venais de traverser le Tay ; je me rendais à *Rossie-Priory*. Devant moi était *le Carse de Gowrie*, la plus ravissante des vallées ; et sur mon passage, *Kinfauns*, la résidence de lord Gray (1). C'était à ce château que *Whiteboy* avait porté à *Donald Ruthven* le fatal appel de Bertha: Lord Gray m'avait engagé à m'y arrêter un instant ; j'y fus. Encore une habitation superbe, à tours et à créneaux, ayant coûté dernièrement un million et demi à restaurer. J'y vis les statues de Wallace et de Bruce. Ces manoirs écossais avec leurs parcs, leurs musées, leurs statues et leurs tableaux, sont pénibles à regarder pour l'étranger de France où d'Allemagne qui se rappelle ses domaines ; il compare au fond de son âme ; et sa pensée en sort toute triste.

(1) La famille de Gray est alliée à la maison royale d'Écosse, à celles de lord Keith, du comte (Earl) de Huntley, du baron Ruthven, du comte (Earl) d'Orkney, du comte (Earl) de Buchan, et du comte (Earl) de Moray. L'origine de cette ancienne famille remonte jusqu'à Anschelit de Croy, d'une des plus illustres maisons de France, et qui fut un des compagnons d'armes de Guillaume, duc de Normandie qu'il accompagna en Angleterre, où il prit une part active à la bataille mémorable de Hastings, en 1066. — (Extrait de l'*Annuaire biographique*. Paris, 1844.)

La tristesse! Oh! ce n'était pourtant pas le sentiment que j'éprouvais en arrivant à *Rossie-Priory*. Je pressentais d'heureuses journées. Pourquoi furent-elles si courtes!..

Rossie-Priory est certainement un des plus beaux châteaux de l'Écosse. Admirablement situé sur les belles rives du Tay, il domine de riches campagnes. Entouré de bois, de torrents et de montagnes, il est dans le style gothique, avec des croisées à ogives et à vitraux, des galeries à tours crénelées, des porches à perrons féodaux. Son architecture est grandiose. Le moyen-âge, rayonnant, déploye là toutes ses splendeurs (1).

Et que dirai-je de l'intérieur de ce castel où

(1) L'intérieur de cette résidence princière a une galerie d'environ 200 pieds de long, où sont des objets d'art du plus grand prix et en affluence J'y remarquai le buste de *Napoléon*, par *Canova*. Parmi ses tableaux, est le portrait de la femme de *Van-Dyck*, peint par Van-Dick lui-même. Elle s'appelait *Marie Ruthven*, et était de la grande famille de ce nom. Lord Kinnaird a, dans ses appartements, un lit du roi Jacques Ier: chef-d'œuvre de sculpture moyen-âge. Ses colonnes, en chêne et en ébène, sont merveilleusement travaillées. Il est sur une estrade à trois marches. Son dossier a, en relief, des fleurs, des oiseaux, des statues et des anges. Sur le fronton du lit, est cette devise en incrustations précieuses: « *Crains Dieu et obéis à sa loi, voilà la route du ciel!* » Sa date est, je crois, 1619.

plutôt de ce palais !.. L'Italie y a envoyé ses chefs-d'œuvre de marbre et de peinture; le goût français y a présidé aux ameublements et aux tentures; mais regarde-t-on tout cela, quand apparaît la châtelaine !

Je n'ose essayer de la peindre. Mes pages iront sous ses yeux et blesseraient sa modestie. Ma plume intimidée s'arrête... Oui, mais une idée me console : j'écrirai encore sans doute ; j'aurai à tracer, de nouveau, dans une œuvre à venir, quelque figure angélique, quelque modèle de beauté, d'élégance et de grâce. Oh ! alors, mes pinceaux à la main, je ne chercherai pas longtemps dans ma pensée : je n'aurai besoin que de me souvenir. Sous le portrait d'après nature, j'écrirai je ne sais quel nom : j'en saurai, moi, le véritable ; et chacun, dans les trois royaumes, le prononcera avec moi... s'il a connu l'original.

A l'extrémité du beau parc de *Rossie-Priory* est un petit rocher isolé qu'on nomme *la pierre du Faucon*. Il s'y rattache une chronique (1).

(1) Une croix a été élevée à côté; un village l'entourait autrefois ; et on y voit les restes d'une église.

Sous le règne de Kenneith III vers l'an 980, les Danois ayant envahi l'Écosse, une bataille mémorable eut lieu à *Luncarty* dans le ***Perthshire***. Les Écossais, après un combat acharné, fuyaient à la débandade, lorsque, dans un passage étroit, ils rencontrent un villageois et ses deux fils qui labouraient la terre ; le père, vieillard intrépide et vigoureux, arrête les fuyards, leur reproche leur couardise, et, se mettant à leur tête avec ses enfants, les reconduit au champ de bataille. Aussitôt la fortune change ; le vieux laboureur a ramené la victoire au drapeau Écossais ; et les Danois sont mis en déroute.

Le roi Kenneith, après le combat, envoie chercher le vaillant villageois. On le trouva couché sur la rive, épuisé, sanglant et blessé. Un seul cri sortait de sa bouche : « *hay ! hay !* » cri de fatigue et de souffrance. On l'amena devant le roi.

« — Désormais, lui dit Sa Majesté, tu porteras, toi et ta postérité, le nom glorieux de ***Hay***. Je te donne, en outre, autant de terres que pourra en traverser un faucon d'un seul trait

sans s'arrêter. Qu'on lâche mon oiseau de chasse!

Le faucon part à tire d'ailes ; et, dans le *carse de Gowrie*, il franchit environ six milles. Puis il s'abattit sur la pierre de Rossie-Priory. Telle est l'origine des *Hay*, comtes d'Errol. Cette maison porte encore les armoiries que lui donna Kenneith III. Ce sont trois boucliers, signifiant: que le paysan et ses deux fils avaient été les trois égides de l'Ecosse; l'écusson, surmonté d'un faucon, a pour supports, deux laboureurs armés de leurs socs : la devise est : *Serva jugum.*

A l'époque où je traversais l'Écosse, de grandes dissensions religieuses s'y étaient élevées. L'église, en proie à de vives agitations, s'était divisée en deux partis. Voici l'état de la question : les ministres protestants, choisis, d'après l'usage établi, par les principaux de la contrée, venaient, après avoir reçu l'ordination de leurs chefs, diriger les paroisses qui leur étaient confiées ; le peuple n'était consulté en rien dans cette organisation. Cela avait-il toujours été ainsi ? il paraît que non. On assure que, dans le principe, on soumettait les choix au peuple, et que l'approbation générale était in-

dispensable à l'élection du prêtre. Quoiqu'il en soit : des promotions scandaleuses ayant soulevé récemment de vives réclamations, une partie du clergé écossais, s'est mis à la tête d'un *mouvement* prononcé de réforme. On demande que, désormais, le peuple soit appelé à décider du choix de ses pasteurs, et que rien ne puisse se faire, à cet égard, sans sa participation. Là-dessus, querelles ardentes. Le gouvernement, voyant toutes les populations, beaucoup de grands propriétaires, et la majorité des prêtres, se prononcer en faveur des dissidents, a proposé, comme terme moyen, de donner au peuple la liberté non d'élire ses pasteurs, mais de rejeter ceux qui lui seraient proposés, en motivant toutefois ses refus. Nouveaux cris, nouvelles oppositions. Le peuple, exaspéré, n'a plus voulu de l'église existante ; il a déclaré qu'il ne mettrait plus le pied, là, où le prêche ne serait pas fait par des ministres de son choix ; puis de nouveaux temples se sont bâtis de toutes parts à ses frais ; les anciens ont été abandonnés ; et, malgré tout effort contraire, le *mouvement* a triomphé.

Il est évident, d'après ce détail, qu'il ne s'agit pas ici de dogme, mais de statuts. Ce n'est pas le fond de la religion qui est attaqué par la *nouvelle église :* ce sont ses réglements. N'importe ; le désordre des esprits, sur cette matière, est porté à son comble. De coupables voies de faits ont eu lieu : on dirait une révolution. Il semblerait que le salut du christianisme et la régénération du pays dépendent de la nouvelle réforme. Le *mouvement* est en marche : sait-on où il s'arrêtera ?

Rendons ici, néanmoins, justice à l'Écosse. Il est impossible de voir un pays, plus fortement attaché aux grandes croyances religieuses. La plaisanterie de l'impie et le doute de l'incrédule, y sont des monstruosités inconnues ; les naïves traditions de la foi y sont conservées avec un saint respect ; *le Bénédicité, les grâces* et les oraisons du vieux temps, n'ont point été repoussés par les nouveaux usages. Le dimanche soir, chaque chef de maison, entouré de sa famille et de ses domestiques, s'agenouille pour la prière ; il lit à haute voix des psaumes et des passages de la bible. L'égalité

devant Dieu, est là dans toute sa simplicité primitive. Plus de maîtres : rien que des frères ; ce sont tous les enfants du ciel (1).

Un matin, il fut résolu, chez lord Kinnaird, qu'on se rendrait à *Dunsimane :* où fut le château de *Macbeth*. Il n'était qu'à quelques milles de Rossie-Priory, et nous y arrivâmes rapidement ; les voitures s'étant arrêtées au bas de la célèbre montagne, nous la gravîmes à pied. J'avais revêtu le plaid écossais ; j'aurais voulu me persuader que, le *thane de Glamis et de Cawdor*, allait venir à ma rencontre ; je cherchais, sous les excavations de la roche, *ses trois fameuses sorcières*. J'aurais désiré entendre ces terribles mots d'anathème, sous lesquels devrait trembler tout usurpateur : « *Tu seras roi !...* » Mais la montagne était silencieuse et déserte. Le château de Macbeth ne retentissait plus du bruit des clairons ; il ne s'y

(1) Il en est de même en Irlande et en Angleterre. Notons aussi que, dans les îles britanniques, l'aristocratie a conservé ses prestiges ; un religieux respect y est porté aux familles illustres dont les noms brillèrent dans l'histoire.

cachait plus les remords du régicide ; il n'y errait plus, la nuit, sous de funéraires voûtes, la *somnambule au fer sanglant*. Rien : quelques pierres, pas un mur ; des décombres, pas un fantôme.

Du plateau de Dunsimane, on découvre, au nord, la belle vallée de *Strathmore*. A l'ouest, on aperçoit Dunkeld, et le fameux bois de *Birnam*. Une prophétie terrible avait été faite au *thane de Glamis* : « *Quand les bois de Birnam s'avanceront vers Dunsimane, Macbeth, vaincu, perdra la vie.* » Le jour où une bataille décisive allait se livrer, Macbeth s'était levé plein d'espoir et d'audace. Son ennemi, ***Macduff***, lui paraissait peu redoutable ; il pressentait que le chef des troupes anglaises, *Sigward*, serait tué dans le combat (1) ; il s'élançait de son rocher... O terreur !... du côté de Dunkeld, la forêt de *Birnam* est en marche. Elle avance, Macbeth pâlit ; son courage l'abandonne ; il ne se jette plus dans la mêlée avec la certitude du triomphe. Macduff le renverse et le tue. Plus tard s'expliqua le prodige. Les ennemis avaient

(1) On montre encore la place où il périt. On y a posé une pierre.

coupé le bois de Birnam ; et, se couvrant de ses rameaux, ils figuraient des arbres en marche, une forêt changeant de place.

Dundée n'était pas fort éloigné de Rossie-Priory ; Je m'y rendis, en calèche, avec lord et lady Kinnaird. *Dundée* fut la première ville d'Ecosse qui abjura le catholicisme : aussi, la surnomma-t-on : *seconde Genève*. Parfaitement bâtie, d'une haute ancienneté, et à une lieue de l'Océan, elle a 62,000 âmes. Son port a des docks remarquables. J'avais suivi le Tay, depuis le lac Taymouth où il prend naissance ; et, entré par Glascow en Ecosse, j'avais traversé le royaume d'une mer à l'autre. Le musée de Dundée m'offrit le berceau de Marie Stuart, petit bahut en bois de chêne noir, sans ornements et sans sculptures. Il pourrait passer pour un cercueil. Je demandai où étaient les ossements du roi Alpine, et on me les montra sous verre (1).

(1) Le Tay, devant la ville de Dundée, a la largeur d'un immense lac, et se jette dans la mer, à peu de distance. Il y entre de grand navires. A 24 milles est le fameux *bell rock*: rescif qui n'est visible qu'en marée basse. Un des prêtres de l'abbaye d'Aberbrothock y avait attaché une cloche ; et cette cloche, agitée par les vagues, avertissait du danger les bâtiments qui naviguaient sur la plage.

Nous retournâmes à Rossie-Priory, où je n'avais plus que peu d'instants à passer ; et nous fûmes à *Castle-hill* au bord du torrent de *Glenballedgarno*. Là demeurait jadis une reine d'Ecosse, *Émergarda*, célèbre par ses cruautés. Le torrent et les vestiges du château, sont aujourd'hui dans le parc de Rossie-Priory ; et non loin, lord Kinnaird a bâti un ravissant village, où tout respire la gaîté, l'aisance et le bonheur. Chaque habitation a son jardin et ses parterres ; c'est un vrai hameau d'opéra. Là ne règne plus la sauvage Emergarda ; lord Kinnaird est aujourd'hui le bienfaiteur et le père de cette heureuse Thessalie (1).

(1) Lord Kinnaird, père d'Angleterre et d'Écosse, grand veneur sous le dernier ministère, est le neveu du duc de Leinster, chez lequel j'avais séjourné en Irlande. Le vieux château des *Kinnaird* est encore sur ses domaines, dans la carse de Gowrie : mais ce ne sont que des ruines. Je remarquai dans le parc de Rossie-Priory, qui est peuplé de cerfs et de daims, un instrument fort ingénieux pour faucher le gazon. Avec cette mécanique, attelée d'un cheval, on tond d'immenses pelouses en un instant; et le gazon reste ras comme un tapis d'Aubusson.

Parmi les coutumes élégantes de ce château, je notai celle-ci, qui me rappelait les us de la chevalerie. Un domestique, au dessert, portant une aiguière et un bassin, vient verser de l'eau de rose sur les doigts des convives ; et la salle en est embaumée.

Chaque soir il y avait de la musique au salon de Rossie-Priory ; et la charmante voix de lady Kinnaird s'y faisait entendre. Une romance écossaise me frappa ; elle était tirée d'une touchante histoire du pays, qui a donné matière à une foule de petits poëmes écossais. La voici d'après les chroniques.

BESSY-BELL ET MARIE GRAY.

Bessy Bell était fille du laird de Kinnaird, et Mary Gray, de lord Lynedoch. Toutes deux d'une rare beauté, se chérissaient depuis l'enfance ; et leur affection s'était tellement accrue avec l'âge, qu'elles ne pouvaient vivre l'une sans l'autre. La mort leur ayant enlevé leurs parents, les jeunes orphelines, décidées à ne jamais se quitter, s'étaient bâti un joli *cottage* aux environs de Lydenoch-house, dans le Perth-

shire, où retirées et solitaires, elles coulaient des jours tranquilles. *Burnbraes*, était leur Eden.

Mais voilà qu'une tristesse inhabituée se répand sur leurs traits. Elles ne se parlent plus avec le même empressement, ni avec le même abandon. Les deux amies ont l'air d'avoir un secret douloureux qu'elles n'osent se confier. C'est toujours la même tendresse : ce n'est plus la même confiance !

D'où venait donc ce changement? Un jour, franchissant un fossé, le cheval d'un jeune chasseur s'abat du côté de Burnbraes. John Duglass, blessé, se relève; il ne peut marcher qu'avec peine; égaré de sa route, il aperçoit un *cottage* et y demande un asile. Bessy Bell et Mary Gray, l'accueillent avec un égal intérêt.

Duglass était aimable et beau...

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis cet événement. Le jeune chasseur ne se présentait point à Burnbraes, mais les deux amies l'avaient revu, tantôt ici et tantôt là, à la campagne ou à la ville. Bessy Bell et Mary Gray, ne vivaient plus aussi recluses qu'autrefois ; elles ac-

ceptaient avec empressement, dans le voisinage, certaines parties de campagne. Elles n'en étaient pas plus gaies, il est vrai : mais la dissipation leur était devenue tout-à-coup un besoin. Le temps change les caractères, disaient-elles. Le *temps* n'était pas le mot propre ; il eût fallu dire : l'*amour*.

La peste de 1666 éclate sur l'Écosse. Le Perthshire est ravagé par la contagion. Adieu les plaisirs et les fêtes; on n'entend parler que de maladies et de décès. Chacun s'isole et fuit ses semblables. Consternation générale.

Les orphelines de Burnbraes, protégées par la Providence, n'ont point encore été frappées par le fléau. Néanmoins une souffrance poignante est la continuelle expression de leur physionomie. Elles s'embrassaient parfois en pleurant.

« — Je voudrais mourir, disait l'une.

— Et moi aussi, répondait l'autre.

— Ah ! Mary ! reprenait la première, nous ne nous aimons plus comme autrefois !

— Crois-tu ? répliquait la seconde. »

Et leurs larmes se remettaient à couler avec

une nouvelle abondance; et elles ne se demandaient pas pourquoi.

« — Mary! dit un matin Bessy Bell à sa compagne. Je souffre horriblement; je veux me retirer plusieurs jours à Kinnaird dans le *carse de Gowrie;* j'ai peur que la contagion ait soufflé sur moi; et je ne veux pas qu'elle t'atteigne.

— Je comprends; tu voudrais partir; et tu me défends de t'accompagner. Mais si tu venais à mourir, est-ce que je pourrais te survivre?

— Je me le demandais, Mary.

— Et qu'est-ce que tu t'es répondu?

— Je ne sais... je n'ai plus d'idées.

— Ecoute, Bessy Bell! reprend Mary d'une voix plaintive. Il s'est passé, depuis quelques temps, je ne sais quel désordre dans nos esprits, qui a troublé la paix de nos cœurs. La peste en serait-elle la cause?

— Non, répond Bessy Bell en passant sa main sur son front avec une sorte d'égarement: non, l'épidémie n'est pour rien dans le dérangement de notre être. Il doit y avoir autre chose.

— Je suis du même avis : Bessy Bell. Mais *cette autre chose* , qu'est-ce que c'est?...

— Là est la grande question. N'y aurais-tu jamais réfléchi ?

— Si fait. Mais aussi, comme toi, *je ne sais, je n'ai plus d'idées.*

— Mary ! reprend Bessy Bell d'un ton grave. Je me suis scrupuleusement interrogée : nous sommes toutes deux dans l'erreur ; notre amitié n'a subi aucune altération ; nous nous aimons toujours de même ; seulement... je crois... il me semble...

— Achève !.. que te semble-t-il ?..

— Que la vie à plus d'un mobile ; que plusieurs sentiments... ou intérêts... peuvent s'allier sans se nuire ;... que le tout est de savoir les comprendre... et les diriger ; qu'en s'expliquant... on peut s'entendre ; et qu'enfin..... n'est-ce pas, Mary ?

— Oui c'est possible : Bessy Bell ; mais, franchement, ce n'est pas clair.

— J'y réfléchirai davantage ; et c'est pour cela que je m'en vais. Tiens ! chère Mary ! j'ai un plan. Je reviendrai te le soumettre. Oh ! si

je ne meurs pas, d'ici là, avec quelle joie nous nous retrouverons! et pour nous aimer plus que jamais!..

— C'est un bien beau plan, Bessy Bell. Mais, je ne sais pourquoi, j'en ai peur.

— Tu as tort : Mary! tu verras. Mais, avant de quitter Burnbraes, j'ai une grâce à te demander. Promets-moi que, quelque chose qui advienne, il n'y aura jamais aucun refroidissement dans notre amitié.

— Je te le jure. Et toi?

— Moi de même. »

Bessy Bell part le lendemain. Mary Gray l'a vue s'éloigner avec un affreux serrement de cœur; puis seule, au fond de sa chambre, et toute à la secrète pensée qui depuis longtemps la dévore : — « Hélas! murmure-t-elle tout bas, *il* est peut-être mort maintenant. »

John Duglass avait été frappé par le fléau ; et les deux amies le savaient. D'après la fatale nouvelle arrivée à Burnbraes, Duglass, réfugié à Perth, était à son heure suprême.

« — Oh! sans mon dévouement à Bessy Bell, continuait la pauvre Mary, je me serais

déjà rendue où *il* est ; j'aurais été *le* secourir. La seule chose qui m'a arrêtée, c'est que, pouvant rapporter la peste avec moi, j'aurais tué ma pauvre compagne... celle que je préfère à tout... excepté peut-être à Duglass : et encore sais-je s'il l'emporte ! »

La naïve jeune fille, en prononcant ces mots, jetait sur ses épaules un plaid écossais, s'enveloppait la tête d'un voile, et sortait à pas pressés de sa demeure. Soudain, s'arrêtant sur la route :

« — Où vais-je ? se demande-t-elle. »

Et, reprenant sa marche, elle ajoute :

« — Je vais voir s'il existe encore. »

Elle arrive à Perth; elle frappe doucement à la porte de la maison de Duglass. Il est, dans son lit, expirant. Elle avait le visage caché; elle pense que dans l'état de fièvre où est le malade il ne pourra la reconnaître. Personne ne saura sa démarche. L'épidémie a brisé toutes les sociétés. Qui penserait, au milieu des calamités publiques, à des convenances sociales ! Marie Gray veut s'assurer par elle-même de l'état du mourant ; et, si elle ne peut le sauver, du moins elle aura pu le

regarder encore, lui adresser tout bas un dernier adieu, prier pour lui au pied de son lit.

La porte s'ouvre devant elle. L'appartement était obscur : on en avait fermé soigneusement les rideaux et les volets pour qu'une trop vive lumière ne fatiguât pas les yeux affaiblis du malade ; elle s'avance à pas légers. Duglass reposait en ce moment ; Mary Gray aperçoit à son chevet la blanche figure d'une femme. Elle approche..... O ciel !.... un cri sourd. Cette femme !... c'est Bessy Bell.

Mary Gray reste confondue. Les deux amies, en face l'une de l'autre, auprès du jeune Duglass, se regardent sans se parler. Que de pensées au fond de leur âme ! Pâles, immobiles, glacées, elles semblaient deux statues funèbres auprès d'un sarcophage. Mary rompt enfin le silence.

« — Eh quoi ! Bessy Bell ! tu l'aimais ?

— Oui, Mary ! de toute mon âme. Et toi ! toi aussi, n'est-ce pas ?

— Tu le vois bien : puisque me voici.

— Pourquoi m'avoir caché ton amour ?

— M'avais-tu avoué le tien ?..

— Mary, ce n'était pas nécessaire. Tiens! convenons-en, toi et moi, nous faisions nos efforts pour ne pas nous comprendre, mais au fond nous nous devinions. Nous étions rivales, nous le savions, mais nous voulions nous le cacher. Et, en cela, étions nous coupables? Non : car cela prouvait que nous regardions l'amour comme un intrus qu'il ne fallait pas admettre au sanctuaire de l'amitié. Te rappelles-tu nos promesses? Oh! je tiendrai la mienne, Mary!

— Et moi aussi... jusqu'à la mort.

— Ah! ne parlons pas de tombeau!

— Pourquoi? nous y touchons. Regarde! »

Le visage inanimé du mourant semblait déjà en effet ne plus appartenir à la vie. Ses paupières étaient fermées. Néanmoins son front mâle et ses nobles traits, conservaient encore leur charme.

« — Quel dommage! dit Bessy Bell. Mourir déjà! si jeune et si beau!

— C'est toi que sans doute il aimait? demande Mary d'une voix tremblante... Que, du moins, il aimait le mieux?

— Moi!.... réplique vivement Bessy Bell. J'allais te faire la même question!

— Vraiment? reprend la fille de Lynedoch. Eh bien! ne nous répondons pas; ne cherchons à rien découvrir. La tombe emportera son secret.

— Mais s'il survit?

— Il choisira.

— Et, moi sa femme, ou toi la sienne, nous continuerons à nous aimer de même?..

— Oh! j'en répondrais, quant à moi!

— Mon cœur aussi, Mary! en est sûr.

— Bien : je me sens maintenant moins malheureuse, dit la douce amie de Bessy Bell en poussant un profond soupir. Adieu! je te laisse avec lui. Tu seras aujourd'hui sa garde; mais, demain, tu me céderas ta place. Je veux avoir mon tour.

— Tu l'auras. »

Et Mary retourne à *Burnbraes*.

Le lendemain, Bessy Bell, au chevet du lit de son amant, s'attendait à revoir son amie. Duglass avait repris des forces. Son regard se fixait sur la fille du laird de Kinnaird avec l'ex-

pression de l'amour et de la reconnaissance. Elle se dit tout bas : « *il m'aime.* »

Le malade entr'ouvre ses lèvres.

« — Je suis sauvé, murmure-t-il. Comment aurais-je pu mourir ! deux anges gardiens près de moi !

— *Deux* ! dit Bessy Bell étonnée.

— Hier, réplique Duglass, mes yeux ne pouvaient regarder, mais mon âme pouvait entendre. J'ai senti Mary Gray près de moi.

— Vous l'aimez ? reprend la jeune fille avec un accent doux et triste.

— Ah ! qui ne l'aimerait ! dit Duglass. »

Puis, pressant la main de Bessy Bell, avec une expansive tendresse.

« — Comme mon cœur bat ! poursuit-il : Vous lui avez rendu l'existence. Il renaît par vous et pour vous.

— Mary Gray viendra tout-à-l'heure ; interrompt Bessy Bell à voix basse.

— Qu'elle vienne ! s'écrie Duglass. Oh ! qu'elle vienne ! je l'attends. »

Son accent était passionné. La fille du laird de Kinnaird demeure un instant sans parole.

Tombée dans une morne rêverie et la main appuyée sur son front, elle semble cacher ses larmes.

Tout-à-coup se levant avec un mouvement de terreur :

« — Ah ! s'écrie-t-elle, il est midi ; et Mary Gray n'est pas venue !... Mon Dieu ! que lui serait-il arrivé ?.... »

Elle s'élance hors de la chambre. A peine a-t-elle dit adieu à son amant ; un horrible pressentiment s'est emparé d'elle ; il la poursuit, il la domine ; elle court au cottage de Burnbraes. Elle entre, elle appelle Mary.

Hélas ! Mary Gray, dans la chambre de Duglass, avait respiré l'air fatal..... Elle a reçu le coup de la mort.

« — Bessy Bell ! ne m'approche pas ! dit la pauvre victime étendue sur sa couche funèbre. L'épidémie te frapperait. Je me meurs, retourne vers lui !...... je ne t'ôterai plus ta place.

— Non Mary, tu la reprendras ! répond son amie éperdue ; et je ne te la retirerai plus.....

pour son bonheur... le tien... le nôtre ; et tu la garderas : car il t'aime.

— Il te l'a dit ?

— J'ai cru le comprendre.

— Nous ne devions pas questionner.

— Il est vrai : j'ai eu tort, n'importe. Il t'aime, il sera ton mari.

— Tu t'es trompée. Je sens le contraire. »

Mary expira dans la nuit.

Duglass, une semaine après, était complètement guéri. Inquiet de n'avoir revu ni Bessy Bell ni Mary Gray, depuis qu'elles s'étaient rencontrées chez lui, il saisit le premier moment où ses forces le lui permettaient, et court, en hâte, à *Burnbraes*.

Hélas ! les deux amies étaient mortes. Il ne trouva que leurs cercueils. Sur lequel pleura-t-il le plus ? Ce fut impossible à connaître : ils étaient dans la même tombe (1).

(1) Ce tombeau, où reposent les deux célèbres amies, est à *Dronach-haugh*, sur les bords de la rivière d'Almond.

XIII

Il était arrivé le cruel jour de la séparation. Je quittai Rossie-Priory avec une véritable douleur. Hélas! à l'automne de la vie quand on se sépare de ceux qu'on aime, sait-on si on les reverra!.. On ne doute de rien aux jours de la jeunesse et de la confiance : la carrière paraît si longue : on est comme sûr d'y retrouver ce qu'on y cherchera; mais, au déclin de l'existence et des forces, on n'a plus foi à l'avenir. La terre s'est désenchantée. On a tant vu s'ou-

vrir de tombeaux!... on a tant perdu, tant pleuré!.. Les illusions se sont enfuies avec les espérances. On ne cherchait pas ce qu'on trouve; et l'on ne trouve plus ce qu'on cherche.

J'allais au nord de l'Écosse: je pris la malle-poste à Perth. Mon compagnon de voyage était un *Mac Gregor* de la famille de *Rob-Roy*. Je commençai ainsi mon entretien avec lui.

« — Sir John! j'ai eu l'honneur de voir, ces jours derniers, à Dundée, l'un de vos plus illustres aïeux.

— Lequel? me demanda-t-il d'un air étonné.

— Sa Majesté le roi Alpine.

— En peinture?

— Non. En personne.

J'aurais voulu ajouter *en chair* et *en os;* mais j'aurais menti de moitié. La *chair* fut donc passée sous silence; et je n'osai parler que des *os*.

Entre Perth et Dunkeld on me montra de loin le fameux cottage où vécurent et moururent Bessy Bell et Mary Gray; il est près du parc de Lynedoch; et lord Lynedoch en prend

soin. De Dunkeld à Blair est la belle vallée d'Athol, à l'extrémité de laquelle est la fameuse passe de *Killiecranckie.* Je m'attendais à de vives impressions sous ce *défilé* mémorable : Éssaierai-je de les décrire ! Ce fut là que l'illustre *Claverhouse*, vicomte de Dundée, appelé par les montagnards : *Ian dunan Cath* (le noir Jean des batailles), remporta la célèbre victoire de Killiecranckie (1). A la vue de ces roches escarpées, de ces gorges menaçantes et de ces gouffres ténébreux, un mystérieux effroi me saisit. Quand les troupes hessoises, alliées de l'armée anglaise, furent conduites là, pour aller combattre Charles Édouard, elles s'arrêtèrent épouvantées ; elles refusèrent de franchir cette espèce *d'entrée aux abîmes*, comme si l'ombre de *Claverhouse* était venue les y frapper d'une superstitieuse horreur ; et elles rebroussèrent chemin.

Hélas ! ce fut là que périt, au milieu de ses

(1) Claverhouse, dévoué à Jacques II, et dont la fidélité ne se démentit pas plus que le courage, prit les armes contre Guillaume. Ses exploits furent merveilleux ; il souleva toute l'Écosse; et, s'il n'eut pas péri au milieu de ses triomphes, Jacques eut recouvré son trône.

triomphes, le dévoué sujet de Jacques II. Il levait sa main vers le ciel en poussant le cri de *victoire*, lorsqu'une balle l'atteignit. On me montra la place où périt ce héros de fidélité monarchique : une pierre y a été placée. Triste terre que celle-ci où, çà et là, presque partout, lorsqu'il se présente une gloire, on a devant les yeux une tombe (1) !

Quoi de plus sauvage que les Highlands entre Blair et Inverness! Rien que le ciel et les rochers : ni gazons, ni arbres, ni terres. Mais là, sont les souvenirs de Charles Édouard ; et rien ne poétise les lieux comme les souvenirs. Mon imagination se transportait à l'époque où passait là le lion des Stuarts couvert des lauriers de Preston et de Falkirk. Son drapeau blanc, marqué d'une croix, portait alors cette devise : *Tandem triumphans :* (enfin triomphante) la rose blanche était sa palme. Ses fidèles clans l'entouraient; ils se rappelaient le moment cruel

(1) Le vicomte de Dundée, une des grandes gloires de l'Écosse, a été célébré dans une foule de ballades nationales Il a été appelé, dans une épitaphe latine de *Pitcairn* : *Ultimus scotorum* : le dernier des Écossais. Cette épitaphe fut traduite en vers anglais, par Dryden.

où, après la publication de l'acte du parlement qui ordonnait le désarmement général des Highlanders, eux et leurs pères allaient cacher leurs armes de guerre sous les antres de leurs montagnes, en attendant un jour vengeur : Il avait lui pour eux ce beau jour. Leur prince marchait à leur tête. Le duc de Perth, les lords Elcho et Kirmarnock, les Lochiel, les Macdonald, les Mac-Innon, les Mac-Gregor, les Mac-Lachlan, les Macpherson, toutes les gloires de l'Écosse, étaient sous le drapeau national. La Clorinde de l'armée Jacobite, *la belle Jenny Cameron*, se tenait auprès de son prince ; Elle était vêtue d'une robe d'amazone verte bordée d'écarlate et brodée d'or ; ses cheveux tombaient en boucles sur ses épaules ; une toque de velours bleu à plume rouge ornait son front. Montée sur un Palefroi bai, à housse verte et à franges d'or, elle avait son fer nu à la main, et guidait elle-même son clan :

« — Chantez ! disait-elle à ses braves : Chantez *le sommeil de la Claymore !* la Claymore s'est réveillée. »

Et, accompagnés du bag-pipe, les monta-

gnards, joyeux et fiers, entonnaient l'hymne jacobite (1).

LE SOMMEIL DE LA CLAYMORE (2).

Dors entre ces rochers, dors, ma bonne claymore !
Jusqu'au grand signal du réveil !
De l'affranchisement va se lever l'aurore :

(1) *Miss Jenny Cameron, de Glen-Dessery*, outragée par les historiens whigs, a été célébree dans mainte ballade — « Je présente mon armée à Votre Altesse, dit-elle à Charles « Stuart, en lui amenant 250 Camérons. Quoique commandés « par une femme, mes montagnards n'ont rien d'efféminé. « Une cause aussi glorieuse a fait naître dans mon propre « sein des pensées mâles qui y ont éteint la femme. Ma « troupe et moi nous vous apportons nos cœurs et nos bras.» (Hist. de Charles Édouard. Amédée Pichot. t. 2. p. 62.)

Then was our maiden young
First aye in battle strong
Fired at her prince's wrong, *etc.*

« Ce fut alors que notre jeune vierge, toujours la première dans la mêlée... etc.» (*La montagne de Lochiel* : traduction du gaëlique).

(2) La maison de Hanovre obtint du parlement un *acte* pour désarmer tous les highlanders, après les soulèvements

Le lion des Stuarts sortira du sommeil.
Un *Wallace* nouveau peut reparaître encore.
Dors jusque là, dors, ma claymore!
Il viendra l'instant du réveil!

Dors le long du torrent, ma claymore chérie!
Dors, le tyran n'y viendra pas.
Les héros de Kylsith et de Killierankie,
De ton acier loyal armeront leurs soldats
Pour frapper les bourreaux de Charle et de Marie.
Jusque là, dors, arme chérie!
Il viendra le jour des combats!

Dors, ma bonne claymore! oui dors sous la bruyère,
Où t'a proscrite l'oppresseur!
Reste à jamais fidèle à la blanche bannière!
Un *Montrose*, un *Dundée* au front triomphateur,
De la gloire, à nos yeux, rouvrira la carrière.
Dors jusque là, sous la bruyère!
Il viendra le libérateur (1)!

---

de 1715 et de 1719. Mais les clans cachèrent leurs armes; et *le Sommeil de la Claymore* devint un de leurs chants nationaux. J'en donne ici la traduction : ou, si l'on veut, l'imitation.

(1) Les traits de dévouement monarchique sont si rares qu'on est heureux de les reproduire. *Montrose* vient d'être cité dans ces vers : on sait qu'après des prodiges de valeur, il fut pris par ses ennemis et condamné, non seulement à être pendu, mais à avoir ses membres coupés en quatre pour être attachés aux portes de quatre grandes villes. On lui lut

Je voyageais avec une extrême rapidité ; j'atteignis bientôt *Inverness*. Cette capitale des highlands, admirablement située aux bords de la rivière de *Ness*, est à quatre pas de la mer sur des plages délicieuses. Au sud-est de la ville est l'ancien château où l'on suppose que Duncan fut assassiné par Macbeth. Du palais de justice, élevé sur une hauteur à l'un des bouts de la cité, on a des points de vue admirables (1) : d'un côté la mer et ses vaisseaux, de l'autre le grand canal Calédonien qui, traversant l'Écosse, réunit les deux mers et porte de nombreux navires : au loin des montagnes boisées, de fertiles côteaux, de riantes vallées, des villages et des châteaux ; il est peu de paysages plus beaux (2).

sa sentence et il répondit : « Loin d'être fâché que mes bras et mes jambes soient envoyés aux quatre villes du royaume, je voudrais avoir assez de membres pour que, dispersés dans toutes les villes de la chrétienneté, ils pussent servir de témoignage à la cause pour laquelle je souffre. »

Wallace, le héros de l'Écosse, fut écartelé à Londres, puis, pendu, mutilé, brûlé Ce martyre porta ses fruits. Six mois après, l'Écosse était libre.

(1) Ce palais de justice est nouvellement bâti ; il a quatre tours crénelées. Inverness est aujourd'hui une ville de 15 à 16 mille âmes.

(2) J'étais descendu au principal hôtel d'Inverness. La

Hélas! c'est à cinq mille d'Inverness, qu'est la fameuse plaine de *Culloden*. Un écrivain distingué du pays, M. Anderson, eut la bonté de me servir de guide, dans mes excursions de ce côté; nous prîmes une de ces petites voitures nommées *gig* qui ne craignent aucune mauvaise route, et avec lesquelles on peut franchir les rochers, les torrents et les précipices. Nous partîmes de bon matin. Le ciel, sombre et froid, était en harmonie avec les lieux que nous allions visiter. Bientôt les vastes champs de Culloden se présentèrent à moi; leur aspect serre le cœur. Comment Charles-Édouard avait-il pu livrer le combat en pareil endroit? Culloden, peu éloigné de la mer, est un plateau rocailleux, coupé par des ravins et des marécages, que de hautes montagnes entourent. Le duc de Cumberland, fils du roi d'Angleterre Georges II, général battu à Fontenoi, venait y combattre Charles-Édouard, avec de la cavalerie et des canons : le lieu lui était convenable. Charles-Édouard, au contraire, dont les valeureux

salle à manger de cet hôtel m'offrit la statue de Napoléon en face du buste de Wellington. La singulière idée!

highlanders préféraient la guerre des montagnes à celle des plaines, n'avait ni escadrons ni artillerie : la plage lui était funeste (1).

Le maréchal Macdonald, venu, il y a peu d'années, sur le terrain où avait combattu son aïeul, ne pouvait se persuader que l'héritier des rois d'Écosse eût accepté là la bataille ; il est vrai que ce fut par suite de circonstances déplorables ; et, néanmoins, malgré les désavantages de la position, il eût peut-être encore vaincu, sans les trahisons et les défections de la journée. Voici les récits d'Inverness.

C'était en avril 1746. L'armée anglaise avait traversé le Spey ; elle se dirigeait vers Inverness dont il lui importait extrêmement de s'emparer : car cette capitale des highlands était la clé du nord de l'Écosse. La veille de la bataille, on célébrait à *Nairn*, vers le soir, la fête du duc de Cumberland : de grandes réjouissances avaient

(1) Charles-Édouard n'avait que 6,000 hommes à cette célèbre bataille. L'ennemi en avait 10,000. L'ambassadeur de France se jeta aux pieds du prince pour le supplier d'attendre un accroissement de troupes : mais Charles-Édouard ne calculait jamais ses forces par le nombre.

lieu à cette occasion. Charles-Édouard quitte ses positions pour surprendre l'ennemi au milieu de ses joies ; il part à la faveur des ombres ; mais le fils de Georges II avait dans ses rangs le clan écossais des Campbell commandé par le duc d'Argyle, le seul qui avait embrassé la cause anglaise (1). Or, quelques *highlanders* de ce clan s'étaient glissés, en faux frères, à l'aide de leurs costumes, dans le camp du prince Édouard ; ils instruisaient leurs chefs des projets du *prétendant ;* et lorsque l'héritier des Stuarts croyait surprendre son adversaire, il courait de lui même à sa perte.

Déjà, depuis quelques temps, les approvisionnements et les vivres manquaient au camp du prince écossais. Les jalousies et les divisions s'étaient élevées parmi plusieurs chefs montagnards. Duncan Forbes de Culloden, lord président des sessions, magistrat dévoué à la maison d'Hanovre, était parvenu par sa haute in-

(1) La véritable force du gouvernement anglais dans les Highlands était le clan nombreux des Campbell, commandé par le duc d'Argyle. (Amédée Pichot. *Histoire de Charles-Édouard*. t. I. p. 336.)

fluence à empêcher les Macdonald de State et les Mac-Leod de rejoindre leurs frères d'armes. Charles-Édouard perdait, en ce moment, de ses forces. N'importe : il fond sur les Anglais. Ceux-ci se trouvaient préparés à son attaque. Obligé de battre en retraite, le prince se dirige vers la plaine de Culloden. Il eût pu se retirer dans les montagnes et traverser à gué la rivière de Nairn qui l'en séparait, mais il découvrait Inverness, il livrait cette importante ville à l'ennemi, il perdait ses dernières ressources de vivres ; et où aurait-il trouvé des subsistances pour son armée, dans les rochers déserts du pays ! »

— *Amis ! criait le prince à ses braves : Nous donnerons ici à Cumberland un autre Fontenoi.* »

Et soudain les combats s'engagent ; il connaissait ses montagnards, il était sûr de leur vaillance. Par malheur, en ce moment, ils étaient épuisés de fatigue, et privés de nourriture. Néanmoins, à l'ordre donné, ils se précipitent sur l'ennemi avec une intrépidité sans exemple. Une femme, lady Mac-Intosh, animait-elle même son clan. Les enfants de la montagne, enfonçant leur toque bleue sur leurs yeux

et baissant la tête sous leurs boucliers, couraient comme les vagues d'une irrésistible inondation. Leur cris d'attaque s'élevaient comme une clameur surnaturelle au-dessus du fracas de la mousqueterie. Ils avaient déjà repoussé les cohortes anglaises, lorsque l'artillerie du duc de Cumberland commença à balayer la plaine. Des charges de cavalerie fondent sur les highlanders, au milieu des nuages de poudre et de fumée qui enveloppaient l'atmosphère. Les clans reculent, étonnés. Vont-ils perdre l'espoir et fuir ? Non. Charles-Édouard, décidé à payer de sa personne, et versant des larmes de rage, accourt au gros de la mêlée. » — Courage ! s'é-« crie-t-il, courage ! nous pouvons triompher « encore ! » A cette voix puissante et chérie ; les montagnards reviennent avec fureur contre ces tonnerres qui troublent leurs esprits sans abattre leur âme ; ils se ruent avec les élans du désespoir contre les cavaliers qui les écrasent et les canons qui les foudroient. On ne les dompte pas : on les tue.

La victoire flottait encore incertaine, lorsque le clan des Macdonald refusa tout-à-coup de

marcher : il bat en retraite et s'éloigne. Son chef seul, l'épée à la main, ne voulant pas survivre à la défaite volontaire des siens, s'écriait la tête perdue : » — *Les enfants de ma tribu m'abandonnent!* » et il courait chercher la mort ; et la mort enfin vint à lui. De ce moment tout fut perdu ; le désespoir conseilla la fuite ; et le désastre fut complet (1).

Je traversai lentement la plaine où l'héritier des Stuarts avait vu tomber à jamais la couronne de ses pères. Je m'assis sur une des pierres de Culloden près d'Inverness, comme je m'étais assis sur la tour de Wagram près de Vienne, et sur le tombeau de Poniatowsky près

(1) 2000 montagnards périrent pendant le combat. Le carnage fut plus atroce encore après la victoire. Le duc de Cumberland, dont la barbarie souilla le triomphe, se promena sur le champ de bataille, pour assister au massacre général (qu'il avait ordonné) de tous les mourants et blessés. Ces cannibales qui (selon un des acteurs de cette journée) *ressemblaient plus à des bouchers sauvages qu'à des soldats chétiens*, non contents d'achever les blessés et de mutiler les morts, trempaient leurs mains dans les flots de sang, et s'en jetaient les éclaboussures les uns aux autres, en poussant des clameurs forcenées. Le duc de Cumberland, qui livra aux flammes les villes et les villages de la malheureuse Écosse, fut surnommé *le boucher*.

de Leipsig. Le vent soufflait tristement sur ces grèves arides. Vis-à-vis de moi s'élevait au loin le Benwayes, *le mont des Tempêtes*, la plus haute montagne de ces parages. Il avait vu l'orage de Culloden : tout avait changé depuis sur cette terre, et les hommes et les choses, et les couronnes et les peuples : lui seul restait encore le même (1).

Aucune maison, aucun arbre. On n'a point relevé les granges et les étables où le duc de Cumberland, après la bataille, faisait brûler ses prisonniers au milieu d'atroces tortures (2). La mer mugissait à peu de distance ; tout était là, triste et glacé, comme en deuil de la journée funèbre. On m'indiqua le tertre où Charles-Édouard ralliait pour la dernière fois ses braves montagnards... Je m'arrêtai à cette place ;

(1) Des champs de Culloden, on aperçoit la ville de *Fort-Rose*, au bord de la mer, et le nouveau fort, nommé *fort Georges*, qui défend l'entrée d'Inverness. Au bout de la plaine est le castel de *Delcross*, bâti en 1620, par lord Lovat. Là, est une salle à manger, moyen-âge, où, au fond, est l'estrade élevée qui portait la table du chef. Plus bas mangeaient les serviteurs.

(2) Hist. de Charles-Edouard, par Amédée Pichot. tome 2, p. 254.

et j'y cueillis une bruyère. Un souvenir... parmi bien d'autres (1).

Le duc de Bordeaux, bien jeune encore, visita la célèbre plaine ; plusieurs vieux highlanders, fils des anciens combattants, ayant appris qui il était, accoururent à lui et l'entourèrent avec enthousiasme. Ils lui montrèrent, les larmes aux yeux, un arbre autour duquel 50 à 60 Français défendirent vaillamment Charles-Edouard, à l'affreuse heure du désastre. Le duc de Bordeaux y cueillit, aussi, quelques brins d'herbe sauvage. Il cherchait les grands souvenirs : l'Ecosse a conservé le sien (2).

De l'autre côté du *Nairn* et près de Culloden, est une plage curieuse, une petite vallée entourée de montagnes, où, dès qu'on est entré, l'on s'écrie : « *Voici la Cité de la mort!* »

Là, sur une étendue d'un quart de lieue, s'é-

(1) Non loin est une énorme pierre, où se tint le duc de Cumberland durant le combat.

(2) La preuve en a été donnée à S. A. R lors de son récent voyage à Édimbourg, on sait avec quel enthousiasme il y a été reçu.

lève une rangée de tombeaux druidiques. De savants antiquaires se sont évertués vainement à en découvrir l'origine. Chacun de ces *tumulus* a autour de lui des rangées de pierres en cercle, posées debout, comme des factionnaires funèbres (1). Le premier cercle est près du sépulcre, le second, quelques pas plus loin. Ces *tumulus*, espèces de caves rondes et presque toutes pareilles, sont voûtés à la manière des Cyclopes, sans mortier, sans chaux et sans ciment, avec des pierres plates, horizontalement mises les unes sur les autres. Des vases cinéraires, ainsi que des ossements, y furent trouvés. Selon la tradition, perpétuée depuis les temps du culte d'Odin, ce seraient des tombeaux de rois et de princes. Mais quels étaient ces princes et ces rois ? Qui reposait dans ces sépulcres ? A qui appartiennent ces os et ces cendres ?... Toujours et partout des mystères : toujours et partout des des tombeaux !

J'avais passé à gué le *Nairn*. En face de moi était le *Dun-Evan*, montagne couronnée par les

(1) Ces ronds sont tirés au compas ; et les pierres, posées de distance en distance, sont au nombre de 10 à 12.

restes vitrifiés d'un monument inconnu. *Vitrifiés!* comment et par qui? autre impénétrable secret. Le *Dun-Daviot*, rocher voisin, offre de semblables ruines (1). Je foulais encore une terre de désolation et de mort; elle méritait d'être auprès de Culloden.

Sur une hauteur voisine des *tumulus*, sont les murs écroulés d'une ancienne chapelle catholique. Elle fut bâtie, dit-on, par l'apôtre irlandais, Saint-Columba, le saint de l'île d'Yona; celui qui le premier porta la foi chrétienne en Ecosse. Columba, venu de son île à Inverness, (selon les anciennes chroniques), y convertit un roi des Picts.

La tradition rapporte que les enfants, morts sans baptême, sont sauvés s'ils sont enterrés dans cette chapelle. Ici, remarquez les étranges contradictions de l'esprit humain : les chefs de famille du pays qui, depuis la réformation, croient peu à la nécessité du baptême, envoient pourtant là leurs enfants non baptisés; et on les y enterre encore. Cette chapelle, nommée *Cla-*

(1) Le terrain de cette étrange rive est, pour le géologue, un terrain de merveilles.

chan, a détruit les autels du druide ; les réformateurs, à leur tour, ont détruit l'autel du catholique ; qui détruira, n'importe quand, les prêches du réformateur !

Nous retournâmes tard à Inverness. J'entendis sonner le couvre-feu à huit heures. La cloche qui servait à cet usage fut miraculeusement sauvée des destructions de la cathédrale au temps de Cromwell. On sait que le pieux *protecteur* ne manqua jamais une occasion de renverser, au nom de Dieu, les églises des trois royaumes.

Inverness est une ville de haute antiquité. Les Romains, peu après l'érection de la grande muraille de *Glascow*, dont j'ai parlé au chapitre Ier de ce volume, étendirent leurs conquêtes jusqu'à *Forés*, dans le comté d'Elgin, et jusqu'à *Burghead* près d'Inverness. A côté du nouveau *fort Georges*, on voit encore, le long de la route, des restes de camps et de fortifications qui datent de cette vieille époque (1).

Je passai la soirée chez M. Anderson. Il y fut chanté des chansons jacobites ; et je retins long-

(1) Les Romains séjournèrent environ 400 ans dans la Grande-Bretagne.

temps ce refrain naïf, ce refrain en langue gallique, resté national en Ecosse.

Follou thee! follou thee!

. . . .

King o'true Highland earth, bouny prince Charlie! etc.

. . . .

« Nous suivrons toi! nous suivrons toi!
« Bon prince Charles! notre roi!
« Pour toi mourir! ou pour toi vivre!
« Charles! qui ne voudrait te suivre!...
Etc., etc.

On me fit entendre l'air chanté sur le *bagpipe* des montagnards pendant la bataille de Culloden; une foule d'anecdotes me furent racontées; et l'on concevra facilement qu'elles avaient toutes rapport à Charles-Édouard. Une dame du pays, s'étant procurée un plaid qu'avait porté le prince, demanda à être enterrée sous ses plis; on le lui promit, et elle mourut heureuse de cette assurance. Un Écossais nommé *Mackensie*, fils d'un orfèvre d'Edimbourg, ressemblait à l'héritier des Stuarts. Il conçoit la généreuse résolution de se faire passer pour lui afin de tromper l'ennemi. Il exécute son projet.

Les vainqueurs, en le poursuivant, perdent les traces du vrai prince. Tombé ensuite au milieu d'une troupe anglaise et percé de plusieurs coups mortels, il s'écrie : « *Malheureux! vous avez tué le fils de votre roi!* » et les soldats, persuadés qu'ils avaient gagné les sept cent cinquante mille francs promis aux meurtriers de Charles-Édouard, lui coupent la tête pour la porter à Cumberland. Le duc, ivre d'une joie féroce, mit ce trophée sanglant dans sa voiture, et partit triomphant pour Londres.

On sait que, réfugié dans une caverne de voleurs, non seulement Charles-Édouard ne fut pas livré à l'ennemi par les brigands que l'appât de trente mille guinées aurait dû séduire, mais que, pendant près de trois semaines, il les eut pour gardes du corps. Un d'eux, *Chisholn*, homme de six pieds, mendiait son pain dans sa vieillesse. On avait remarqué qu'il ne recevait jamais d'argent que de la main gauche. On lui en demanda la raison. « — Ce serait avilir cette main, répondit-il. Lorsque Charles-Édouard me quitta, cette main a serré la sienne. »

Aussi, qu'ils étaient amers les regrets du

prince exilé en pensant à sa loyale Ecosse ! Un jour, au milieu d'un grand concert donné chez lui en Italie, un proscrit se mit à chanter l'air pathétique du frère de *Lochiel* en prison : *Lochaber no more* (nous ne verrons plus le Lochaber). L'héritier des Stuarts tressaillit, baissa sa tête entre ses mains, et, versant un torrent de larmes, ne voulut plus de chants italiens. Une autre fois, M. Greathead, ami de Fox, causait avec lui de l'Écosse. Le prince, retrouvant toute la chaleur de sa jeunesse, lui racontait *Preston* et *Falkirk*. Ses yeux étincelaient, sa voix était tonnante ; mais, arrivé à sa défaite, aux périls de sa fuite et au dévouement de ses montagnards, il succomba à ses émotions, et tomba evanoui sur le plancher. « — Ah ! monsieur Greathead ! s'écria la duchesse d'Albany accourant à son père : vous lui aurez parlé de l'Écosse ! »

Un des chants qui, à la soirée d'Inverness, m'attendrit au plus haut degré, ce fut : *The lament of Flora Macdonald* (La complainte de Flora Macdonald). Cette jeune et célèbre Ecossaise avait été remarquée par Charles Edouard

vainqueur, au palais d'Holy-Rood : à l'époque où Charles-Édouard vaincu, fuyait de caverne en caverne, dans les rochers de l'île de Skye, vêtu de haillons et mourant de faim, Flora, comme un ange du ciel, vint à travers les torrents et les précipices, lui porter des habits et des vivres. On sait avec quelle adresse elle le fit passer ensuite, déguisé en femme, au milieu de ses ennemis. Ce fut elle qui le sauva : voici la ballade écossaise.

LAMENT OF FLORA.

Au pied d'un rocher solitaire,
Flora, les yeux baignés de pleurs,
Regardant fuir, au loin, une barque légère,
Ainsi soupirait ses douleurs :
« Astre de la Calédonie !
« Adieu ! tu pars, et pour jamais !...
« L'aigle, sur la montagne, a son aire chérie ;
« Le lion, sa tanière, et l'oiseau ses bosquets ;
« Toi seul es sans abri !... mais, grand dans tes misères,
« Il te reste ton droit, ta naissance, tes pères,
« Et le renom de tes hauts faits. »

XIV

Je quittai Inverness pour me rendre au château du colonel Hugues Baillie. *Red-Castle*, au bord de la mer, est un ancien manoir du quinzième siècle, irrégulièrement bâti, et flanqué de petites tourelles. Une famille patriarchale y réside ; et la bonne hospitalité écossaise m'y offrit de nouveau ses charmes. J'y trouvai de nombreux chasseurs. Les antichambres et vestibules du château étaient garnis de têtes de cerfs parmi lesquelles il s'en présentait de

fort curieuses. Chaque tête avait son histoire, car chacune avait eu sa vie.

Près de *Red-Castle* sont les ruines de l'ancien monastère de *Beauly* bâti en 1230 par John Bisset de Lovat. Marie Stuart le visita (1). *Red-Castle* m'offrait non-seulement l'intérêt d'un beau site, mais celui des souvenirs historiques. Ce fut le dernier château écossais qui résista opiniâtrément à Cromwel. Charles-Édouard y était, peu avant sa défaite : sa chambre y a été conservée. Je demandai à y coucher ; et je me trouvai sous les mêmes murs où l'héritier des rois d'Écosse avait dû sentir battre son cœur d'espérance et de souvenir. Il y était alors entouré de ses fidèles Highlanders ; et jusque-là la fortune avait paru lui sourire... Hélas ! Culloden approchait.

(1) Le pays qui environnait le cloître fut longtemps nommé *the book of the monks* (le livre des moines). Ces ruines offrent un tombeau remarquable : celui de Black-Murdoch, de la famille des *Mackensie*. C'était un chef vaillant. Sa statue, qui le représente armé de toutes pièces, avec son épée à sa ceinture et son chien à ses pieds, surmonte la pierre funèbre. Lord Lovat, le plus riche seigneur du pays, fait relever les ruines du monastère de Beauly. C'est le premier exemple de pareille chose en Écosse, depuis la réformation. Lord Lovat est catholique.

J'étais plein des souvenirs de 1745 en descendant déjeuner le lendemain matin ; je parlai des émotions que j'avais ressenties dans la chambre de Charles-Édouard.

« — Vous venez sans doute en ce pays, me dit un des convives du manoir, pour visiter ses petits-fils?

— *Ses petits-fils !* répétai-je avec une exclamation de surprise.

— Ils habitent fort près d'ici, reprit mon interlocuteur. Rien de plus intéressant que leur mystérieuse demeure ! on l'appelle *eilan Aigais* (l'île d'Aigais) (1).

— Mais, repartis-je, la tombe du cardinal Yorck, à Saint-Pierre de Rome, porte cette inscription célèbre : *Cy-gît le dernier des Stuarts* (2).

— Ceux qui ont ordonné l'inscription dont vous me parlez, avaient sans doute intérêt à le faire. Au surplus, voyez les descendants de Charles-Édouard. Ce sont les deux plus beaux

(1) *Eilan Aigais,* mots galliques, sont en anglais *island of Aigais.*

(2) Le cardinal mourut en 1807, à 82 ans, et Georges II fit ériger le mausolée des trois derniers Stuarts en 1819.

hommes de la contrée. La nature les a comblés de ses faveurs. Instruction, esprit, talents, rien ne leur manque. Ils auraient été dignes d'un trône. »

Ma curiosité se trouvait vivement excitée; je passai le reste de la journée à m'entretenir des *frères Stuart*, auxquels s'attache un intérêt général au nord de l'Écosse ; et voici ce qui me fut raconté.

Charles-Édouard aurait eu un fils de son mariage avec la princesse de Stolberg, comtesse d'Albany. Ce fait, qui n'a eu aucune publicité historique, est démenti par des écrits patents, et attesté par des documents authentiques : j'ai vu quelques-uns de ces derniers. Je ne me permettrai pas de parler de ceux-ci : quant aux détails suivants, qui ont été publiés dans des recueils, je puis les répéter sans scrupule.

« Un docteur écossais, *Cameron*, étant à Florence en Italie, un étranger de haute distinc-le fit prier de vouloir bien se rendre chez une noble dame en danger de mort. On exigeait de lui le secret sur ce qu'il verrait ; et on lui banda les yeux pour l'introduire auprès de celle qui ré-

clamait ses soins. Arrivé au lieu où il était attendu, le docteur Cameron vit une dame étendue sur son lit, qui venait de donner naissance à un fils. Une nourrice avait été appelée là, ainsi qu'un prêtre. Le portrait de Charles-Édouard entouré de pierreries, était sur une table, et, au fond de l'appartement, se trouvait le prince lui-même (1).

« Ce docteur écrivit et signa une déposition détaillée de ce fait. On assure qu'elle fait partie des titres que possèdent les frères Stuart. Il existe un tableau du temps (je ne suis pas autorisé à dire où il se trouve) qui représente Charles-Édouard remettant son fils à l'amiral *Hay* pour l'élever en secret loin de lui. L'amiral est sur un vaisseau ; sa femme est au bord de la mer, un genou en erre ; elle reçoit l'enfant du prince, et le navire les attend. »

Mais pourquoi Charles-Édouard et la comtesse d'Albany cachèrent-ils soigneusement l'exis-

(1) Un Macdonald de Glendalochan ayant été engagé par lord Archibald Fitz-James à visiter chez le docteur Cameron une collection de belles peintures, le docteur Cameron lui raconta les faits ci-dessus détaillés.

tence de leur fils? pourquoi le confièrent-ils à un amiral, nommé *Hay*, pour le faire élever loin d'eux? la réponse est celle-ci : « le prince aurait voulu mettre en sûreté son enfant jusqu'à sa majorité; il était convaincu qu'on attenterait à la vie d'un nouvel héritier des Stuarts; puis, il voulait lui ôter toute idée de sa naissance, pour ne pas troubler son éducation et ses premières années par des pensées de sceptre et de trône; il ne l'aurait éclairé que si une occasion favorable l'eût exigé. »

Mais, après le décès de son mari, pourquoi la comtesse d'Albany ne révéla-t-elle pas l'existence d'un nouveau Stuart? A cela l'on répond encore : « la comtesse d'Albany, amante d'Alfieri, et femme peu estimable, se serait fait donner des sommes considérables pour continuer à garder le silence. » Cela n'aurait rien d'étonnant de la part de celle qui, après avoir été la compagne de Charles-Édouard, fut la maîtresse d'Alfieri, et finit par épouser en troisième noces un peintre de Montpellier, nommé *Fabre* (1).

(1) Cette femme mourut en 1824 Elle avait épousé Alfieri, après la mort du prince. Une lettre du prince Édouard

Le fils de Charles-Édouard, adopté par l'amiral *Hay*, dont il portait le nom, se maria, dit-on, contre la volonté de sa mère ; il eut de sa femme deux fils : ce sont les *frères Stuart*. Il les fit élever en Écosse, et se retira en Italie, où il vit encore dans une solitude profonde. On prétend que, lié par des serments sacrés, il aurait défendu à ses enfants de jamais révéler leur origine, du moins durant son existence : aussi ne veulent-ils ni publier, ni permettre qu'on publie rien de leurs papiers et de leurs titres : toutefois, ils portent hautement le nom de leur aïeul : l'aîné signe Jean *Sobieski* Stuart (1), et le second, Charles-Édouard Stuart. Le premier ressemble d'une manière frappante à Charles Ier, peint par Van Dick, mais est beaucoup plus beau ; l'autre est l'image vivante du *prétendant*. Ils ont en leur possession les objets les plus pré-

au comte de Vergennes contient ces mots : « *Je dois à ma famille et à moi-même de vous faire part de ma situation avec madame de* Stolberg ; » et il lui raconte les *écarts et la conduite de sa femme avec Alfieri* (avril 1785).

(1) En 1720, Jacques Stuart, père du prétendant, avait épousé la princesse Marie Sobieska, petite-fille du grand Sobieski, qui fut mère de Charles-Édouard.

cieux et les plus remarquables : les décorations de Charles-Édouard, ses vêtements, sa montre, ses bijoux, ses cheveux, son drapeau, ses armes, son portrait. On me montra le coffre où le héros des Highlanders enfermait habituellement son argent, ses pierreries et ses papiers : ce coffre, ancien présent de François Ier, est d'un travail admirable ; il contient encore des titres.

Terminons par plusieurs extraits d'un article du *Catholic Magazine*, publié en mars 1845 (n. LXXIV. new series, n. III, London. Charles Dolman, 61, p. 185).

« Le cardinal Yorck était-il réellement le « *dernier des Stuarts ?* On l'assure générale- « ment ; mais le fait est-il prouvé ? *Non.*

« De nombreux témoignages attestent le con- « traire. La vie de Charles-Édouard, depuis la « bataille de Culloden jusque longtemps après « son mariage avec la princesse de Stolberg, est « peu connue et enveloppée de mystères... Au- « cune raison pour nier la possibilité d'un héri- « tier des Stuarts. Le prince Charles-Édouard « avait mille raisons pour cacher l'existence d'un

« fils, notamment celle de soustraire sa vie à
« ceux qui auraient eu intérêt à sa mort.

« ..... Nous avons été admis à jeter les yeux
« sur une correspondance de la plus haute et de
« la plus remarquable nature, par laquelle il
« nous serait prouvé que le cardinal Yorck
« n'était nullement le dernier descendant des
« Stuarts. Il existe des héritiers directs de Charles-
« Edouard. »

Napoléon, avant les derniers désastres de l'empire, entendit parler des *frères Stuart;* il voulut les voir et se les attacher; les jeunes Écossais combattirent sous ses drapeaux. Un jour, sur le champ de bataille, Napoléon détacha sa croix de sa boutonnière, et la donna lui-même à Jean Sobieski (1). Plus tard, les titres qu'ils ont en leur possession furent, dit-on, mis sous les yeux du roi Charles X qui en fut vivement frappé. Le bruit courut qu'il pensait au rétablissement de l'Ordre de Malte, et que l'un d'eux en aurait été fait grand maître. Les

(1) Il lui portait un vif intérêt. On lui entendit manifester le désir de relever le trône des Stuarts. Walter-Scott en a fait mention.

frères Stuart, surnommés les ***beaux Écossais***, reçurent partout un accueil distingué. Une foule de décorations couvrent la poitrine de l'aîné ; et, sous son costume écossais, paré de ses nombreux insignes, enveloppé de ses mystères, il s'offre entouré de prestiges.

Que conclure de tout ceci ? Je ne suis point appelé à me prononcer. « Quelle est votre opinion à cet égard ? me demandera-t-on. » Je ne donnerai pour seule réponse à cette question que cette phrase qui sert d'épigraphe à mon livre : « *Je ne juge point, je raconte.* »

Je m'étais promis d'aller à l'île d'Aigais : une noble dame du pays, la mère de lord Lovat, M[rs] Fraser, vint un matin à *Red-Castle ;* elle était chargée par lady Lovat, sa belle-fille, de m'engager à venir passer plusieurs jours à *Beaufort-Castle*. Elle me promit de me conduire de là à l'habitation des petits-fils de Charles-Édouard ; j'acceptai vite et nous partîmes (1).

(1) Les *Fraser* sont des plus anciennes familles de l'É-

Mrs Fraser, pleine d'esprit et de bonté, me mena d'abord à son charmant cottage de *Balblair;* puis, nous nous rendîmes chez son fils. *Beaufort-Castle,* situé au milieu des montagnes et sur les bords de la rivière de Beauly, était jadis un manoir à nobles et hautes murailles ; mais, après les désastres de Culloden, il fut pris, brûlé et rasé (1) ; la résidence actuelle est donc loin de ressembler aux splendides habitations d'*Invérary*, de *Taymouth* et de *Rossie-Priory;* ce n'en est pas moins une belle et riche propriété. Son parc a l'étendue de tous ces merveilleux jardins de l'Écosse, où, à la première grille d'entrée, et lorsqu'on se croit ar-

cosse. Leur origine est Normande. Ils suivirent en Angleterre Guillaume-le-Conquérant, et, plus tard, se distinguèrent par leur dévouement aux Stuart. Leur clan portait un tartan à fond rouge ; et leur palme était une branche de houx. Je vis à *Beaufort* le portrait du fameux Simon Fraser, lord *Lovat*, qui joua un si grand rôle durant les guerres du *prétendant*. Pris dans le tronc d'un arbre, après la défaite de Culloden, il fut conduit à Londres et condamné à mort. *Agé de* 85 *ans,* il monta courageusement sur l'échafaud; et, au gouverneur de la tour qui lui criait : *Vive le roi Georges!* il répondit : *Vive le roi Jacques !*

(1) Lord Lovat a le projet de le rebâtir. La reine Marie-Stuart étant venue visiter ce lieu et s'étant écriée : *beau fort!* ce nom fut donné au château.

rivé, on est encore à deux ou trois lieues du château.

« — Allons à l'île d'*Aigais!* » me dit Mrs Fraser, peu après mon installation dans la demeure hospitalière de lady Lovat et de sa charmante famille. — Oh! très volontiers! répondis-je; » et nous montâmes en voiture.

Bientôt s'offrit à moi le pays le plus pittoresque et le plus extraordinaire. La rivière de Beauly, se faisant violemment passage à travers des pics gigantesques, que la main de Dieu semble y avoir brisés pour quelque œuvre mystérieuse, forme là une île bizarre. Cette ile est une montagne couverte de grands arbres et de roches aiguës, autour de laquelle bouillonne un cercle de chutes d'eau nommé *Kilmorack*. Pour arriver à ce séjour fortifié par de sauvages merveilles, et où retentit continuellement la grande voix des cataractes, il faut d'abord franchir un léger pont de bois, jeté hardiment, à une effrayante hauteur, au-dessus des gouffres et des cascades. Puis, entre des gorges silencieuses et de sombres escarpements, on gravit le mont des Stuarts, et l'on est au but du voyage.

Là, sous des arbres centenaires, et dans une solitude qui vous transporte à mille lieues de la civilisation, s'élève un bâtiment moyen-âge, à vitraux d'antique chapelle. Ce singulier et vaste ermitage, ombragé de sapins et de chênes, a le fronton des nobles manoirs. Sur ce fronton se déploient les armoiries de la monarchie écossaise. Au bas de l'écusson de Charles-Edouard se lit cette touchante inscription : « *Dieu l'a donné, Dieu l'a ôté : que le saint nom de Dieu soit béni* ! »

Les deux Stuarts étaient absents ; la femme du plus jeune vint seule à notre rencontre et nous introduisit chez elle. Le rez-de-chaussée de la prestigieuse demeure se composait principalement d'une longue salle d'armes pavoisée de drapeaux. Les murs étaient couverts de trophées ; plusieurs statues s'y dressaient ; et les rayons du jour, qui n'y pénétraient qu'à travers des vitraux d'église, se glissaient, de la manière la plus fantastique, au milieu des bannières, des ogives et des effigies de ce sanctuaire guerrier.

Là étaient réunis tous les souvenirs de Charles-

Edouard : ses armes, son drapeau, ses vêtements, son portrait ; j'y admirai sa belle et noble figure que je voyais pour la première fois. Un tableau, peint par *Jean Sobieski*, me frappa vivement ; son sujet était : la *bataille de Culloden*. Charles-Édouard est sur un cheval isabelle ; il franchit un large précipice au sein d'une nuée orageuse. Le vent, qui souffle avec violence, agite les plumes blanches de sa toque de montagnard, dont une rose blanche est la palme. Son plaid flotte autour de sa taille ; il a son fer nu à la main. Un désespoir plein de vaillance est sur ses traits et dans ses yeux. Ses Highlanders, à demi-cachés sous des nuages de poudre et de fumée, d'où semblent surgir en pleurant les ombres des fils de Fingal, étendent vers lui leurs épées ; ils en font un large bouclier au-dessus de sa tête. Un rayon d'immortalité tombe sur son front, du milieu des étendarts, des glaives et de la tempête... Il rayonne sous le malheur.

Ce tableau est aussi beau d'exécution que de pensée. Vis-à-vis est un pendant non moins remarquable : *Napoléon à Waterloo*. L'empereur

monte un cheval blanc qui l'emporte au milieu des vents et des orages. Ici du sang et des ruines, là des palmes et des cadavres. Deux météores éclairent sa route : l'un est la *gloire*, l'autre est la *foudre* (1).

Il n'est pas une imagination, quelque froide qu'elle soit, qui put rester calme et sans émotion sous le toit des frères Stuart. Charles-Édouard est marié ; son aîné ne l'est point ; ils ne se quittent jamais. Tous deux portent habituellement le costume des montagnards. Leur tartan, comme celui de leur aïeul, est rouge, à carreaux verts; et la rose blanche est leur palme. Pleins de talents et d'érudition, Ils cultivent les arts et les lettres (2) ; la beauté de leurs personnes et la distinction de leurs manières est telle qu'ils ne pouvaient voyager en Ecosse, il y a quelques années, sans y éveiller l'enthousiasme

(1) Le buste de Napoléon est au milieu de l'extraordinaire salon d'armes.

(2) Ils ont publié divers livres remarquables, entr'autres un ouvrage sur les highlanders, leurs chefs de clans, leurs costumes, etc. L'edition de luxe de ce livre, enrichi de dessins coloriés, coûte 10 guinées l'exemplaire (environ 250 francs.)

des *Highlanders;* il en est qui n'eussent demandé qu'un mot de leur bouche pour se soulever en leur faveur et réclamer pour eux la couronne. Mais les Stuarts, simples dans leurs goûts, modestes dans leurs habitudes, et repoussant tout sentiment ambitieux, ont adopté la sublime pensée de calme et de résignation qu'ils ont gravée sur leur demeure : « *Dieu l'a donné, Dieu l'a ôté : que le saint nom de Dieu soit béni !* »

La fille aînée de Charles Edouard, jeune, jolie et pleine de grâces, nous fit parcourir l'*île d'Aigais*. Que d'impressions j'y ressentis ! cette île, plateau hérissé de rochers, domine de bruyants abîmes. On tourne à l'entour, en côtoyant les pics et les excavations les plus sauvages. Le vent mugit au milieu des noirs sapins de cette âpre solitude. J'arrivai au sommet d'une de ses roches escarpées ; là, à l'endroit où les deux branches de la rivière de Beauly se retrouvent et se ruent l'une contre l'autre, quelle grande et sublime scène !... Les renversements de granit, les blocs fendus, les gouffres ouverts, se déploient le long du torrent ; les eaux s'y pré-

cipitant furieuses, s'élèvent, retombent, retournent, s'enfuient, et cela, avec un fracas étourdissant, au milieu d'une pluie de saphirs et de perles : le soleil n'arrive cependant qu'avec difficulté sous ces cavernes écumeuses ; mais ses rares effets n'en sont que plus magiques.

Là est *l'escalier des fées* dont on ne descend les marches périlleuses qu'avec un certain effroi. Elles sont étroites, à pic, et tournant le long d'un précipice. Quelle nature volcanisée ! Sur les pics voisins sont des restes de château dont les pierres sont des vitrifications. Ces citadelles ont-elles donc été la proie d'embrâsements inouïs? où bien furent-elles bâties avec des pierres que des feux souterrains et des vésuves inconnus avaient réduites à l'état de verres? Qui expliquera jamais ces grands secrets de Dieu, placés, là, parmi ceux de l'homme!... Toujours est-il, que cette plage n'offre de tous côtés que ***surprises :*** on l'appelle *the Dream :* (le rêve). Et en effet, l'imagination y est saisie de vertiges, comme sortie de la sphère des réalités. Ile d'Aigais ! île de mystères ! que tes plages sont bien nommées ! que de poésies

tu renfermes ! qui pourrait oublier *« le rêve! »*

Nous revînmes à Beaufort-Castle. J'ai parlé de l'étendue du parc : parlons maintenant de ses merveilles. La rivière de Beauly, arrivant de l'île d'Aigais, s'enfonce là de rechef sous des gorges impénétrables. Encore de nouveaux escaliers descendant à de nouveaux abîmes. Un faux pas : on serait perdu. Le génie des commotions et des bouleversements s'est livré là à ses plus énergiques inspirations ; et ces avernes ténébreux, ces rochers, ces cascades, toutes ces immenses beautés : Ce sont les fabriques d'un parc.

Il y avait nombreuse société chez lord Lovat. Parmi les chasseurs était le fils du lord Russel, assassiné par *Courvoisier*, dont le meurtre fit tant de bruit. Le jeune Russel avait avec lui sa femme, nièce du duc d'Argyle et d'une beauté remarquable ; le célèbre château d'Hartwell appartenait à son père. A quelques lieues de Beaufort-Castle est la contrée nommée *Glen-strath-farrer* où sont les montagnes renommées qui servirent de refuge à Charles-Édouard après sa défaite. C'est là qu'est *la grotte du prince*,

ainsi nommée parce que ce fut la première où, pendant plusieurs jours, l'héritier des Stuarts se déroba à la fureur de ses ennemis. Mrs Fraser voulut bien m'y conduire.

Nous passâmes par *Archless-Castle;* nous étions aux lieux mémorables où errait, poursuivi par l'armée anglaise et se rendant à l'île de Skye, le chef adoré de l'Écosse. Quel entassement de rochers! quelle confusion d'éléments! Bois, montagnes et torrents, sont comme jetés au hasard les uns sur les autres : On dirait le délire de la nature. Mais sur ces parages déserts où manquent l'existence et la vie, il ne manqua ni la fidélité ni le courage. Là, comme dans l'île de Skye, comme dans les Hébrides, comme dans tout le royaume, la loyauté écossaise dérobait Charles-Édouard, d'une manière presque magique, à la puissance de ses vainqueurs. L'illustre fugitif y passait ses jours aux bords des torrents et ses nuits dans la profondeur des cavernes. Les soldats anglais, échouant dans toutes leurs recherches, et offrant en vain des trésors à qui livrerait l'héritier des Stuarts, passaient continuellement

auprès de lui sans s'en douter. Ils ne trouvaient parmi les fidèles Écossais qu'un dévouement aussi inébranlable que leurs montagnes, qu'un attachement aussi invincible que leurs âmes.

Je descendis de calèche ; et nous nous aventurâmes au milieu des gorges et des défilés du *Glen-strath-farrer*. Mais, mal dirigés, nous nous perdîmes. Mrs Fraser, forte et courageuse comme une noble fille des montagnes ; ne se livrait point au découragement. Elle continuait ses recherches à travers les pierres, les ronces, les bruyères et les chûtes d'eaux avec une infatigable activité. Pas une âme en ces solitudes. Pas le moindre espoir d'y rencontrer quelqu'un. Et, errant en vain de rochers en rochers, comme les soldats anglais à la poursuite du prétendant, nous ne trouvions pas *la grotte du prince*.

La fatigue nous força de nous arrêter. Nous avions des provisions ; nous les étalâmes sur des cailloux aux bords d'un torrent ; et nous déjeunâmes au pied d'un bloc de granit. Cependant l'idée de repartir sans être entré sous *la grotte du prince* m'ôtait l'appétit. Je commen-

çais à ressentir une pénible inquiétude quand le sifflet d'un Highlander se fit entendre. Un chasseur de la montagne apparut sur un rocher voisin ; et je poussai un cri de bonheur.

Ce *Highlander* était un jeune homme de haute stature. Taillé en hercule et aussi beau que vigoureux, il s'appelait *Macréa*. Ma bonne étoile venait non-seulement de nous envoyer un guide, mais de choisir, à cet effet, un de ces types poétiques, un de ces montagnards primitifs, une de ces réminiscences du temps de Charles-Édouard... tels que j'aurais pu les rêver.

« — Voici un voyageur Français ! lui dit ma noble conductrice ; il recherche les grands souvenirs de l'Écosse ; il admire Charles Édouard ; il voudrait voir *la grotte du prince*.

— Oh ! je vais l'y mener de suite ! répondit le montagnard avec un sourire d'orgueil et de joie. »

Macréa n'était que l'humble habitant d'une des cabanes du désert ; mais, sous son pittoresque costume, avec sa toque à plume d'aigle ornée d'une branche de *houx*, ses jambes ner-

veuses à nu, ses demi-bas à raies écossaises, sa veste à ceinture bouclée et son plaid drapé sur l'épaule, on l'eût pris pour un chef de clans (1).

Il se dirigea, par un sentier inaperçu, vers un rocher taillé à pic. Là, nous nous glissâmes, à travers une étroite crevasse, au milieu d'un dédale inextricable de passages secrets. Tantôt il fallait ramper comme un lézard, tantôt se replier comme un serpent, et cela, sous des voûtes à peine éclairées, parmi des ronces et des flaques d'eau. Jamais marche ne fut plus rude, si l'on peut appeler *marche* une pareille manière de se mouvoir et d'avancer. Mes habits étaient déchirés, mes mains et mes genoux meurtris. Mais j'arrivais enfin à *la grotte;* et je ne ressentais aucun mal.

A la suite de cette série de difficultés et d'obstacles, une excavation ténébreuse, une espèce de gouffre sans lumière et sans escalier, s'offrit tout-à-coup à mes pieds.

« — C'est ici! dit le montagnard.

(1) *Le houx* est la palme du clan des Fraser.

— Comment descendre? demandai-je.

— Sur mes épaules : répliqua-t-il. Il y a des fentes dans la roche. Je sais où poser mes pieds quoique l'on n'y voie goutte. Venez! *le prince* a passé là.

— Pauvre Charles Edouard! murmurai-je »

Macréa, ravi de mon émotion, me saisit et m'enleva comme une plume; le Samson de la montagne eût brisé les blocs du granit pour me faire un passage, tant il était ravi de conduire un ami des Stuarts dans la grotte de Charles-Édouard. Nous y arrivâmes enfin. Un rayon de lumière se glissait sur une des parois de la demeure souterraine; et j'y aperçus une espèce de bassin taillé dans le creux de la roche. Ce bassin contenait une eau limpide.

« — Cette eau ne tarit jamais : me dit mon guide.

— D'où vient-elle? lui demandai-je.

— On n'en sait rien! répondit-il. Dieu l'a envoyée là pour le prince; le petit réservoir est toujours resté plein depuis l'époque où il y rafraîchit ses lèvres; et c'est une source sacrée. »

Je n'en demandai pas davantage. Cette coupe

de la nature avait abreuvé Charles-Édouard. J'y voulus boire aussi;... et j'y bus.

Je restai quelques instants sous la sombre caverne; je cherchai la place où avait dû dormir le fils des rois; et je m'assis à cette place. je pris mon crayon; et, à la faible clarté qui descendait vers moi, j'écrivis dans l'antre *d'Édouard* comme j'avais écrit sous la grotte de *Fingal*. Mais à *Staffa* je n'avais que des images de poésie et de fiction : ici j'avais des souvenirs d'héroïsme et de vérité. C'était plus que la grotte des mélodies et des légendes : c'était le rocher du courage et de l'infortune.

Mon guide me regardait avec surprise; il cherchait à deviner ce que je pouvais tracer dans le petit livre ouvert sur mes genoux.

« — Je m'occupe de votre prince, lui dis-je; j'écris ses malheurs; et on lira ces lignes en France.

— Et vous le vantez : n'est-ce pas? reprit le jeune *Macréa :* Et, comme nous aussi, vous l'aimez?... »

Ses yeux étaient mouillés de larmes. J'avais envie de lui sauter au cou et de l'embrasser.

Ce royalisme héréditaire, ce culte monarchique, cet amour, toujours dévoué, pour le prince qu'avaient défendu ses pères, me semblait si touchant et si beau! Je lui serrai la main vivement.

« — Vous êtes un brave! repris-je. Je voudrais que tous les Français vous ressemblassent. Mon pays, néanmoins, Macréa, ne manque pas non plus d'âmes fidèles. »

Nous sortîmes de la caverne. J'aimais déjà *Macréa* comme un ancien ami. Ses sentiments nous avaient rendus frères. Il sentait aussi, sans se l'expliquer, qu'il y avait entre lui et moi des rapports de loyauté, de souvenirs et de fidélité. Il s'approcha de Mrs Fraser; et, la tirant à part, il lui dit d'une voix émue. :

« — J'ai un chien de chasse excellent, un beau *terrier* des montagnes : je voudrais le donner à ce monsieur. C'est bien peu de chose, mais c'est tout ce que je possède en ce monde. Offrez-le-lui pour qu'il l'accepte! »

J'eus à mon tour les larmes aux yeux.

« — Merci! *Macréa*, répondis-je, merci! je n'oublierai jamais cette offre et ce moment.

Oh! que je voudrais pouvoir accepter votre chien! Un symbole de fidélité donné par un montagnard écossais : c'eût été pour moi un présent cher et précieux. Mais, loin de ma patrie, je le perdrais peut-être en route : et que de chagrin j'en aurais! *Macréa!* j'écris votre nom sur mon livre, auprès de celui du *Prince Charles*...

— Oh! donnez-moi aussi le vôtre! interrompit le highlander! »

Je souscrivis à son désir. Mais ce nom ne pouvait lui être connu; ce nom ne lui rappelait rien. Le sien, au contraire, se rattachant pour moi à de grandes images, me sera toujours une souvenance d'honneur, de dévouement et de fidélité. Je me rappellerai éternellement, avec reconnaissance, l'offre naïve du montagnard; il ne lira pas ces pages, n'importe : j'aurai du moins la conscience d'avoir parlé de lui comme il le méritait. Quelqu'un le lui dira peut-être; et nous resterons frères... de cœur.

A quelques pas de l'antre du prince, il fut planté un *rosier blanc*. On sait que la rose de la maison de Lancastre était la palme du clan des

Stuarts. Ce rosier fleurit chaque printemps, loin de tous les regards, auprès de la roche déserte. Je sus que la jolie main d'une jeune et noble fille de la contrée avait planté là cet arbuste. Hommage touchant et mystérieux d'un dévouement traditionnel à une immortelle infortune! Je la vis depuis *cette jolie main*, elle tenait une guitare. Je lui demandai un chant jacobite; et j'entendis sortir des lèvres de la charmante Écossaise, au rosier blanc, cet air fameux de la montagne :

Follou thee! follou thee!
King o'true highland earth! bouny prince Charlie!

« Nous suivrons toi! nous suivrons toi!
« Bon prince Charles, notre roi! »

Nous retournions à Beaufort-Castle.

« — Voulez-vous voir encore une des étonnantes curiosités du pays? me demanda Mrs Fraser.

— Très volontiers, lui répliquai-je. »

Nous descendîmes de calèche; et nous nous dirigeâmes aussitôt, à pied, vers un hameau isolé, au pied d'une aride montagne.

« — Qu'allons-nous visiter? repris-je.

— Une contemporaine de Charles-Edouard.

— Est-ce possible?

— Assurément. Elle se nomme *Flora Forbés;* elle a connu l'héritier des Stuarts; et, née la même année que lui, elle a vu la bataille de Culloden. Elle a aujourd'hui cent vingt-cinq ans. »

Nous entrâmes sous la hutte où vivait la prodigieuse centenaire. Elle était couchée sur un lit de paille au fond d'un réduit sans fenêtres où n'entrait jamais la lumière du jour. Deux jeunes filles, fraîches et gaies, soignaient la pauvre montagnarde. *Flora Forbés,* en entendant ouvrir la porte, poussa un gémissement sourd qui ne ressemblait aucunement à une voix humaine. Quoique le soleil fût sur l'horizon, une chandelle fut allumée pour que nous pussions regarder, au fond du trou obscur où elle gisait, la contemporaine de Charles-Édouard. Elle se releva sur son séant d'un air surpris mais non alarmé. Elle avait encore des dents; ses yeux étaient clairs et animés; sa peau, d'une blancheur effrayante, était collée sur ses os comme une mince couche de plâtre; elle me tendit sa main

de squelette et m'adressa ces mots à voix basse.

« — J'ai vécu trop longtemps sous le soleil, n'est-ce pas? »

Je fus confondu de ces paroles : elles étaient d'une mélancolie touchante et poétique. Cette espèce de spectre avait encore des pensées et des expressions. On ne pouvait pas affirmer précisément qu'elle vécût, mais la mort ne tenait pas entièrement sa proie. Sa mémoire vacillante avait par moments des éclairs, puis se perdait dans les ténèbres. Un jour le châtelain de Beaufort-Castle ayant été lui porter des secours :

« — C'est lord Lovat! lui dit une des jeunes filles de la hutte.

— *Lord Lovat!* répéta la vieille en fronçant le sourcil après l'avoir regardé : pourquoi n'est-il pas en costume de *highlander?* C'est celui des braves du *prince.* »

Et le nom du héros de sa jeunesse sortit de sa bouche tremblante.

Une de ces mêmes jeunes filles, me montrant à elle du doigt, lui dit :

« — Voici un étranger! chantez-lui un air du vieux temps : cela lui fera plaisir. »

Aussitôt la centenaire chanta ; c'était : ***The highlanders farewell,*** (l'adieu du montagnard proscrit). On ne pouvait guères distinguer les paroles, mais il y avait encore des sons (1).

« — C'est un ami de Charles-Édouard ! reprit la jeune fille en dirigeant de nouveau son attention vers moi. »

Flora Forbés me retendit la main. Un rire pâle et pour ainsi dire décharné passa sur sa bouche sans lèvres, ce fut son unique réponse.

Je savais qu'elle était catholique, je fis le signe de la croix : la joie se peignit sur ses traits.

« — Allez-vous à la messe ? me demanda-t-elle d'un air heureux. »

Et, à mon geste affirmatif, elle commença ses prières.

(1) En voici deux strophes en français :

« — Notre gloire n'est plus, adieu terre chérie !
« La foudre a frappé nos vallons.
« Adieu, héros de la patrie !
« Proscrits et vaincus nous fuyons.

« Notre gloire n'est plus, fier de sa perfidie,
« Il triomphe, l'usurpateur !
« Adieu, héros de la patrie !
« Adieu la gloire ! adieu l'honneur !

Mrs Fraser lui mit des pièces d'argent dans la main. Elle les regarda d'un air insouciant. Elle ne savait plus la valeur d'une monnaie; et cependant elle comprenait le nom de son ancien prince. Le sentiment de l'intérêt pécuniaire était mort dans son esprit; le sentiment de la fidélité royaliste était vivant encore dans son âme.

Je sortis de la hutte en un silence religieux. Je venais de voir une âme où il n'y avait presque plus de corps. Il régnait de la sérénité dans tout son être, quoiqu'il ne s'y trouvât réellement plus d'existence. Cette âme allait partir pour le ciel.

Nous fûmes de là, Mrs Fraser et moi, à une chapelle catholique, bâtie, non loin, par lord Lovat. L'édifice est dans le genre gothique, à colonnes, à galeries et à tribunes. Le châtelain de Beaufort y a dépensé des sommes considérables. L'église est au milieu des montagnes; à l'entour roulent des torrents.

J'y priai pour *Flora Forbés*, là-haut elle priera pour moi.

XV

Le cœur plein de regrets et de mélancolie,
Je quittai les vieux monts de la Calédonie.

J'avais dit adieu aux Highlands. Je partais l'âme retrempée dans les nobles idées de dévouement religieux et de fidélité monarchique. De beaux noms, revendiqués aujourd'hui par mon pays, avaient frappé mon oreille au milieu des grands souvenirs de Charles Édouard : *Macdonald, Fitz James, Walsh :* noms de gloire et de loyauté. Ils ont été l'orgueil de l'Écosse ; ils le sont aujourd'hui de la France.

Déjà du côté d'Inverness, bien que nous fussions à peine au 1er octobre, le sommet des montagnes commençait à se couvrir de neige. Il faisait froid. Je m'arrêtai à un relai de poste pour me réchauffer par une tasse de thé, à la manière du pays. Un voyageur irlandais se trouvait près de moi contre le poêle de l'auberge; il s'était informé de mon nom ; et il m'adressa ainsi la parole avec la franche cordialité de sa nation :

« — Vous voyagez ici de châteaux en châteaux, monsieur le vicomte! j'ai lu cela dans les journaux. On vous accueille et on vous fête partout, comme une ancienne connaissance : c'est à merveille ; j'espère, néanmoins, que les réceptions de l'Écosse ne vous feront pas oublier l'hospitalité de l'Irlande.

— Oh ! certainement non ! répliquai-je. Rien n'effacera de mon souvenir votre noble terre d'*Érin*.»

L'inconnu, satisfait, continua gaîment l'entretien. Ses observations sur les trois royaumes étaient pleines de finesse ; et, parmi les plus remarquables, je notai l'apologue suivante :

« Un jour le diable étant en bonne humeur,

(ce qui n'est pas toujours dans ses coutumes, vu les tracasseries que lui causent parfois les résistances humaines), transporta, sur le haut d'une immense montagne, et au-dessus d'un large précipice : un Anglais, un Écossais, et un Irlandais. Le site était sauvage et glacial ; on y était au milieu des brouillards et des neiges. Satan a de bizarres idées.

« — Que croyez-vous pouvoir gagner ici ? dit S. M. diabolique à l'Anglais. Je vous le donnerai sur-le-champ. »

L'Anglais se mit à compter sur ses doigts avec un flegme imperturbable, et répondit sans hésiter :

« — Dix mille guinées, Mylord. »

Autant de mille guinées que de doigts. La Providence ne lui en avait mis à la main que *dix* comme à tout le monde : et ce n'était pas assez ce jour-là.

« — Et vous ? reprit le souverain à griffes, en se tournant vers l'Écossais.

— Entendons-nous d'abord : répliqua ce dernier. Quel est à cet égard votre but ? Mettez-

moi au fait de vos véritables intentions. Qu'êtes-vous en mesure de me donner ?

— A votre tour ! continua le démon interrogeant l'Irlandais. Que croyez-vous pouvoir gagner ici ?... »

L'irlandais, jetant un regard moqueur sur les vapeurs nébuleuses qui l'environnaient, partit d'un long éclat de rire.

« — *Ici ?* riposta-t-il soudain. Il n'y a à gagner... qu'un gros rhume. »

— Voilà, monsieur le vicomte ! ajouta mon voyageur, un petit conte qui donne, à un certain point, une idée du caractère actuel des trois peuples.

Présentez une question à un Anglais : il l'envisage à l'instant sous le point de vue de l'intérêt pécuniaire et du profit commercial.

Faites une offre à un Écossais : il n'y répondra, d'une manière précise, qu'après un examen approfondi, et une mûre discussion.

Présentez enfin la même question à un Irlandais : il la saisira, de prime-abord et à la manière française, sous le rapport plaisant et malin. »

Je me rendais à Edimbourg ; je visitai Kinross en passant, et m'arrêtai douloureusement aux bords du *Loch Leven.* (1) Là est le château où fut détenue l'infortunée Marie Stuart par l'implacable Elisabeth : ses ruines serrent le cœur. Qu'elle dut souffrir sous ces murs, la belle souveraine d'Ecosse !... Mais, en ce monde d'injustices, où n'ont pas souffert les gloires humaines ! où n'ont pas triomphé les causes déloyales !...

Lorsque le 2 mai 1568, Marie Stuart, aidée du jeune Douglas, parvint à s'échapper de sa prison, les clefs du château de *Loch Leven* furent jetées dans le lac. Ces clefs, récemment retrouvées par un jeune homme de Kinross, ont été remises au comte de Morton. Elles avaient passé plus de deux siècles et demi sous l'eau. Elles n'ont plus trouvé leurs serrures.

Mais Edimbourg s'offre à mes yeux. La première vue de Londres, en arrivant par la Ta-

(1) Ce lac est de forme ovale irrégulière. Il a quatre îles, dont la principale est Saint-Serf, où fut un prieuré du même nom. Le château de Loch Leven, dont on ne se rappelle plus l'origine, commence à figurer dans l'histoire, en 1334. Il fut résidence royale, et, à la fin, prison d'état.

mise, au milieu des fumées de la houille, m'avait péniblement frappé. Le premier aspect d'Edimbourg, l'*Athènes* du nord de l'Europe, (1) me fit l'impression contraire. Mon cœur sembla se dilater; l'enthousiasme y descendait.

Comment pouvoir décrire Edimbourg! c'est la moins grande des trois capitales britanniques: (elle n'a que 140,000 âmes.) mais c'est sans contredit la plus poétique et la plus pittoresque. J'avais vu presque toutes les métropoles de l'Europe, aucune ne m'avait saisi d'une admiration aussi vive. Qu'on se figure, s'il est possible, une cité admirablement bâtie au bord de la mer, cité du milieu delaquelle s'élèvent des rochers gigantesques, à pics, hérissés de châteaux, d'obélisques et de statues! Voilà Edimbourg. Ses rochers se communiquent par des ponts jetés sur d'anciennes vallées, qui présentement sont des villes. L'immense géant de granit qui dresse son front dans les nues au centre de la capitale, est couronné par un castel à bastions

(2) (Surnom donné à Edimbourg) Tous les voyageurs en Grèce ont remarqué l'extrême ressemblance d'Édimbourg avec Athènes; *en beaucoup plus beau,* selon M. W. H. Williams.

crénelés, dont les fortifications sont dans le roc, et le roc dans les fortifications; tout cela se confond, se mêle et forme un je ne sais quoi de grandiose et de hardi, qu'on dirait le rêve d'un guerrier magicien. Les aspérités de cette masse ont des formes farouches et des couleurs sauvages, dont la plus riche imagination du peintre et du poète ne saurait rendre l'éclat fantasque. En face est le fameux *Calton Hill*, autre montagne colossale, où s'échelonnent des chefs-d'œuvres d'art, diadèmes à la nature. Ville de fantasmagories, à moitié dans les nuages, à moitié dans les précipices, tour-à-tour riante et sévère, ici, posée sur la plage unie de la mer, là, jetée sur le versant escarpé des montagnes, Edimbourg avec ses riches palais et son ciel vaporeux, ses campagnes fertiles et ses aires d'aigles féodaux, Edimbourg, digne d'être le rendez-vous général des héros et des poètes, est pour ainsi dire, à la fois, le camp des enfans de Wallace, et la cité des fils d'Ossian (1).

(1) Pour ajouter à tout ce qu'Édimbourg a déjà d'extraordinaire, un chemin de fer, partant de la mer pour aller joindre le *rail-way* de Glascow, est pratiqué en ce moment

Edimbourg a deux rues d'une beauté incomparable : *Georges-street*, et *Princes-street*. La première est ornée des statues en bronze de Georges IV et de Pitt (1). Au milieu de la seconde, terminée par *Calton Hill* et sa couronne de Temples, est le monument qu'on élève en ce moment à sir Walter Scott ; ce sera un petit prodige d'architecture gothique. Il a quatre façades, présentant chacune trois arcades en

sous quelques parties de la capitale. De cette manière, les *tunnels* et les *viaducs* vont faire assaut de prodiges avec les colosses de granit surgissant de la ville, et les ponts franchissant les rues.

(1) *Georges-street* et *Princes-street* sont bordées de maisons magnifiques, qu'on dirait de bronze et de marbre, tant les pierres en sont brillantes et polies. L'église Saint-Georges, qui est à l'un des bouts de *Georges-street*, a une coupole dans le genre du Panthéon ; l'autre bout de la rue a une colonne surmontée par la statue d'un ancien ami de Pitt, qui, dit-on, rendit des services à l'Écosse. Lorsque j'aperçus cette figure, élevée dans les nues et soutenue par quatre aigles, je m'en approchai avec empressement ; elle dominait les statues des héros et des rois, comme aurait pu le faire un Charlemagne, un Auguste, un Alexandre, un Napoléon. « — *Qui est-ce ?* demandai-je, en contemplant l'apothéose. On me répondit : — « *Lord Melville*. — « *Ah !* »

Je fis, à Londres, une remarque à peu près semblable. La statue du duc d'Yorck est sur une énorme colonne, et les rois sur de petits piédestaux.

ogives, dont les pierres sont dentelées avec un goût exquis. Leurs nombreuses colonnettes sont d'un travail fini. Ce beau bâtiment, qui ne tardera pas à être achevé, sera pour Edimbourg ce qu'était Walter Scott pour l'Ecosse : une des gloires de l'époque.

Le jour même de mon arrivée, je montai à *Calton Hill;* là, près d'une tour élevée à la mémoire de *Nelson*, se dresse un *monument national* qui devait être sur le modèle du *Parthenon*. Douze colonnes y sont debout et isolées comme les ruines d'un ancien temple : cela fait un grand effet vu de loin (1). Quel panorama que celui que j'avais à mes pieds ! Holyrood et sa fameuse chapelle, le Forth et ses fertiles bords, la mer et ses hautes montagnes, la ville et ses rochers pittoresques : Puis, enfin, de toutes parts, une masse de monuments qui joignent

(1) Ce monument inachevé. dont le duc d'Hamilton posa la première pierre, devait être érigé en mémoire de la dernière guerre contre la France, et en haine de Napoléon. Cette idée, d'abord adoptée par plusieurs, finit par déplaire à presque tous. Les souscripteurs se retirèrent. L'œuvre demeura suspendue , et le temple resta *fragment*.

les inspirations de l'homme aux merveilles de Dieu (1).

Un juif nommé *Jacob Aecyk*, demanda, il y a bien des années, à être enseveli dans un petit coin de ce rocher, alors sans monuments, avec l'idée qu'un cimetière ne pouvant être établi en un pareil endroit, il n'y dormirait à côté *d'aucune dépouille chrétienne*. On accéda à son désir moyennant 700 louis : *Jacob* les donna sur-le-champ; et il repose sur une des pointes de *Calton Hill*, entouré de *tombeaux chrétiens* (2)

Georges Hériot's hospital, est un des beaux édifices d'Edimbourg; on pourrait le croire de bronze, à la couleur de son granit. Il fut bâti sur le plateau d'un des rochers de la ville, par *Georges Hériot*, joaillier de Jacques VI en 1628,

(1) Un sculpteur distingué, qui a obtenu la permission d'établir son atelier à *Calton Hill*, y confectionne en ce moment neuf statues équestres, parmi lesquelles sont celles de *Marie-Stuart*, de *Robert Bruce* et de *Napoléon*.

(2) Les principaux sont : le tombeau du poète *Burns* ; le tombeau du célèbre mathématicien *Playfair* ; le tombeau du professeur de philosophie *Dugald Stewart* ; le tombeau de *David Hume*; etc. Ces monuments sont d'une grande beauté. Non loin, est le remarquable palais nommé *High School*.

connu sous le nom de *Jingling Geordie* dans *les Aventures de Nigel*, par Walter Scott. Là, sont élevés, gratuitement, environ 180 enfants de sept à quatorze ans (1).

Les frères Stuart dont j'avais visité la poétique demeure à *l'île d'Aigais*, étaient en ce moment à Edimbourg ; et ce fut avec un réel bonheur que je me mis en rapport avec eux. Je pus m'assurer par moi-même de la ressemblance extrême de Jean Sobiesky et de Charles Edouard avec les portraits de Charles Ier, et du prétendant. Non moins frappé du charme de leur entretien que de la noble élégance de leurs manières, je me convainquis que leur réputation d'être les hommes les plus accomplis de leur pays était complètement méritée. Ils m'offrirent d'être mes *cicerone* dans la *nouvelle Athènes*; et l'on concevra combien j'en fus charmé. Pendant nos excursions, je ramenais continuellement l'entretien sur la royale

(1) Le bâtiment est de style gothique. Il a quatre grosses tours et huit petites. Sa cour intérieure est en arcades comme un cloître. L'ensemble est imposant.

maison d'Ecosse... Mais, aucune parole orgueilleuse ne s'échappait de leur bouche ; et cette modeste réserve ajoutait encore à la haute opinion que j'avais conçue de leur caractère.

Nous fumes ensemble au palais d'*Holyrood*. Que de sensations j'éprouvai sous ces murs si malheureusement célèbres !.. sous ces murs témoins de tant d'adversités !... Holyrood, ancienne résidence des rois d'Ecosse, est à l'extrémité de la ville, au pied du solitaire *Arthur's seat*, roc élevé de 822 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa position est pittoresque, mais mélancolique. Sa principale façade a de la majesté; les quatres tours qui la décorent, bâties par Jacques V, ont un caractère imposant : mais, rien de plus lamentablement triste, que la chapelle en ruines qui y est attenante, chapelle érigée en 1128, par David I[er], où fut couronné en 1633, Charles I[er], et que ravagea, lors de la réformation, le fameux Knox et ses démolisseurs (1).

Je montai l'escalier des grands appartements

(1) Vis-à-vis Holyrood était jadis la croix de l'abbaye que les covenants renversèrent, il n'en reste plus que la place.

qu'habitait Charles X, après 1830; et je me trouvai dans la longue galerie du palais où sont les portraits des rois d'Ecosse, au nombre de 106 (1). Ce fut dans cette galerie, d'environ 150 pieds de long, que Charles Edouard donna la fameuse fête qui suivit la victoire de Preston, et précéda celle de Falkirk. A ce bal célèbre, où l'entouraient toutes *les belles de la Rose Blanche* (2), que d'acclamations l'accueillirent! « Ses jolis cheveux blonds et bouclés, dit l'historien Hume, son teint d'une blancheur et d'une délicatesse extrême, son visage d'un ovale parfait, la pose élégante de sa tête, ses charmants yeux bleus, l'arc bien dessiné de ses sourcils, son nez régulier et sa bouche gracieuse, l'avaient fait surnommer, *le beau prince*. En vain, quelques Whigs chagrins essayaient de dire que ses regards avaient une mélancolie de funeste présage, un enthousiasme général éclatait à sa vue. Charles était excellent cavalier :

(1) Ces portraits, qui sont de l'enfance de l'art, en fait de peinture, ont l'air d'être tous de la même main, et ont des figures qui semblent d'invention. L'élection des pairs d'Écosse a lieu aujourd'hui sous ces murs.

(2) Nom donné à toutes les dames dévouées aux Stuarts.

« *Il ressemble à Robert Bruce!* » s'écriaient ses nombreux partisans, en le voyant passer à la tête de ses clans; et ce n'était pas une illusion (1). » A la fête de Holyrood, on voyait briller sur sa veste de tartan rouge à carreaux, l'étoile nationale de saint André; une écharpe azur et or lui servait de beaudrier; et à sa toque en velours bleu était la rose de Lancastre. Alors, autour de lui, que de joies! Il revenait vainqueur de *Preston* : eût-il pu prévoir *Culloden* (2) !

Je passai dans la chambre à coucher de Charles X, précédée de son cabinet de toilette; le plafond en est remarquable. La salle de déjeuner et la pièce qui suit ont des tapisseries de France qui y furent apportées par Marie-Stuart. La grande salle à manger vient ensuite et ouvre sur la salle du trône. Cette dernière enceinte, tendue en damas rouge, a un beau portrait de Georges IV, en costume de *highlander*, peint par le célébre Vilkie. Plusieurs détails curieux,

(1) On peut s'en convaincre en comparant son portrait à celui de Robert Bruce, qui est à Holyrood.

(2) Voici l'air du Strathspey (danse écossaise) qui fut joué

dans ces divers appartements, auraient mérité

dans la galerie d'Holyrood en 1745, lorsque Charles Édouard y ouvrit le bal. Ce fut, dit-on, avec une comtesse de Wemyss.

Strathspey with which the prince, Charles Édward, and the countess of Wemyss opened the state ball at Holyrood in 1745.



attention ; mais pouvais-je m'y occuper d'autre chose que des souvenirs de Charles X ! Là, que de larmes il avait dù contenir pour ne pas ajouter aux douleurs de son auguste famille ! Là, que de fois la souffrance du monarque avait élevé des prières au ciel pour lui demander la résignation du chrétien : le juste l'obtint du grand juge. Ce fut sa dernière couronne (1).

Une particularité me frappa : c'est que, dans ces appartements de la royauté, du malheur et de la foi, lieux où pleura la fille du roi martyr, et sur lesquels semble s'être étendu quelque chose de sacré, personne n'élève la voix. On dirait un sanctuaire où les fronts doivent s'incliner avec un silencieux respect. Les lèvres n'y ont pas de sourire ; on passe, on regarde, on se tait. Il semble que d'invisibles témoins sont là : l'ombre du vieux roi y préside.

Je me rendis où demeurait S. A. R. le duc de Bordeaux ; je traversai rapidement les premiè-

(1) L'enceinte, dont le roi avait fait sa chapelle, est une galerie au fond de laquelle il y a deux cabinets, dans deux tourelles. C'est aujourd'hui un salon occupé par lady Strathmore, et où il y a des tableaux de prix, notamment un superbe Van-Dyck.

res pièces (1) et ne m'arrêtai que dans sa chambre. Son portrait, lithographié par M. d'Hardivilliers, était près de la cheminée. A l'entour il y avait des tableaux de prix, notamment un *Rubens :* je ne voulus pas les regarder ; la lithographie parlait plus à ma pensée que les belles peintures des grands maîtres. — « Nous aimions beaucoup votre prince : me dit, avec un accent ému, la personne qui nous ouvrait les portes : tout Edimbourg l'a regretté. Dieu conserve le fils de France !

— Oh oui ! Dieu le conservera : interrompis-je vivement. »

Et j'ajoutai d'autres paroles. Mais ce que *là* je pus prononcer, *ici* je ne saurais l'écrire (2).

Il me restait à voir la fameuse aile du château

(1) Antichambre, salle à manger et salon. La salle à manger a un portrait de la femme de Charles Ier, par Van-Dyck, et celui du laird *de Macnab*, en chef de clans. Le salon a le portrait d'un marquis de Breadalbane, enfant, vêtu en chef de highlanders, du temps de la reine Anne.

(2) Lorsque ces mots m'étaient dits à *Holyrood* : « *Nous aimions beaucoup votre prince* , » je ne prévoyais pas qu'une preuve éclatante en serait donnée un mois plus tard. On sait avec quel enthousiasme a été reçu Mgr. le duc de

qu'habitait la reine Marie-Stuart. j'y montai par un escalier de pierre, dont l'aspect me parut funèbre ; une des premières pièces offre le lit de *Charles* Ier. Il me fit l'effet d'un catafalque. Ses tentures, déchirées et noircies par le temps, sont entourées d'une barrière faite avec un long cordon rouge ; on ne peut ni les toucher ni les approcher (1). Charles-Edouard coucha là en 1745, avant son départ pour Inverness. Y reposa-t-il sans effroi ? C'était le lit d'une victime.

Me voici chez Marie-Stuart. A ma droite est son lit tel que le laissa la reine en quittant pour jamais Holyrood ; il est maintenant dans le même état de vétusté que celui de Charles Ier. Sa vue a quelque chose de glacial et de sinistre. A côté, sous une vieille portière en tapisserie du 16e siècle, est une porte masquée ou-

Bordeaux, à la fin d'octobre dernier, par la noble ville d'Edimbourg. Les populations s'y pressaient sous ses pas, pour le saluer de leurs vives acclamations. Certes, si j'avais alors pressenti le voyage de l'auguste descendant de nos rois, je l'aurais attendu en Écosse.

(1) Il en est de même de tous les meubles en lambeaux qui garnissent la chambre ; on ne peut les regarder que de loin.

vrant sur un escalier dérobé qui descend à la chapelle. Ce fut de cette porte que, le 9 mars 1566, sortirent les assassins de Rizzio à la tête desquels était *Darnley*. Marie Stuart soupait en ce moment, dans son petit cabinet de toilette, avec la comtesse d'Argyle, Rizzio et deux autres personnes. L'époux de la reine entra tout-à-coup suivi de lord Ruthven, de Georges Douglas, de lord Lindsay et de plusieurs hommes armés; son œil étincelait de haine et de fureur. Rizzio, à sa vue, prévoyant son sort, tomba à genoux près de sa souveraine, et, s'entourant des plis de sa robe, implora sa protection; mais Darnley, entraînant Marie-Stuart hors du cabinet, la sépara de lui violemment. Aussitôt Georges Douglas porta un premier coup de dague à Rizzio, l'arracha de l'appartement; et, tandis que Marie-Stuart remplissait l'air de ses supplications et de ses cris, cinquante-six coups de poignard achevèrent la victime (1).

Le forfait accompli, Marie-Stuart, l'âme

(1) Pendant ce temps, *Morton*, le chancelier du royaume, gardait les portes du palais, avec 160 hommes armés, pour assurer l'exécution du meurtre.

brisée, laissa tomber ces mots menaçants :

« — *Maintenant plus de pleurs : la vengeance !* »

J'entrai dans le fatal cabinet; le portrait de Rizzio y est resté; la figure de cet homme était belle. On me montra, en ce même lieu, dans une boîte ayant appartenu à Marie Stuart, la délicieuse miniature de cette auguste infortunée. Pour la première fois je la vis, pleine de charmes et d'attraits, telle que je l'avais rêvée. C'était bien la poétique reine d'Écosse, dans tout l'éclat de sa jeunesse, avant les erreurs de sa vie et la prison de Lochleven. En regardant les traits de Marie, je conçus la haine de sa rivale : j'avais vu ceux d'Elisabeth.

En ce même cabinet est une *pierre de couronnement* qui servit au sacre de Marie-Stuart : ce n'était pas celle de *Scone*. Une madone est à côté peinte sur marbre. John Knox qui, dit-on, fut un des assassins du cardinal Beaton, et l'un des complices du crime de Darnley, mit cette image sainte en pièces. On en a recollé les morceaux (1).

(1) « Si John Knox ne prit pas une part directe à l'assassi-

Mais l'endroit le plus saisissant de cette partie du palais est le vestibule où expira Rizzio. Le sang qui s'y est incrusté dans les dalles n'a jamais pu en être effacé; les couleurs de l'homicide y sont restées comme un sceau d'accusation éternelle. Ni les efforts de l'homme ni les ravages du temps n'ont pu le faire disparaître. On est là en face du crime : on le voit saillir du pavé.

Je descendis à la chapelle; l'escalier du meurtre est muré. Je me rappelais avoir vu, au Diorama de Paris, ces tristes et magnifiques ruines, éclairées de nuit par la lune; elles m'avaient fait alors une vive impression. Combien la ressentis-je plus forte en revoyant ces mêmes murailles, dans leur véritable cadre, au milieu de leurs funèbres souvenirs !.... Qu'il avait passé là de malheurs ! Que de débris de toute nature ! Que de victimes en tout genre !

Au fond de l'église est un caveau, assez bien conservé, que ferme une grille de fer. Il contenait les dépouilles mortelles des rois David II,

nat du cardinal Beaton, il se chargea du moins de l'approuver en langage biblique. » (Hist. de Charles-Édouard, par Amédée Pichot. t. I. p. 105.)

Jacques II, Jacques V, de la reine Madeleine sa femme, et de Henri Darnley. John Knox fit briser ces tombeaux et en dispersa les ossements. Depuis, ces ossements ont été recueillis, mais non enterrés; et on les voit, par petits tas, au fond du caveau sépulcral.

Une des galeries latérales de la chapelle est encore debout avec ses beaux piliers et ses superbes ornements d'architecture; l'autre n'est plus que décombres. La vieille maison de Dieu, bien que sans toits et sans charpentes, vous laisse encore admirer son portail et ses sculptures. On n'y peut plus dire d'office ; mais on peut encore y prier, selon la charité chrétienne, pour l'oppresseur et l'opprimé, pour les bourreaux et les victimes.

Jadis, aux temps de la chevalerie, en face l'abbaye d'Holyrood, il y avait un champ de tournoi. Cette lice guerrière , entre les deux hautes montagnes d'*Arthur's-Seat* et de *Calton-Hill*, s'étendait jusqu'à l'emplacement où est aujourd'hui le pont de George IV. Quel changement depuis cette époque! L'ancien préau des poursuivants d'armes est aujourd'hui la

partie d'Edimbourg qu'on appelle *la vieille Cité*. Des rues étroites et des maisons gothiques, à dix et onze étages, y sont pressées et entassées ; j'y examinai l'*hôtellerie du Cheval-Blanc* qui, selon la tradition, fut d'abord une résidence royale, et qui, présentement, n'est qu'un groupe informe de baraques sales et en démolition. Là, le fameux marquis de Montrose, venant prendre un cheval pour aller rejoindre l'armée de Charles Ier, en fut empêché par la populace. J'entrai dans cette auberge, autrefois si bruyante et si fréquentée, aujourd'hui si délabrée et si déserte : une de ses pierres porte le chiffre 1625. Plus loin, je m'arrêtai, rue de la Canongate, devant une maison historique bâtie en 1618, par le comte de Murray. Cette maison a un balcon d'où le marquis d'Argyle et sa famille vinrent voir passer le royaliste marquis de Montrose, que l'on menait à la prison, et de là à la potence (1). A quelques pas est la maison de John Knox. On montre en-

(1) « Le génie implacable des sectes, dit M. Villemain, dans son histoire de Cromwell, se montra dans la barbarie du jugement porté contre ce vaillant homme. Il fut ordonné qu'il serait pendu à un gibet, haut de 30 pieds, et que ses quatres membres seraient attachés aux portes des quatre principales villes du royaume. »

core la petite fenêtre d'où, revenu de France où il avait passé dix-huit mois aux galères, le farouche réformateur pérorait le *mob* assemblé. Sous cette fenêtre est son buste. Il est en bois peint, grossièrement sculpté, comme les madones du vieil âge. Lui, en façon d'image sacrée ! lui qui les détruisait en tous lieux ! Ange exterminateur, quel saint ! (1).

La prison d'Édimbourg, chantée par Walter Scott, n'existe plus. Sa porte d'entrée avec son énorme cadenas et sa clef fut portée à Abbotsford, chez Walter Scott, où on la voit encore. Cette prison fut démolie en 1817 et remplacée ailleurs par une autre. Près de son ancien emplacement est la belle cathédrale de Saint-Gilles (2), et le *Parliament-*

(1) Cette figure grotesque est à l'angle d'un pignon. John Knox, né en mai 1505, mourut en novembre 1572.

(2) Cette église, dédiée à saint Gilles, ancien patron de la ville, date du quatorzième siècle. En 1603, Jacques VI, prenant possession du trône d'Angleterre, sous le nom de Jacques Ier, y fit ses adieux à l'Écosse. Son discours arracha des larmes. Le régent Murray et le marquis de Montrose y furent enterrés. C'est la seule église qui échappa à la furie dévastatrice des covenants.

House (1). Montons au *Château d'Édimbourg* (2).

Il me tardait de gravir le rocher de basalte où cette forteresse s'élève : son origine se perd dans la nuit des temps (3). Son premier nom

(1) La grande salle de *Parliament-house*, *Outer-house*, offre la statue d'Henri Dundas, premier lord Melville, et celle de Duncan Forbes de Culloden, qui fut, en partie, cause de la perte de Charles-Édouard. Ce magistrat fit d'inutiles efforts ensuite pour empêcher le duc de Cumberland de transformer l'Écosse en un vaste cimetière ; il vit massacrer, pour prix de ses services, jusqu'aux membres de sa famille.

Le *Parliament-house* s'est augmenté de constructions élégantes, où se trouve une superbe bibliothèque (*avocates librairy*),

(2) En ce même quartier, s'élève un bâtiment gothique, en forme d'église, à flèches dentelées, dont l'architecture est admirable. Ce sera la salle de l'assemblée générale de *l'église d'Écosse* (l'ancienne, et non celle du mouvement). En face est la maison de Marie de Guise, femme de Jacques V, et mère de Marie-Stuart. On ne conçoit pas comment cette masure a pu jouer le rôle d'un palais. On lit sur ses murs ces deux mots : « *Laus Deo.* » (gloire à Dieu). C'est leur seul ornement. La date est à côté : 1591.

(3) C'est une des quatre forteresses qui, d'après le traité de l'Union, doivent rester constamment fortifiées : les trois autres sont *Stirling, Dumbarton* et *Blackness*. Le roc d'Édimbourg est à 383 pieds au-dessus de la mer. En 1296, lors des guerres entre Bruce et Baliol, il fut assiégé et pris par les Anglais, qui le gardèrent jusqu'en 1373. Bruce le reprit et en détruisit les forts. Édouard III les releva. En 1341, sir William Douglas en chassa les Anglais. En 1513, Élisabeth l'enleva à Marie-Stuart. En 1550, il capitula devant l'armée de Cromwell.

fut *le Mont des douleurs*, ou plutôt *le Mont de douloureuse garde*, ainsi que cela se disait aux jours de *Lancelot du Lac*; puis, *Castrum-Puellarum* ou *Maiden's-Camp*, (la montagne des vierges) (1) ; puis après, *Dunedin*, nom celtique. Aujourd'hui c'est le *Roc-Castel* (2).

Lorsque Charles-Edouard entra triomphant dans Edimbourg, en 1745, il ne put s'emparer de la citadelle; parti peu après pour l'expédition d'Angleterre, il n'avait laissé au palais d'*Holyrood* qu'un seul montagnard pour toute garnison. « — Vous ne tarderez pas à être pris, vinrent dire au soldat de faux frères. — Bah ! répondit *le Highlander* en se penchant mystérieusement à leur oreille : vous ne savez pas le fin mot : je vais vous le confier en secret. Plus de cinq cents hommes sont cachés dans nos caves pour couper la retraite aux Anglais s'ils descendent de leur rocher. » Cette *confidence* fut de suite rapportée au gouverneur de la place ; et, jus-

(1) Ce nom lui venait, dit-on, de ce que les filles des rois Picts y furent longtemps élevées.

(2) Ce fut autrefois une résidence royale, ce n'est plus maintenant qu'une caserne et un hôpital militaire. Marie-Stuart y donna le jour à Jacques VI, qui réunit l'Angleterre à l'Écosse.

qu'au retour de Charles-Edouard, pendant que le drapeau de la maison de Hanòvre, soutenu par de nombreuses cohortes, se déployait sur le plateau de la forteresse, la bannière des Stuarts, sous la garde d'un seul soldat, flottait sur le vieux palais des rois d'Ecosse.

Rien de plus curieux que le *Rocher-Citadelle* d'Edimbourg. Après avoir monté plus de trois cents pieds, et passé des ponts-levis qu'on croit au sommet de la montagne, on se trouve au milieu de rochers qu'il faut grimper pour arriver à de nouvelles portes qui vous conduisent à de nouveaux pics, sur lesquels sont de nouveaux forts. Cet amas de constructions dans le granit et de rochers dans les constructions, est tout ce qu'on peut imaginer de plus âpre, de plus formidable et de plus désordonné. J'avais admiré le panorama d'Edimbourg du haut de *Calton-Hill :* Mon enthousiasme s'accrut sur le plateau du *Maiden's-Camp*. J'avais devant moi les chaînes de montagnes d'*Arthur's-Seat,* de *Blackford* et de *Pentland-Hills*. J'apercevais l'ancien monastère des *Frères gris* détruit en partie par les Covenants et où est enterré l'historien Robertson, la place du marché où fut

exécuté Montrose, la mer et ses navires, le Ben Lomond et ses nuages ; que de sites riants et de vallées fertiles ! On me montra au loin une carrière où les Hollandais vinrent jadis tirer de la pierre pour bâtir le palais d'Amsterdam ; je restai longtemps en contemplation devant ce tableau magique. On ne m'en arracha qu'avec peine (1).

Et pourtant un spectacle curieux m'attendait. Mes nobles guides me menèrent dans l'intérieur de la forteresse pour y voir *the scottish regalia* (les insignes de la royauté écossaise). Je montai un escalier de donjon ; et je fus introduit dans une salle voûtée, sans fenêtres comme un cachot, tendue de rouge et de noir comme une chambre ardente, et éclairée par quatre lampes suspendues autour d'une cage de fer.

Cette cage, placée au milieu de l'extraordinaire enceinte, offrait à travers ses barreaux : 1° *l'ancienne couronne des rois d'Écosse* ; 2° *une épée donnée à Jacques IV par le pape Jules II* ; et 3° *deux sceptres royaux, dont un du quator-*

(1) Sur un des plateaux du fort est un canon d'une grosseur prodigieuse, nommé *Mons-meg*, parce qu'il fut fondu à *Mons*. Ses boulets pèsent de 250 à 300 livres.

zième siècle. Ces objets (the scottish regalia) enfermés, depuis la reine Anne, dans un énorme coffre en chêne, à cercles de fer, avaient été comme perdus. On ignorait ce qu'ils étaient devenus, lorsque Walter Scott, faisant des fouilles et des recherches dans le château, y découvrit un jour le mystérieux coffre. Il est maintenant dans la même salle où l'on a étalé le trésor qu'il recélait. La couronne est d'or, enrichie de pierreries et posée sur un coussin de velours rouge garni d'hermines. A côté est la belle épée de Jacques IV, et le magnifique sceptre de Jacques V orné de fleurs de lys. Ce sceptre a une boule de cristal qui vient d'un temple de druides.

Sous la même cage de fer se voient l'ordre et le collier de la Jarretière donnés par Elisabeth à Jacques VI; le cardinal d'Yorck à qui ils appartenaient, les renvoya à Georges IV dont il recevait une pension à Rome. Là aussi est l'anneau du couronnement de Charles I (1).

(1) La duchesse d'Albanie, qui tenait cet anneau de Charles-Édouard, son père, le fit passer en Angleterre. Elle en espérait des sommes considérables : les reçut-elle ? on affirme que nom.

Si je voulais détailler les nombreux monuments d'Edimbourg, que de pages il me faudrait encore ! Je devrais mentionner l'*Université*, l'*Institution royale*, *Watson's hôpital*, l'*Infirmerie royale*, les *ponts* et les *statues* de la ville ; mais ces belles créations ont déjà été décrites dans bien des livres, et je parlerai seulement des deux premières.

L'université : il n'en existait pas à Edimbourg avant le seizième siècle. Jacques VI fonda celle-ci en 1582. Sur son emplacement était une maison isolée nommée Kirk-of-Field (église des champs). Là, lord Darnley, revenant malade de Glascow, dix mois après le meurtre de Rizzio, dormait paisiblement dans son lit, quand tout-à-coup le comte de Bothwell, le nouveau favori de Marie Stuart, entra dans sa chambre et se précipita sur lui ; la lutte ne fut pas longue : Darnley fut étranglé. Puis, pour effacer les traces du meurtre, Bothwell fit sauter la maison avec des barils de poudre venus à cet effet de Dumbar. Et ainsi s'accomplit le mot de Marie Stuart après le forfait d'Holyrood « *maintenant plus de pleurs : la vengeance* (1) ! »

(1) « *Kirk-of Field* était en pleine campagne. Son ter-

L'institution royale : Cet édifice à longues colonnades serait un monument magnifique s'il avait plus d'élévation. Il s'y fait des expositions de peintures. J'y remarquai plusieurs choses curieuses, notamment le *maiden*, (guillotine écossaise), mis en usage par le régent comte de Morton, qui y eut, dit-on, sa propre tête tranchée (1)... Hélas ! pourquoi faut-il que, si souvent, parmi les différents tableaux offerts à la vie, on ne puisse jamais rien examiner, rien approfondir, sans y trouver le meurtre et le crime !...

Je venais d'achever mes excursions dans Edimbourg, lorsqu'une aimable lettre de la duchesse d'Hamilton vint m'engager à visiter *Hamilton-Palace*, une des plus belles résidences de l'Ecosse. Je m'y rendis avec empresse-

« rain élevé, lui donnait tous les avantages de la salubrité « de l'air..... Le dimanche 9 février 1567, la reine partit « de là, à onze heures du soir, pour un bal à Édimbourg. « Le lendemain, à deux heures du matin, la maison minée, « sauta..... On trouva le corps du roi et celui d'un domesti- « que couché dans la même chambre, étendus morts dans « un jardin voisin, qui était au-dedans des remparts de la « ville. Darnley n'avait que 21 ans. » (Hist. d'Écosse, par Robertson).

(1) Ce fait a été souvent contredit.

ment. Sur ma route était Falkirk où Charles Edouard remporta sa brillante victoire sur le général anglais Hawley et vengea la défaite de Wallace. Je vis *Linlithgow* où naquit Marie Stuart, et la plaine de *Bannockburn* où Robert Bruce, victorieux, brisa le joug de l'Angleterre, en 1314. Non loin est le village de *Camelon* où fut jadis une ville romaine bâtie sous Vespasien, et où les vieux Calédoniens livrèrent un de ces poétiques combats chantés par Ossian. Entre Falkirk et Stirling sont les restes épars de la forêt de Torvood, où Wallace, poursuivi par ses ennemis, n'eut d'autre refuge qu'un chêne. Il reste un débris de cet arbre, et il est vénéré par le peuple.

Hamilton, situé au milieu d'un superbe parc, est un palais tel que peu de souverains en possèdent. Sa façade et son haut perron, ornés de colonnades, rappellent les monuments de Rome et d'Athènes (1). Quant à l'intérieur, le duc

(1) Ce palais est dans le style grec et romain. Le duc d'Hamilton y a été son propre architecte. Les sculptures en pierre et en bois de cette royale demeure, son péristyle et son escalier noir, sont d'une incomparable beauté. Il faudrait un volume pour détailler la quantité de ses salons

d'Hamilton y a réuni tout ce que l'Europe entière a pu lui fournir de plus rare et de plus curieux. Sa grande galerie, avec ses colonnes en porphyre noir d'un seul morceau, son trône, son plafond, à armoiries, semé de fleurs de lys d'or, ses portraits de famille et ses meubles de Boule, est une des plus somptueuses qui existent. On se croit au Louvre en se promenant le long de cette enfilade interminable d'enceintes et de salons où sont entassés des chefs-d'œuvre de marbre et de bronze, des tableaux et des magnificences en tout genre. Il a fallu de longues années et une suite de révolutions pour mettre le duc en possession de toutes les raretés merveilleuses qu'il a transportées là des quatre coins du monde (1).

et de ses galeries. Il y vient journellement une foule immense de curieux.

(1) Sous les lambris d'or de ce musée royal, est le tableau célèbre et fort connu de *Daniel dans la fosse aux lions*, par *Rubens* : Un portrait en pied de *Charles Ier* par *Van-Dyck*, et un portrait en pied de *Napoléon*, par *David*. Je remarquai, parmi les meubles du palais, un grand coffre en laque de la Chine, ayant appartenu au cardinal Mazarin, une énorme coupe d'onix montée en vermeil, et un superbe service en porcelaine de Sèvres donné au duc d'Hamilton, par Charles X, alors que le roi habitait *Holyrood* : Le duc de Bordeaux, enfant, avait passé quelques jours à *Hamilton*.

Peu après mon arrivée, le duc d'Hamilton me proposa une partie de cheval ; le duc est excellent écuyer. Nous fûmes ensemble à son château de *Châtellerault*, ainsi nommé parce que les *Hamilton* furent faits *duc de Châtellerault* par le roi de France ,en 1548, pour récompense de leurs services (1) ; de là nous fûmes aux ruines de *Cadzow*, ancien château des rois d'Ecosse (2), et nous rentrâmes au palais.

Je désirais beaucoup voir la princesse Marie de Bade, aujourd'hui belle-fille du duc d'Hamilton : mais la marquise de Douglas était allée vi-

S. A. R. a revu récemment cette belle demeure ; et le noble châtelain, comme on le sait, l'y a reçu royalement.

(1) Le bisayeul du duc actuel bâtit ce château sur le modèle de celui de Châtellerault , en France. On sait que, lors de la captivité de Marie-Stuart, le régent Murray fut tué par *Hamilton-Bothwellhaugh*. Murray l'avait dépouillé de ses biens; et la femme de cet *Hamilton* était morte par suite des mauvais traitements qu'elle avait subis. La carabine avec laquelle Hamilton tua Murray à Linlithgow est conservée au palais du duc.

(2) *Cadzow* date du huitième siècle, et fut résidence royale. Ses ruines sont dans des gorges de montagnes et au-dessus d'un torrent. *Cadzow* , autour duquel se trouvent des restes de pierres druidiques, fut démantelé par les guerres civiles du temps de Marie-Stuart. Élisabeth le fit brûler pour punir la famille d'Hamilton de son dévouement à la reine d'Écosse.

siter avec son mari ses belles possessions d'Arran. J'en eus un véritable regret; car j'avais connu à *Baden-Baden* la charmante fille de la grande-duchesse Stéphanie; et j'eusse été ravi de la retrouver en Ecosse. Le duc voulait me garder plusieurs jours à cet effet; mais la saison avançait; je n'avais que peu de temps à moi pour achever mon voyage; et je ne prévoyais pas alors que S. A. R. le duc de Bordeaux, quelques semaines plus tard, porterait ses pas vers l'Ecosse !...

Le duc et la duchesse d'Hamilton étaient seuls en ce moment chez eux. Je n'en vis pas moins le château dans toutes ses pompes. Le dîner eut lieu au salon des banquets; et, en sortant de la table du magnifique châtelain, je trouvai toutes ses galeries éclairées, chauffées et splendides, comme s'il s'y préparait une fête.

Du palais d'Hamilton je me rendis à Lanark, où Wallace commença ses premiers exploits. Non loin sont les célèbres *chutes du Clyde* : j'avais vu celles du Rhin à *Schaffhouse* et les cascades de *Trollhattan* en Suède ; je n'en fus pas moins frappé de celles-ci. Le comte de

Wemyss, un des plus nobles et des plus riches propriétaires de l'Ecosse, m'avait offert l'hospitalité dans son châteaude Gosford ; je fus y passer quelques jours (1).

Le château de Gosford est au bord de la mer, au milieu de bocages enchantés. Les pièces d'eau y sont bordées de délicieuses fabriques, et les boulingrins semés de parterres fleuris (2). Le grand père du comte de Wemyss, frère du célèbre lord Elcho qui suivit le prétendant en France après sa dernière défaite, avait bâti, en 1800, et au même lieu, un palais qui lui avait coûté trois millions ; cette construction princière a été abandonnée. Le lord actuel s'est bâti un second château à deux cents

(1) A propos des confortables demeures des iles britanniques, je signalerai ici l'étonnant contraste qui existe entre les lits de l'Écosse et ceux de l'Allemagne. Les premiers sont d'une largeur énorme, avec des draps et des rideaux d'une ampleur prodigieuse. Les seconds ont deux pieds de large, trop courts pour une taille ordinaire, sans rideaux, et n'ayant pour draps que des espèces de serviettes qui ne vous enveloppent pas.

(2) Lord Wemyss a une collection de tableaux du plus grand prix, et des marbres d'Italie de la plus haute valeur. Un matin, je vis pêcher dans ses pièces d'eaux. En dix minutes, il fut pris, au filet, 300 poissons, tant grands que petits : perches, truites et tanches.

pas du premier ; et l'ancien bâtiment, représentant cent cinquante mille francs de rente, est resté superbe et debout, mais inhabité et désert. Il prélude à l'état de ruines.

La plaine où se livra la bataille de Preston, appartient presque en entier à lord Wemyss. La châtelaine de Gosford eut la bonté de me la faire parcourir en calèche. Je vis la place où, la veille du combat, Charles-Edouard coucha sur un amas de cosses de pois : il ne voulait ni lit ni maison. Le duc de Perth commandait son aile droite, et lord Georges Murray son aile gauche. Là, parmi les Highlanders, eurent alors lieu de ces exploits extraordinaires qui sembleraient n'être possibles qu'à un peuple de géants. Les Mac-Gregors, armés d'une espèce de faulx appelée *la hache d'armes de lochaber*, rasaient, en passant et en un clin-d'œil, les têtes de l'ennemi de dessus leurs épaules ; rien ne résistait à ces foudres. Un Highlander, encore imberbe, fit à lui seul dix prisonniers et les chassait devant lui comme un troupeau de moutons. On amena un montagnard, âgé de quatorze ans, à Charles Edouard vers la fin de la grande journée. « — On m'assure, lui dit le

prince, que tu as tué quatorze ennemis : est-ce vrai?

— Je ne sais si je les ai tués, répondit naïvement l'enfant-héros; mais, ce qui est sûr, c'est que je leur ai passé mon épée au travers du corps. »

Notre calèche était près du sentier où le général de l'armée anglaise tourna bride et prit la fuite du côté de Berwick : ce sentier s'appelle encore *chemin de John Cope*.

Lorsque ce chef arriva à Berwick : « — Sir John! lui dit lord Mark-Ker, vous êtes le premier général de l'Europe qui ait apporté la première nouvelle de sa défaite... (1) »

Si, à cette époque, et alors que la marche du prétendant sur Londres jetait la terreur au palais de Saint-James, la France eût envoyé quelques bataillons en Écosse, selon ses promesses, les Stuart remontaient au trône (2). Mais Charles

(1) Les Écossais ne perdirent, à Preston, que 30 hommes et n'eurent que 80 blessés. Les Anglais laissèrent sur le champ de bataille ou dans la retraite, 500 morts, plus de 1000 prisonniers, leurs tentes, leurs bagages, leurs canons et leurs drapeaux.

(2) Le bruit courut alors à Londres que les Français avaient débarqué au nombre de 10,000. Le roi Georges fit aussitôt tenir prêts ses yachts au quai de la Tour, y fit cacher ses trésors; et tout était disposé pour qu'à la première nouvelle, S. M.

Edouard n'avait malheureusement pour alliée qu'une cour sans énergie où les corruptions de la Régence avaient porté leurs fruits. Madame de Pompadour dirigeait, en même temps, le ministère de Louis XV et les voluptueuses fêtes de Choisy. On fit à Paris de la lâcheté sous le nom de prudence ; on y prépara les chutes futures de la monarchie légitime en y abandonnant la cause présente du droit. Ah! si Louis XIV eût vécu !

Lady Kinnaird, aux rives du Tay, m'avait fait cadeau d'un plaid écossais ; lady Harriet Suttie, fille de lord Wemyss, me donna, pour l'agrafer sur l'épaule, une broche d'argent que portait un brave *Highlander* à la victoire de Preston. Ce sont deux précieux souvenirs.

J'avais peine à quitter l'Ecosse. La vie était si douce au milieu de ces nobles familles qui accueillent le voyageur avec une si touchante bonté !... Il fallut cependant me résoudre à de nouveaux adieux. La veille de mon départ, l'intendant du comte de Wemyss me proposa

mit à la voile pour la Hollande. Charles-Édouard n'était plus qu'à trois journées de Westminster. (Amédée Pichot. Hist. de Charles-Édouard. t. 2. p. 147.)

une longue excursion dans le *Haddington-Shire*; j'y consentis, et nous partîmes.

Une foule d'églises et de couvents, dont les ruines s'offraient à moi, me prouvèrent que Cromwell avait aussi exploré le pays. Je passai devant le vieux château de *Red-House*, fortifié, dit-on, par un général français nommé *de Thermes* en 1549; et j'arrivai à Haddington.

Cette ville, fort ancienne, « *civia quatuor burgorum* » est sur les bords d'une jolie rivière nommée *le Tyne;* elle a environ 4,000 habitants. *Ada*, comtesse de Northumberland, y fonda un couvent de religieuses, en 1178; et Marie Stuart y tint un parlement en 1548. Jacques VI créa *John Ramsay* vicomte de *Haddington*, « pour l'avoir sauvé à Perth, disait-il, lors de l'attentat des *Gowrie*.»

Au sud de la ville est une ancienne abbaye de Franciscains aujourd'hui en ruines. Le *pieux* Cromwell, après l'avoir démolie à coups de canons, en envoya les cloches en Angleterre, vu la célébrité de leur *carillon*. Le canon et les cloches du *protecteur* sonnèrent mal, néanmoins, aux oreilles des vrais chrétiens.

Une légende de *Haddington* rapporte qu'à l'époque de la terrible inondation qui engloutit, en 1558, la majeure partie du pays, et où il périt beaucoup de monde, une religieuse sortit tout-à-coup de l'abbaye avec une statue de la Vierge entre ses bras. Elle s'approcha ainsi des eaux furibondes qui ravageaient la contrée ; et, s'adressant à son image sainte : « — Je te jette à la rivière, lui dit-elle avec une foi naïve, si tu ne sauves l'abbaye. » L'eau, en ce moment, qui montait toujours, et qui déjà dépassait ses genoux, toucha les pieds de la statue... O prodige ! les flots s'arrêtent ; ils reculent, ils se retirent. Le monastère fut sauvé.

Les ruines de l'église sont fort belles. Beaucoup de murailles, encore debout, attestent son ancienne splendeur ; l'intérieur est plein de tombeaux. Une église moderne, où se fait le prêche, est adjacente au vieux monument. La ville, qui en a cinq ou six autres, se prépare à de nouvelles bâtisses, vu *le mouvement religieux* qui agite l'Ecosse. Grâce aux divisions et subdivisions des cultes dissidents qui s'émiettent et s'éparpillent dans la chrétienneté actuelle de la Calédonie, il s'y trouvera bientôt

autant de religions que de familles, et autant d'églises que de maisons. Est-ce le cas de dire avec le proverbe : « *Abondance de biens ne nuit point.* »

A cent pas de l'abbaye de Haddington, est la maison où naquit *John Knox*. Celui-là ne s'occupait pas à construire des églises : il les travaillait à la façon de Cromwell, en architecte.... de décombres.

Une maison assez curieuse est à l'extrémité de la ville : c'est celle où se cacha *Bothwell* après l'assassinat de Darnley. Elle a une petite tour et un donjon : cet asile, autrefois sauveur, semble aujourd'hui un *coupe-gorge* (1).

Près de Haddington est le beau château d'*Amisfield*, d'architecture grecque, appartenant à lord Elcho, fils de lord Wemyss. On le dirait bâti en porphyre, tant ses pierres sont rouges et polies. A côté est une cabane délabrée où se passa, il y a dix ans, un événement tragique : en voici les sombres détails.

(1) A l'entrée de Haddington est un joli monument, élevé à M. *Ferguson*, membre du parlement. Il avait épousé la femme divorcée de ce célèbre *lord Elgin* qui dévasta les temples de la Grèce, au profit des jardins anglais d'Albion.

Une pauvre veuve, à qui la Providence avait donné deux filles, habitait cette chaumière avec l'une d'elles qui était âgée de seize ans. La sœur de celle-ci demeurait dans le voisinage avec son oncle, nommé *Émond*, marchand colporteur au pays.

Émond, beau-frère de la veuve, était marié, mais sans enfants ; il avait adopté sa nièce, et il lui promettait son héritage. Un jour, revenant du marché, la veuve aborda son beau-frère :

« — Voici, lui dit-elle, une belle paire de souliers que je viens d'acheter pour vous. Regardez les jolis petits fers à cheval qu'on a mis à leurs talons ; ils sont d'un genre tout particulier : personne n'en a de semblables.

— Merci ! lui répond le colporteur d'un ton farouche ; j'aime assez à n'être semblable à personne.

— En ce cas, j'ai donc bien choisi, réplique avec gaîté la veuve : mes souliers vous distingueront. »

Elle ne se doutait pas de tout ce qu'il y avait de prophétique en ces dernières paroles.

Peu de jours après, par un temps pluvieux et par une nuit obscure, Émond s'introduit fur-

tivement chez la malheureuse veuve ; il passe une partie de la nuit dans une étable à pourceaux ; puis, sortant de là sans lumière, à l'heure où tout dormait à l'entour, il se glisse sous la chaumière ; et il égorge, à coups de couteau, sa belle-sœur et sa nièce.

Quel était le but de ce monstre? On ne saurait se l'expliquer. Il n'avait jamais témoigné aucune haine à sa belle-sœur ; il regardait au contraire son enfant comme le sien. Pourquoi le meurtre de la sœur? Autre forfait inconcevable. Les deux victimes avaient quelque peu d'argent : il n'y toucha point. La veuve possédait une montre ; il la jeta par la fenêtre. Il n'était pas venu pour voler.

A l'aube du jour, une femme du pays le rencontra ; il se lavait tranquillement les mains dans un ruisseau.

« — Vous faites ici votre toilette de bonne heure ! lui dit la villageoise en passant.

— Oui, répond le colporteur d'un ton gaillard. La propreté pour moi : *c'est la vie.* »

Ces mots renfermaient plus d'un sens : l'audace y égalait l'imprudence.

Émond rentre chez lui sans aucune agitation,

se couche paisiblement auprès de sa femme, et s'y endort le front serein. Le bruit de l'assassinat ne tarde point à se répandre. « — Oh! s'écrie le colporteur, c'est horrible! » La nièce qu'il avait chez lui se livrait au désespoir. « — Soyez tranquille! on découvrira l'assassin, dit Émond cherchant à la consoler. Le crime est puni tôt ou tard. »

Mais on vient l'arrêter lui-même.

« — Quoi! s'écrie-t-il en éclatant de rire, on me soupçonne! moi! Parbleu, la chose est plaisante.

— On a des preuves contre vous, répondent les gens de justice.

— Des preuves !

— Montrez vos souliers,

— Volontiers : les voici. Après.

— Vous rappelez-vous les paroles que vous adressa votre belle-sœur en vous les donnant : *mes souliers vous distingueront?*

— Oui.

— Ils vous ont fait distinguer.

— Comment donc cela, je vous prie?

— *Personne n'en a de semblables.*

— Je le sais. Concluez enfin.

— Les petits fers à cheval de vos talons se sont empreints sur la terre mouillée, depuis la chaumière des victimes, jusqu'à la maison du meurtrier. »

Émond périt sur l'échafaud.

Sur la même rive où est le château d'Amisfield était jadis la vieille maison de *New-Mills* où résidait la noble famille des *Stanfield*. Cette maison n'existe plus; son emplacement est une solitude sauvage où semble avoir soufflé le vent des malédictions. Là est *le puits des fantômes*, ainsi nommé, dit-on, parce qu'il en sort des spectres armés de poignards, à certain jour de crime et de meurtre... Je demandai des renseignements à cet égard ; et j'appris l'histoire suivante (1).

(1) Elle eut un immense retentissement dans tout le royaume, au dix-septième siècle ; et elle est encore l'objet de mille controverses. J'en ai lu quelques détails dans les archives du pays. Elle a fourni matière à un immense dossier de documents *accusateurs* et de pièces *justificatives*. Peu de causes furent plus célèbres.

LA GOUTTE DE SANG.

Vers l'an 1687, sir James Stanfield, colonel aux armées de Cromwell, se retira du service après la victoire de Dunbar, et vint s'établir près de Haddington, dans son domaine de *New-mills.* Il ne lui manquait ni honneurs ni richesses; et cependant son humeur était morose, et son caractère farouche. Soit égarement de l'esprit, soit infirmité de cœur, il n'était susceptible d'aucun sentiment affectueux. Il ne croyait au bien que comme à une exception dans l'ordre universel. Pour lui *le juste* était celui à qui l'iniquité n'avait pas été nécessaire : *le sobre* celui qui ne digérait plus : *le chaste* celui dont le sang glacé n'avait plus de puissance. Il se plaisait à soutenir que la vertu n'appartenait ici-bas qu'à celui qui n'avait pu, ou ne pouvait plus être vicieux. Le mot de *Dieu* signifiait enfin, selon lui, *sottise* chez l'homme en santé, *lâcheté* chez l'homme mourant.

Sir James Stanfield avait une femme et un fils ; son bonheur était de les tourmenter sans relâche ; il attachait une sorte d'amour-propre à se rendre aussi odieux que redoutable. Jamais chef de famille ne s'était plu davantage à rendre malheureux tout ce qui l'entourait. De noires pensées obscurcissaient par fois son entendement ; de continuelles fureurs l'agitaient. On l'eût cru possédé du démon.

Son fils, Philippe Stanfield, un des plus beaux hommes de l'Ecosse, avait un caractère entièrement opposé. Aimable, doux et bienfaisant, quoique vif, ardent et brave, il ne songeait qu'à s'attirer l'estime et la confiance publiques : sa douceur égalait sa bonté. Il était au printemps de la vie ; et la jeune *Agnès Hepburn,* fille d'un baron du voisinage, n'avait pu le voir sans l'aimer. Ils s'étaient connus dès l'enfance.

Un jour il était auprès d'elle au château de Haills ; et ses regards, attachés avec une silencieuse tristesse sur la jolie figure d'Agnès, paraissaient empreints de souffrance.

» — Pourquoi ce sombre abattement ? lui dit la jeune fille inquiète. Qu'avez-vous donc ? vous m'effrayez.

— Hélas ! répond Philippe Stanfield, les mauvais traitements de mon père.....

— Eh bien !

— Sont plus affreux que jamais.

— Qu'a donc fait de nouveau sir James?...

— Il finira par m'enlever ma pauvre mère : par la précipiter au tombeau : il a osé la frapper devant moi.....

— Il l'a frappée !....

— Et j'étais là. Agnès ! oserais-je l'avouer, mon sang bouillonnait dans mes veines ; et si j'avais eu une arme sur moi.....

— Grand Dieu ! n'achevez pas !....

— Si fait. Chère Agnès ! j'adore ma mère. J'aurais voulu pouvoir la défendre, ou, pour mieux dire : la venger.

— Oh ! ne vous arrêtez point à ces fatales pensées, Philippe. Combien je déplore en ce moment l'absence de mon frère ! si John Hepburn n'était pas de service au Castel d'Édimbourg, ses sages conseils calmeraient ici votre irritation. Il vous aime.

— Il est militaire : il comprendrait ce que je souffre.

— Votre mère, Philippe, a conçu une haine

profonde pour l'auteur de vos jours, on peut le concevoir sans peine; mais elle ne cache pas assez ses sentiments d'aversion, elle ne devrait pas chercher à vous les transmettre; ses paroles imprudentes, je le sais, allument par fois en vous de coupables transports: ne les écoutez pas, Philippe!

— Il lui rend la vie odieuse! Il est le fléau de sa famille! Il est l'horreur de la contrée!

— Il n'en est pas moins votre père.

— Il sait que je vous aime, Agnès: il m'a défendu de vous voir; et il m'a déclaré qu'il ne souffrirait jamais que nous fussions unis. Point de mariage possible entre nous, et nul bonheur ici pour personne, tant qu'il aura un souffle de vie! Il peut vivre encore vingt ans.

— Dieu seul doit disposer de ses jours; répond Agnès baignée de larmes. Votre père peut vous défendre de me voir, mais il ne pourra m'empêcher de vous aimer. Demeurons purs et sans reproche: les circonstances changeront. Espérons tout du temps et du ciel: l'un passera, comptons sur l'autre.

— Agnès! Agnès! priez pour… nous!»

Philippe retourne à Newmills; il ne doute

pas qu'il n'y soit accueilli, ainsi que de coutume, par de nouvelles scènes de violence. L'âme ulcérée, il s'arrête auprès du puits qui devait être nommé, plus tard, *le Puits des Fantômes*. Ce lieu était planté de grands arbres ; des cyprès y élevaient leur tige droite et sinistre. Au pied de l'un d'entr'eux était assis un ancien soldat retiré, ayant combattu sous sir James. Philippe recule à sa vue ; cet homme, d'une force athlétique, avait un visage féroce. Une barbe épaisse et rousse ombrageait sa figure ; son œil avait un éclat satanique. *Samuel Mangor*, depuis son retour de l'armée, vivait seul sous un abri sauvage où personne ne pénétrait. Il s'y livrait, selon les bruits du hameau voisin, à des travaux cabalistiques. Il passait pour initié aux secrets du démon ; et la contrée le redoutait.

— Salut ! sir Philippe Stanfield ! dit l'ancien soldat se levant et s'avançant vers le jeune homme : est-ce que mon aspect vous fait peur ?....

— Non. Pourquoi cette question ?

— C'est qu'il y a du noir dans votre âme, et que je lis dans vos pensées.

— *Dans mes pensées !* Quelles sont elles ? Voyons ! explique-toi.

— Volontiers. Vous êtes amoureux, sir Philippe.

— Ne l'est-on pas toujours à mon âge?

— Il en est qui n'aiment jamais : et vous le savez mieux que personne. Quant à vous, sir Philippe, ce ne sont pas les sentiments qui vous manquent ; car vous avez dans le cœur, en ce moment, autant d'irritation que d'amour. Me trompé-je ?

— Continue !

— Vous n'ignorez point que votre vie sera vouée au malheur tant qu'elle sera à la merci de votre père. Il y aurait bien un moyen de vous tirer d'esclavage ; mais il faudrait une volonté ferme et une main hardie. Il ne vous manque pas *le pouvoir;* mais vous n'avez pas *le courage.*

— Paix ! Samuel ! je ne comprends plus.

— Si; vous comprenez à merveille. Ecoutez-moi bien, sir Philippe ! Je hais, autant et plus que vous, le tyran de cette contrée. Il a tué un de mes frères ; il a déshonoré une jeune fille qui était ma fiancée ; où ? comment? et en quel endroit? cela vous importe peu à savoir. Toujours est-il que je n'ai qu'une idée dans l'âme, iné-

branlable et inflexible, *la vengeance*. Autorisez moi à frapper! et je délivre votre mère; et vous épousez votre amante.....

— Retire-toi! Satan! retire-toi! interrompt Philippe indigné. Monstre! un parricide! Va-t-en!

— Je m'attendais à ce premier cri : mais la réflexion suivra. Je reviendrai ici dans une heure. »

Y eut-il un nouvel entretien?....

La soirée de ce jour fut horrible... On entendit gronder le tonnerre; des villageois du pays assurèrent avoir aperçu, près du puits de New-mills, au milieu des nuées de l'orage, deux inconnus vêtus de noir. Leurs mains étaient armées de poignards; ils disparurent, tout-à-coup, comme si le puits les eût engloutis. Des bluettes de feu couraient sous les arbres; la meute du manoir se mit à hurler; il passa des hiboux sur la rive; le crime et la mort étaient là.

Le corps de sir James Stanfield, percé d'un coup de dague, fut retiré le lendemain de la rivière voisine. Il avait péri dans la nuit et pendant l'orage. Comment se trouvait-il au bord de

l'eau par l'affreux temps qu'il faisait? S'était-il frappé lui-même et ensuite noyé? Ou bien l'avait-on égorgé et précipité dans le *Tyne?* Etait-ce suicide ou meurtre?... Rien ne pouvait encore être prononcé à cet égard. La justice allait informer.

Le cadavre de la victime est porté solennellement à l'abbaye de *Haddington*. Il est reconnu que sir James a été assassiné avant d'être jeté à l'eau. Qui aurait commis le forfait? Aucun indice à cet égard. Il y a bien de vagues soupçons, mais pas une preuve réelle. En pareille circonstance et selon les idées superstitieuses du vieil âge, il est décidé qu'on en appellera au jugement de Dieu. Une épreuve extraordinaire sera tentée. A défaut de lumières humaines on implorera les lumières divines; les tribunaux ne doutent point qu'un pouvoir surnaturel ne vienne à leur aide; et leurs ordres sont donnés en conséquence. Un grand appareil aura lieu.

Au milieu de la vieille cathédrale de Haddington, en partie renversée par les boulets de canon de Cromvell, on étend les dépouilles inanimées de sir James Stanfield. Un catafalque, tendu de noir, est élevé sous la nef, parmi les

décombres et les ruines ; sur ce catafalque, entouré de cierges et surmonté d'un dais funéraire, est posé le cadavre nu; il est livide et teint de sang. Le lord lieutenant, le shérif de la contrée, et les ministres du culte protestant, tous en grand costume, président à l'étrange solennité. Une foule de peuple est réunie sous les arches rompues de l'église, sur des fûts brisés de pilastres, et sur des tombeaux mutilés. La destruction et la mort environnent les assistants. L'épouvante est dans tous les cœurs.

La veuve de sir James, lady Stanfield, occupait une estrade en face de l'effrayant sarcophage, avec son fils, sa famille et ses domestiques. Agnès Hepburn, enveloppée d'une mante noire, était cachée parmi la multitude ; et, près du monument, à genoux, murmurait ces mots, les mains jointes : —*Mon Dieu! désignez le coupable !* »

Un prêtre commença la cérémonie par un discours plein d'images touchantes; puis, se tournant vers le fils de la victime, il termina ainsi, d'une voix forte et solennelle.

« — Philippe Stanfield ! Les éclaircissements d'ici-bas nous ayant manqué pour découvrir

le meurtrier de votre père, nous recourons aux clartés d'en haut. Dieu éclairera nos ténèbres. Vous devez désirer la vérité plus que personne : souffrez que chaque habitant de la contrée vienne jurer sur le corps de la victime qu'il est innocent de l'homicide ! Vous vous joindrez vous-même à la foule : ainsi l'a décidé *le conseil privé*. Y consentez-vous, sir Philippe ?

— De grand cœur, répliqua le jeune homme en saluant d'un air calme et avec un pieux respect. Que la cérémonie commence ! »

Une quantité d'habitants du pays passent devant le cénotaphe. Chacun lève la main sur le cadavre de sir James, et s'écrie : « *Je suis innocent.* Philippe Stanfield se présente ; il s'approche de la dépouille mortelle ; son front est pâle, mais tranquille. Il lève la main à son tour.

« — *Je suis innocent !* s'écrie-t-il. »

A ce moment, la blessure de la victime paraît se mouvoir et s'ouvrir. Des gouttes de sang en jaillissent ; et l'une de ces gouttes accusatrices vient marquer au front sir Philippe. Il recule saisi d'horreur.

« — Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! »

Un cri de désespoir lui répond. Une jeune

fille vient de tomber, en proie à d'affreuses convulsions, au pied du catafalque funèbre. Philippe regarde.... c'est Agnès.

— Voilà l'assassin! le voilà! hurle la populace irritée. Malédiction et mort au parricide!

— *Malédiction!* répètent les prêtres.

— Et *mort*! ajoute le shérif. »

La multitude, exaspérée, se rue sur Philippe Stanfield et veut le déchirer en pièces.

Les prêtres et les magistrats ne parviennent qu'avec une peine extrême à l'arracher aux Cannibales... Ce n'était qu'ajourner le supplice.

Le 15 février 1687, d'après l'arrêt rendu par ses juges, Philippe Stanfield fut condamné à avoir la langue arrachée, comme *sacrilège;* à avoir le poing coupé, comme *parricide;* et à être pendu, comme *assassin.*

La sentence fut lue au jeune homme dans la prison d'Édimbourg où il avait été transféré. Il ne pâlit ni ne trembla en l'écoutant; son front resta calme et serein. Aucune trace de crime et de remords ne sillonnait sa belle et douce physionomie.

« — *Je suis innocent,* répétait-il d'une voix ferme et sonore. Un fait inexplicable m'accuse;

et mes juges sont pardonnables. Devant eux, Dieu m'a fait coupable : devant lui, je monte sans tache. Vous avez décrété mon supplice, il prépare ma récompense. »

La veille de l'exécution, et à l'approche de la nuit, Philippe voit s'ouvrir la porte de son cachot. Une femme entre et vient à lui.

« — Agnès ! s'écrie le prisonnier.

— Au nom de notre ancien amour ! répond la jeune fille avec une austère gravité, je viens vous demander encore *trois mots*. Voici le livre des saints évangiles ! sa première page a *une goutte de sang ;* et c'est moi qui l'y ai empreinte. Sur ce sang qui est celui de votre père, sur ce même sang qui a paru vous accuser dans l'église de Haddington, dites-moi : *Je suis innocent;* et je croirai à vos paroles. Vous êtes à l'heure suprême, on ne ment plus lorsqu'on est sur le point de paraître devant Dieu : Si vous êtes coupable, Philippe, confessez-moi la vérité; Agnès d'abord pardonnera, puis le Tout-Puissant fera grâce.

— Agnès ! répond Philippe avec l'exaltation de deux amours, celui de ce monde et celui de l'autre : j'attends mieux du ciel qu'un pardon;

c'est une réparation qu'il me doit. Tombé sous les condamnations humaines, j'aurai droit à me relever sous les palmes divines. Déjà me vient un premier ange...

— Un prêtre sortait de chez vous? interrompt la tremblante Agnès.

— Oui, et ce prêtre m'a absous. Je lui disais : *demain l'échafaud ;* il m'a répondu · *demain l'immortalité.* Je ne me plains plus de mon sort.

— Philippe! je n'ai plus de doutes. Je vous crois aussi, mais n'importe : il me faut des paroles solennelles. Prenez ce livre!

— Volontiers! répond le captif en posant respectueusement ses lèvres sur le missel religieux, et sur son empreinte sanglante. Dieu juste! *Je suis innocent.* »

En ce moment les sons lointains d'un orgue se font entendre... Une harmonie céleste retentit ; une odeur d'encens et de parfums se glisse sous l'affreux cachot ; la lampe du prisonnier jette des clartés lumineuses ; et, sur la page du saint livre, *la goutte de sang* disparaît. C'était encore un prodige, comme sous les ruines de Haddington, mais un prodige en sens opposé.

« — *Second miracle!* crie Agnès. Oh! c'est à celui-ci qu'il faut croire. L'autre était l'œuvre du démon. Dieu, cette fois, Dieu seul se révèle.

— Oui, répète le condamné, *l'autre était l'œuvre du démon ;* et son agent, il m'est connu.

— *Son agent*!... qui donc?

— *Samuel Mangor.*

— L'ancien soldat?...

— Le vrai meurtrier. En me perdant il se sauvait. L'infâme, aidé par les enfers, a fait jaillir *le sang* sur mon front. Son art magique a triomphé.

— Qu'entends-je!...

— Il faut tout vous apprendre. *Mangor* me proposa le parricide; il voulait un complice à son meurtre, un complice qui le protégeât après l'œuvre du sang. Je repoussai ce monstre avec horreur, et ne le revis plus. Mais ses plans étaient arrêtés : c'est lui qui a tué mon père.

— Pourquoi ne l'avoir pas déclaré?

— Je n'avais point de preuves à offrir.

— O Philippe! plus d'échafaud! s'écrie la jeune fille avec une exclamation de joie et de triomphe. Maintenant, je puis vous sauver!

— Comment! que signifie ce transport?...

— Oui, Philippe! répète Agnès : *maintenant je puis vous sauver.* Sachez que mon frère, sir John, se trouve, en ce moment, chargé de la garde de votre prison ; il ne tient qu'à lui de briser vos fers sans courir aucun risque. J'ai été ce matin me jeter à ses pieds : il m'a répondu : « *Va voir Philippe! interroge-le ; et si tu peux ensuite me jurer, devant Dieu, que tu es sûre de son innocence, je le ferai évader cette nuit.* » Je suis partie de suite avec le livre des évangiles, et *la goutte de sang* ; la vérité s'est manifestée par un miracle ; j'ai vu briller votre innocence, et je cours rejoindre mon frère. Philippe! vous ne mourrez point.

— Agnès! répond le captif d'une voix plaintive, j'avais déjà fait le sacrifice de cette vie ; j'étais à moitié route de l'autre.. je ne reviendrais, actuellement, sur mes pas qu'avec une nouvelle terreur...

— Mais ce n'est pas vers le monde, interrompt Agnès avec l'accent du reproche, c'est vers moi que vous revenez. Je vous suivrai sur la terre étrangère : on est heureux partout où l'on s'aime. Adieu! je me hâte : je pars. Mon

frère et moi, ensemble à minuit, nous reviendrons ici vous sauver. Agnès et Dieu veillent sur vous. »

La jeune fille se retire. Sortie de la prison, elle se dirige à pas pressés vers la demeure de son frère. Les ombres de la nuit couvraient Holyrood, Calton-hill, et le *vieux Talbooth* (1). La neige tombait à flocons ; le froid rigoureux de l'atmosphère confinait chez eux les habitants de la ville ; et les rues d'Edimbourg étaient désertes. Agnès, près de l'église saint Giles, continue sa rapide marche, en dépit des vents, des frimas et de l'obscurité ; son cœur battait plein d'espérance ; elle atteignait le but de sa course.

Tout-à-coup, près d'une ruelle, une robuste main la saisit.

« — Tu n'iras pas plus loin, insensée ! dit une voix rauque et farouche. »

Agnès effarée se retourne.

« — Qui est là ?

— Samuel Mangor. »

(1) *Talbooth* : La prison d'Édimbourg ; on la nommait aussi *the heart of Mid-Lothlian ;* et c'est sous ce dernier nom que Walter Scott l'a rendue célèbre dans son roman.

Un frisson mortel parcourt les veines d'Agnès; elle était seule et au pouvoir d'un assassin. Personne à appeler à son aide. L'effroi glace ses mouvements.

« — Que me voulez-vous? reprend-elle.

— Que tu rebrousses chemin, et que tu me suives.

— Moi!...

— Pas de cris inutiles. A quoi te servirait de me résister? J'emploierai la force au besoin.

— Où voulez-vous que j'aille?

— Chez moi.

— Au secours! au secours! s'écrie la jeune fille, apercevant au loin un passant, et cherchant à s'élancer vers lui. »

Un bâillon, serré sur sa bouche, étouffe ses cris de détresse. Samuel l'étreint de ses bras nerveux; il l'emporte en dépit de sa résistance désespérée; le monstre ne rencontre aucun obstacle sur son passage; il ne lâchera plus sa proie.

Bientôt, arrivé à une maison de sinistre apparence et en partie inhabitée, il franchit un passage obscur. Parvenu à un escalier étroit et tortueux, il gravit rapidement plusieurs étages

sans rencontrer âme qui vive. Puis, le long d'un noir corridor, il trouve à tâtons une porte; il l'ouvre au moyen d'une espèce de passe-partout; et, sous une affreuse mansarde, auprès d'un misérable grabat, il dépose enfin sa victime.

Peu de minutes s'écoulent. Agnès, débarrassée du bâillon qui lui couvrait la bouche et les yeux, regarde avec horreur autour d'elle. Une lampe de caveau éclairait le galetas du meurtrier; et Samuel, debout devant elle, l'examinait, d'un air triomphant, avec le rire des démons.

« — Qu'en penses-tu? dit le bandit; le grenier du nécromant n'est guère plus gai, n'est-ce pas, que le cachot du condamné? puis, ici, il n'y a que la peur; là-bas, il y avait l'amour.

— Samuel! répond Agnès rassemblant ses forces et avec une apparence de calme; je ne vous ai jamais fait de mal, au contraire. Le château de Haills vous fut secourable en toute occasion : pourquoi m'avez-vous conduite ici?

— Parce que, grâce aux secrets de mon art, j'ai connu tes intentions, et que j'ai pénétré ton but Tu viens de la prison de ton amant, et tu voulais le sauver cette nuit.

— Comment l'aurais-je pu ?

— Qu'importe ! l'essentiel pour moi, est que tu n'en aies plus la possibilité. Maintenant me voici tranquille.

— Et qu'aviez-vous à craindre de moi ?

— Si l'on t'eût laissée fuir avec ton amant, tu serais parvenue peut-être à le réhabiliter ; tu aurais dénoncé le vrai meurtrier ; et c'eût été à moi à mourir.

— A vous !...

— Ne feins pas la surprise. Philippe t'a tout révélé. Sa main eût pu un jour me frapper, et sa langue aurait pu me perdre : le bourreau prépare en ce moment la hache qui lui coupera la main, et le fer qui lui raccourcira la langue.

— Oh ! pitié ! pitié ! Samuel ! s'écrie Agnès avec une exclamation d'horreur, et tombant aux pieds du brigand. Non, jamais ni sir Philippe, ni moi, nous ne vous dénoncerions à personne ; jamais votre nom ne sortirait de notre bouche ; je vous le jure à la face du ciel. Lui et moi nous fuirions au bout de la terre ; nous vous donnerions même de l'or : Fixez la somme, vous l'aurez ; mais laissez-moi sortir ! Samuel. Miséricorde ! au nom de Dieu !

— Tais-toi ! j'ai renié ton Dieu, réplique en ricanant le monstre. Tu ne peux faire de promesses que pour toi ; tu ne peux répondre pour autrui. Il me faut la mort de Stanfield.

— Tue-moi donc aussi, Samuel ! s'écrie la malheureuse Agnès en joignant ses mains agitées de mouvements convulsifs ; tue-moi ! car si Philippe meurt, ma vie te sera redoutable. Je te dénoncerai à la terre... j'appellerai sur toi l'anathème... mon désespoir te poursuivra...

— *Jusqu'aux enfers,* n'est-il pas vrai ? continue Samuel avec une ironie satanique ; tu fais bien de m'en prévenir : merci ! j'y pourvoirai. Adieu !

— Samuel !... un mot !... arrêtez ! reprend la captive éperdue, en saisissant le pan de l'habit du brigand, et se traînant agenouillée sur ses pas ; je ne sais quelles paroles je prononce, mais je n'ai ni rage ni haine. Mon emportement n'est que de l'angoisse. Je souffre... je pleure... je prie ; voilà tout. Samuel ! je vous tends la main : n'eûtes-vous jamais de pitié !... Mais vous avez pourtant un cœur ! On fut jeune... on aima sa mère...

— Je n'ai eu ni mère, ni femme ; et, sem-

blable au maître que je sers, *je suis celui qui n'aime pas*. Épargne-toi donc des supplications humiliantes et de dégradantes contorsions, elles ne peuvent mener à rien. Ni prières, ni menaces ne me touchent; crime ou vertu, rien ne m'émeut. L'*implacable* ici-bas, c'est moi. Souffre, pleure ou prie : peu m'importe ! »

Samuel, à ces derniers mots, repousse violemment sa prisonnière; elle tombe la tête contre le mur, en poussant de nouveaux ces cris :

« — Au secours ! mon Dieu ! au secours !

— Il ne viendra personne à ton aide, réplique l'infâme assassin. »

Il est sorti. Agnès se relève; elle parcourt la chambre à grands pas. La porte est fermée à double tour; la fenêtre, à petits barreaux, était au quatrième étage...

« — O Philippe ! Philippe ! répétait la pauvre captive, en frappant les murs de ses mains dans l'angoisse de son délire; tu m'appelles en ce moment! tu m'attends! tu te crois sauvé! et tous deux nous sommes perdus !... »

Elle pousse des cris lamentables... Nulle assistance, nul espoir. Ses forces ne pouvaient résister longtemps à cet affreux déchirement, à

cet épouvantable supplice; elle tombe en une espèce d'anéantissement léthargique; et de longues heures s'écoulent...

« — Allons! dit une voix railleuse; allons! lève-toi, jeune fille! voici le moment du réveil! l'heure des *actions de grâces*! »

Agnès jette un œil hagard sur Samuel; elle n'a pas encore assez repris ses esprits pour comprendre toute l'horreur de sa position. Elle est immobile et muette.

« — Il est grand jour, continue-t-il; n'entends-tu pas d'étranges bruits? On te prépare ici un spectacle. Ma fenêtre donne sur la place des *hautes œuvres;* elle est bien située, regarde! »

Agnès ne comprend pas encore; néanmoins, à demi-folle de terreur, elle s'élance à la fenêtre..... Oh! quel cri! quel cri déchirant!..... Sur la place, vis-à-vis d'elle, est la potence de Philippe; le bourreau est à son poste; les supplices vont commencer; la hache et les fourneaux sont prêts. On amène le condamné.

Agnès, frappée comme d'un coup de massue, se retourne vers Samuel Mangor.

« — Démon! sois maudit! s'écrie-t-elle. »

Elle recule... chancelle... et tombe.

« — *Morte?* murmure le bandit : non, elle n'est qu'évanouie. J'ai là un cordial utile. .

. . . .

C'était vers le milieu du jour : l'exécution de sir Philippe Stanfield avait eu lieu depuis longtemps. Un ancien soldat se présente à la demeure de sir John Hepburn; il demande à parler au jeune officier, et on l'introduit sans obstacle.

Sir John, la tête appuyée sur sa main, paraissait en proie à une vive inquiétude; il avait attendu sa sœur toute la nuit; et, malgré ses recherches de la matinée, il ne pouvait découvrir ce qu'elle était devenue. Ses traits portaient l'empreinte de la douleur.

« — Ah ! c'est toi, Samuel Mangor! dit l'officier fronçant le sourcil; je te croyais chez toi à *Newmills*.

— Hélas! Milord! répond l'ancien soldat d'une voix humble et doucereuse, j'ai quitté le pays pour toujours, depuis les malheurs qui ont frappé la famille de mes maîtres. Lady Stanfield

est à ses derniers moments ; la contrée est dans la consternation ; et moi, désolé, sans appui.....

— Que me veux-tu ? interrompt brusquement sir John ; tu sais aussi les maux qui m'accablent. M'apportes-tu quelque nouvelle ?

— Oui, Milord ! et une bien triste ! J'étais cette nuit à gémir sur le sort du pauvre héritier des Stanfield, lorsqu'une jeune lady, couverte d'un voile noir, s'est présentée seule chez moi. Persuadée que je pouvais lire dans le secret des âmes et même pénétrer dans les mystères de l'avenir, elle venait me demander si, réellement, sir Philippe était coupable, et si une tentative d'évasion réussirait. Vous savez, Milord ! qu'on veut me faire passer pour magicien dans le Haddington-Shire : ce qui est une grave erreur. J'ai répondu à la noble dame qne je n'avais aucun moyen de l'éclairer. Alors, saisie de désespoir, elle est tombée en défaillance. Je l'ai secourue de mon mieux. Son état déplorable a duré de longues heures. Pour surcroît de malheur, elle est revenue à elle juste au moment où l'on menait au gibet le condamné. Ma chambre se trouvait en face ; et, devant l'horrible spectacle, lady Agnès est tombée morte...

— *Lady Agnès*! interrompt sir John épouvanté. *Lady Agnès!* ma sœur ?...

— Elle-même. Si votre seigneurie veut me suivre, elle trouvera chez moi son corps inanimé. Milord! j'ai dû venir vous chercher. Les obsèques dus à son rang!...

— Assez!... conduisez-moi!... partons. »

Sir John se hâte de jeter un manteau sur son uniforme militaire, et accompagne Samuel. Il ne saurait croire au récit du soldat de *New-mills*, et pourtant ce récit a de certaines vraisemblances. Sa sœur a en effet disparu. Qu'est-elle devenue toute la nuit? aurait-elle été recourir, dans l'égarement de son désespoir, aux sciences cabalistiques? sir John est glacé de terreur. Il monte au funeste logis.

Grand Dieu! c'est elle! c'est Agnès! Elle est là étendue sans mouvement et sans vie. Ses traits ne sont point défigurés par des convulsions indiquant une mort violente. Il n'y a là nul indice de meurtre. Le noble officier se penche sur le corps de sa sœur en l'appelant des noms les plus tendres.

« — C'est ton amour qui t'a tuée! disait-il d'une voix déchirante; ah! pourquoi n'es-tu

pas venue à moi cette nuit?... Philippe, je l'aimais aussi! Eût-il été coupable! n'importe. Si tu m'avais dit : *sauve-le quand même!* est-ce que tu crois que j'aurais pu résister à tes larmes!... et puis il se fût repenti! et puis je l'ai connu si bon! Agnès, ma pauvre sœur! m'entends-tu? »

Tout-à-coup sir John se relève. Sur la farouche figure de Samuel, il a cru voir passer une ombre ironique et triomphante, quelque chose comme un reflet des enfers. Il avait toujours ressenti, pour le nécromant de Newmills, une invincible aversion. Il le regarde fixement.

« — Samuel Mangor! c'est encore un meurtre.

— *Un meurtre!* répète le bandit sans la moindre altération sur ses traits et dans sa voix; la douleur égare la raison de votre seigneurie. Moi! assassiner une femme!... tuer lady Agnès! et pourquoi?

— *Pourquoi!* rien ne peut l'expliquer; mais ici tout me fait horreur. Ici, je sens l'odeur du crime.

— Milord! reprenez vos esprits; où voyez-vous traces de meurtre?

— C'est vrai : ni blessures, ni coups. Toujours

et toujours des mystères! Mon Dieu! j'implore ta puissance! mon Dieu! au front de l'homicide *encore une goutte de sang*!.,. »

L'officier s'est interrompu; puis, d'une voix tonnante, il poursuit:

« — Mais le poison!... tu as du poison?...

— Non, Milord.

— Tu as du poison; j'en suis sûr, je t'ai vu pâlir. »

Sir John avait ses armes sur lui; il tire un poignard de sa ceinture; et, le levant sur le bandit:

« — Pas un mot, et ne bouge pas! ma sœur a été ici en ta puissance; tu es à présent dans la mienne. Je n'entends et ne vois que *meurtres*: un de plus, mon fer le demande. A genoux! et avoue ton crime!

— Frappez! dit Samuel d'un ton calme; un soldat ne craint pas la mort. Soyez un monstre avec les autres! mais regardez à la fenêtre! une potence y est encore. Assassin! elle vous attend. »

Sir John tressaille à ces paroles. Sa conviction s'en trouve ébranlée... En ce moment, un coup de vent pousse la fenêtre de la chambre.

La porte d'un placard mal fermé, s'agite, s'ébranle et s'entr'ouvre. Sir John, dans le mur près de lui, voit une fiole à moitié vide.

« — Samuel, voilà le poison! s'écrie-t-il la main sur la fiole. Agnès n'a pas tout bu: il en reste. Oui, il en reste, et *c'est ta part.*

— Milord!... milord!...

— Tais-toi, misérable! Le vent du ciel vient de souffler sur ton logis, sur toi, sur ton crime! Ne m'as-tu pas dit tout-à-l'heure, qu'ici tu n'avais pas de *poison?* tu n'as donc rien à craindre : *bois!*

— Au secours! au secours! s'écrie Samuel en se débattant sous la main de fer de sir John.

— Agnès a dû crier ainsi! répond l'inflexible officier, levant de nouveau sa fiole et son poignard; mais tes mesures étaient prises pour commettre le crime impunément : tu avais choisi un logis désert; donc, ainsi que tu l'as réglé toi-même, *il ne viendra personne à ton aide.* Bois, misérable! ou je t'égorge! »

Et, sous l'étreinte irrésistible, et sous l'implacable poignard, Samuel a vidé la fiole.

« — Maintenant, reprend le frère d'Agnès

en lâchant sa proie consternée, et remettant paisiblement sa dague dans son étui : Innocent, tu es hors de danger ; coupable, ta tombe est ouverte. Tu es venu me chercher pour des obsèques : je vais commander les sépulcres. Adieu ! je reviendrai dans une heure. »

Il sort et referme la porte à double tour sur le bandit pétrifié. Sir John avait vengé sa sœur.

Vers le soir, on emportait deux corps inanimés de la maison où avait demeuré le nécromant de Newmills ; deux cercueils : l'un fut à l'église. On ne sait où fut porté l'autre.

Le bruit courut qu'Agnès Hepburn était morte de saisissement et de désespoir, en voyant conduire son amant au supplice. Quant au trépas de *Samuel Mangor*, on ne put jamais l'expliquer.

Sir John garda un morne silence.

Je quittai Haddington, et me dirigeai vers les pittoresques montagnes de *Garlton;* là, sur la pointe d'un rocher, s'élève une haute colonne à la mémoire du comte de Hapetown, général

anglais, qui se distingua, dit-on, dans les dernières guerres contre la France (1). Du sommet de *Garlton-hills* (2), on voit à ses pieds le riche comté de Haddington. Au loin est le *bass-roc*, énorme pic en pain de sucre qui surgit, seul, de la mer, à deux milles de la côte (3) ; à l'horizon la fameuse ville de Dunbar, où sont les ruines du château de Bothwell (4), et enfin les poétiques plages de *Lammermoor*, où l'imagination cherche la tour de *Caleb*.

En ces mêmes rochers de *Garlton*, est une hauteur où sont les restes d'un *camp de Picts*.

(1) Ce monument fut bâti par les fermiers et tenanciers du général. Il a dû leur coûter fort cher.

(2) Au pied de Garlton sont les ruines de l'ancien castel de ce nom.

(3) Au temps des guerres civiles du dix-septième siècle, on en fit une bastille. Non loin est le *North berwick law*, autre montagne dont l'immense aiguille s'élève isolée sur la plaine.

(4) *Dunbar* est une ville de 3,000 âmes. On y voit les ruines de deux monastères : *Gray friars* et *White friars*. Toujours des églises détruites. Cromwell remporta sous ces murs une brillante victoire. La forteresse de *Dunbar* est célèbre dans l'histoire. *Black agnes*, comtesse de March, y soutint vaillamment un siége contre les Anglais, commandés par le comte de Salisbury, et força l'ennemi à se retirer. En 1567, Marie-Stuart en confia le commandement à Bothwell, et y vint déguisée en page ; ce fort fut pris ensuite et détruit par *Murray*.

Les flancs de cette hauteur sont sillonnés par les retranchements de l'ancienne place guerrière qui, crénelés en rond par étages, commencent en bas et finissent en haut. Toutes ces lignes de circonvallation sont étonnamment conservées. En face est l'emplacement d'un poste romain. Ce camp des Picts est maintenant couvert de bruyères et de gazons où paissent de nombreux troupeaux. Le vieux sol des guerriers est aujourd'hui la pelouse des pâtres. Au lieu de clairons : des musettes.

Je désirais voir une ferme écossaise ; mon guide, M. James Burnet, me conduisit chez M Hall, un des plus habiles *tenants* du pays. Son habitation était aussi élégante que commode. Son salon avait des tapis, des tentures, des glaces et des marbres ; tout y respirait l'aisance et le bonheur. M. Hall, fermier du comte de Wemyss, était né dans des rangs obscurs ; et le début de sa vie avait eu des particularités singulières : la plus frappante est celle-ci ; il me l'a racontée lui-même.

Étant extrêmement jeune, il lui prit fantaisie d'aller chez le maitre de danse de son village, pour y apprendre à faire des pas. Il y rencontre

une jeune fille qu'il trouve charmante ; et son *premier pas* est vers elle ; et ce ne fut point un *faux pas.* Il la demande en mariage ; on lui répond : *elle n'a rien.* Il réplique : *j'en ai autant*; et, cela posé, ils s'épousent.

« — Mon ami ! qu'est-ce que nous allons faire ? dit ensuite la nouvelle mariée à son jeune compagnon. Il faudrait maintenant y penser. »

Cette idée ne leur était pas venue auparavant : car ils n'avaient eu que celle de s'aimer, de se le dire et de se marier.

« — Je me ferai batelier, répond Hall avec confiance. Je puis me procurer une petite barque sur le *Tweed* à *Norham*, près du vieux château de l'endroit, à sept milles de *Berwick.* Il passe là beaucoup de monde, et nous y gagnerons de quoi vivre. »

Les deux époux partent gaîment pour Norham : comment conduiront-ils leur barque ?...

Le premier jour où le jeune Hall, débutant dans ses nouvelles fonctions, allait transporter les voyageurs d'un bord à l'autre, il chantait, sa rame à la main. Personne ne se présentait.

« — Quoi ! pas un passant ce matin ! dit tristement la mariée.

— Il s'en présentera, garde-toi d'en douter! répond le batelier avec emphase et sans s'imaginer le moins du monde qu'il reproduisait un vers de Voltaire. Tiens! ma bonne amie! je me sens inspiré ce matin. Le premier voyageur à qui nous ferons traverser le Tweed, nous sera une sorte de prophétie; nous y lirons nos destinées.

— Tu crois ça, mon ami?

— J'en suis sûr. »

La jolie mariée attend avec impatience l'avertissement en chair et en os, qui va, en étrennant leur nacelle, décider de leur avenir. Elle soupire après quelque grand seigneur, quelque noble dame, quelque ange protecteur... Rien de tout cela n'apparaît. C'est au contraire une vieille mendiante, couverte de haillons, et à figure décharnée, qui s'offre à ses yeux la première... Hall la salue d'un air courtois, reçoit d'elle son *premier sou*, et, l'ayant débarquée sur la rive, lui crie joyeusement: « *Adieu!* »

La pauvresse s'est éloignée.

« — Comment comprends-tu la *prophétie?* damande alors la batelière à son mari. Que nous a annoncé la mendiante?

— Que nous sommes en voie de fortune, réplique Hall en donnant son premier sou à sa femme. La prophétie est claire et précise. Nous venons de passer la *misère;* et je viens de lui dire « *adieu!* »

La jeune femme, ravie, saute au cou de son mari et l'embrasse.

M. Hall est aujourd'hui l'un des riches tenants du *Haddington-shire.* Il paye par an au comte de Wemyss, pour sa belle ferme d'*Amisfield*, 1400 livres sterling, (environ 35,000 francs.) Depuis le *premier sou* de la vieille pauvresse, il a constamment prospéré. La fortune n'a pas cessé un seul instant de lui sourire ; et de plus, il a dix enfans. Abondance de biens en toute chose.

M. Hall me fit servir une collation, où il y avait d'*excellent* whiskey. Par malheur, cet *excellent* breuvage, aimé par les Écossais avec passion, est *détestable*, à mon avis. « — Te souvient-il de notre *premier sou*? demandait l'ancien batelier à sa femme... Eh bien ! ne te l'avais-je pas dit : le *cuivre* nous prédisait l'*or*.»

M. Hall avait de quatre-vingt à cent meules de grain à l'entour de sa demeure. Il me montra une ingénieuse machine qui, mue par la vapeur, faisait, dans sa ferme, l'office d'une foule d'ouvriers ; elle battait les gerbes du laboureur, séparait la paille d'avec le grain, chassait la poussière et l'ivraie, vannait avec rapidité. La main et le regard de l'homme, n'étaient même pas nécessaires à cet énorme travail ; la vapeur et le charbon, mettant en jeu l'intelligent mécanisme, se chargeaient obligeamment de ses plus minutieux détails. La vapeur et le charbon, sont aujourd'hui les premières notabilités du siècle (1).

Je venais de quitter Gosford (2); j'étais à l'abbaye de Melrose, et sur les bords du *Tweed*. *Melrose* ! qui n'a ouï parler de ces célèbres ruines ! Que de traditions et de légendes m'y furent

(1) Rendons ici justice à l'agriculture, en Écosse. Elle y est portée au plus haut degré de perfection ; et les grands propriétaires du royaume lui font faire de continuels progrès.

(2) Le duc de Bordeaux et sa sœur, qui venaient souvent d'Holyrood à Gosford, après 1830, y ont laissé d'ineffaçables souvenirs.

racontées!... Je souriais de l'air de conviction avec lequel on me débitait un monde de folies.

« — Monsieur! me dit un voyageur qui se trouvait près de moi, il est des vérités qui sont souvent aussi extravagantes que des contes. Avez-vous vu le phare d'*Eddystone*?

— Auprès de Plymouth? non, Monsieur.

— Eh bien! voici un fait authentique. Il est consigné comme *positif*, dans le grand in-folio de l'ingénieur civil *John Smeaton*, publié à Londres en 1791; et il n'y a pas de chronique plus invraisemblable au monde. Vous savez que le phare d'Eddystone est sur un rocher, au milieu de la mer: un jour le feu prit à ce haut monument. Un marin, désespéré, étant au pied du phare, et voyant qu'il n'y avait plus de moyens humains capables d'arrêter l'incendie, lève la tête vers le ciel, et s'écrie : « *Mon Dieu!... O mon Dieu!..* » En ce moment du plomb fondu tombe dans sa bouche, et, descendant le long de sa gorge, l'empèche de continuer ses exclamations. Convenez aussi qu'il y avait là de quoi couper la parole à jamais! Pas du tout. Cet homme avait avalé la chose avec résignation; et, bien que sans doute il n'eût pas trouvé un goût délectable à ce singulier

liquide, il ne l'avait pas revomi. Son estomac se sentait un peu chargé, il est vrai ; mais cela lui donnait peut-être de *l'aplomb;* et le fait est, qu'excepté lui, nul ne digérait cette histoire.

« — Quoi ! c'est lui qui la racontait?...

« — Lui-même ; et John Smeaton l'a écrit dans son scientifique ouvrage de manière à ne pas permettre d'en douter. Néanmoins, le marin, muni de son métal fondu, se désespérait des moqueries dont on accueillait son récit ; le seul moyen de prouver la vérité eût été de se faire ouvrir ; il fallait donc mourir pour convaincre, et il ne voulait point s'y résoudre. Ce ne fut que longtemps après qu'il trépassa : On se mit, en hâte, à le disséquer ; et, en effet, on trouva son estomac bien et duement plombé, comme s'il se fût agi d'une dent. On pesa l'extrait de lave brûlante qui s'était installée chez lui ; et le chiffre exact fut *sept onces.* »

Cette histoire pouvait, certes, marcher de pair avec une infinité de fables.

Une volée de corbeaux voltigeaient sous les ruines de *Melrose.* Je m'assis, le long de ses ogi-

ves délabrées, sur un reste de pierre ou Walter Scott était venu souvent méditer, et qu'on montre à tous les voyageurs. Mon œil contemplait tristement les arches gothiques où retentit le canon de Cromwell : car le grand destructeur des édifices religieux avait traité *Melrose* comme *Haddington* : Les trous de ses boulets constatent encore ses triomphes. La superbe basilique aurait néanmoins survécu aux dévastations du *Protecteur* : mais à *Olivier Cromwell* succéda *John Knox*; les décombres s'amoncelèrent; et ce fut fait de l'abbaye.

L'église est peuplée de tombeaux : Walter Scott y a ses aïeux (1), et le roi Alexandre II y repose. Cette abbaye fut fondée par David Ier, en 1136, et dédiée à la Vierge. Les statues de Marie, du Christ et des apôtres, y sont assez bien conservées. Les croisées de l'église, demeurées debout çà et là, offrent encore leurs admirables sculptures et leurs pierres dentelées. On me montra la place ou le cœur de *Robert Bruce* fut enterré dans un vase d'argent. Hélas! après tant de ré-

(1) Une partie des domaines de cette abbaye appartint jadis à un Walter-Scott, comte de Buccleuch, ancêtre de l'illustre écrivain.

volutions et de renversements, je ne sais si le *cœur* y est encore, mais je parierais que *le vase* n'y est plus.

Passons à l'abbaye de Dryburgh, à quatre milles de Melrose. Autres magnifiques débris : Que d'illustrations sous ces murs! Je courus à la plus récente, elle était pour moi la première... *Le tombeau de sir Walter Scott* (1). Il est à l'endroit le plus mélancolique et le plus touchant de ces belles ruines. La nature y semble avoir étalé à dessein ses plus pittoresques décors. Des pampres de verdure s'y enlacent aux pierres funèbres. Le long des murailles gothiques, on se croirait sous des bocages; tout devait être poésie... là où repose le poète.

(1) Walter-Scott y fut enterré, le 26 septembre 1832, parmi ses ancêtres, *the Haliburtons of newmains*, anciens propriétaires du lieu. L'abbaye fut fondée en 1150, sous le règne de David Ier, par Hugh de Moreville, lord de Lauderdale. Édouard II, revenant vaincu de son invasion en Écosse, en 1322, la réduisit en cendres. Robert Ier la releva. Et, en 1544, elle fut de nouveau ravagée par les Anglais, commandés par sir Georges Bowes et sir Brian Latoun. A peu de distance de Dryburgh est un temple dédié aux muses, où est le buste de Thompson (l'auteur des *Saisons*). Plus loin, sur un rocher dominant le Tweed, est la statue colossale du héros de l'Écosse : *Wallace*.

A trois milles de *Melrose,* était le fameux *Abbotsford*. Que j'eusse été heureux d'y rencontrer le célèbre écrivain !... Hélas ! sur la rive écossaise, je ne devais trouver que sa tombe... J'ai vu, du moins, sa gloire partout : La gloire est encore la vie.

Je remarquai que, dans les villes et villages du pays, les boutiques et les échoppes se paraient du nom renommé. Je lisais, de côté et d'autre : M. * boulanger de sir Walter Scott. M. ** tailleur de sir Walter Scott. M. *** cordonnier de sir Walter Scott, etc., etc. L'Écossais est reconnaissant.

Abbotsford est dans une jolie vallée qu'arrose le Tweed, rivière qui, du côté de Berwick et de Kelso, sépare l'Écosse de l'Angleterre. De jolies montagnes l'entourent ; le lieu est agreste et tranquille. On y arrive par une allée tournante au milieu d'un parc solitaire. Abbotsford a quelque chose de calme et de doux, comme les écrits de son maître. L'habitation au dehors est originale et bizarre. C'est un amas irrégulier de tourelles crénélées et de constructions gothiques dont l'ensemble a beaucoup de charme. C'est la retraite d'un poète, et l'air du génie s'y respire.

Je ne pus me défendre d'une vive émotion, en mettant le pied sur cette plage où Walter Scott avait si souvent donné un libre cours à ses inspirations. C'est là qu'avait rêvé l'auteur d'*Ivanhoé*, de la *Fiancée de Lamermoor*, du *Château de Kenilworth*, de l'*antiquaire*, de *Guy-Mannering*, des *Puritains d'Écosse*, etc. C'est de là qu'étaient parties tant de pages intéressantes que l'Europe entière devait lire et relire. Là, son cœur avait battu de reconnaissance, en recevant les preuves éclatantes de l'admiration de ses contemporains. Là, la renommée lui avait prodigué ses couronnes... Mais là aussi, la souffrance était venue empoisonner ses derniers jours. Hélas! ne faut-il pas que les triomphes s'expient comme les crimes!.. Les privilégiés du talent ne sont-ils pas souvent, et à la fois, le point de mire de l'envie et les prédestinés de la douleur! Qui fut jamais illustre et grand, sans être, avoir été ou devoir être à plaindre! Il est rare que l'homme distingué parmi ses semblables puisse passer, sur cette terre, sans les deux palmes du génie : la *renommée* et le *malheur*.

Des revers de fortune avaient frappé l'écrivain. De nombreux créanciers l'assaillaient.

Abbotsford, sa retraite chérie, était menacé d'attaques judiciaires. Walter Scott ne se laissa point abattre par ses infortunes. Sa plume redevenait plus active, et son talent rajeunissait. Il était tombé dans la fortune, il se relevait dans la gloire.

Oh! si une faible partie des sommes énormes qui, depuis sa mort, ont été versées pour lui élever des monuments, lui avaient été remises de son vivant, lorsqu'il touchait à sa ruine, que de souffrances lui eussent été épargnées!..... il vivrait encore peut-être. Mais il lui fallait sa double auréole de triomphes et d'adversités : il l'a emportée dans la tombe.

Le vestibule d'Abbotsford est un salon d'armes entouré d'écussons, de trophées et de bannières; son plafond a des poutres admirablement sculptées. Sur les vitraux coloriés de l'enceinte sont les armoiries de Walter Scott, entourées de toutes celles des nobles familles auxquelles il était allié, notamment de celles du duc de Buccleugh. Un des drapeaux de cette première salle est tricolore, et porte ces mots en gros caractères : « L'*Empereur Napoléon au* 105th *régiment de ligne!* »

« — Ce drapeau a été pris à Waterloo : me dit mistriss Ormond, espèce de femme de charge acariâtre, qui servait de guide aux pèlerins d'*Abbotsford*.

« — Ce drapeau n'a jamais été français, répondis-je sans hésiter. »

Mistriss Ormond fronça le sourcil.

Je venais d'avoir une preuve incontestable, que le prétendu trophée, donné à Walter Scott comme historique, n'avait jamais figuré dans les rangs de l'armée impériale. L'artiste anglais qui l'avait composé y avait empreint lui-même sa fraude. Les mots *cent cinquième* en chiffres auraient dû être écrits ainsi : 105ème. Les petites lettres *ème* étaient indispensables. Pas du tout, on avait mis en place *th* : le mot cinquième en anglais s'écrit *fifth;* et les deux dernières lettres de fif*th* étaient là pour les trois dernières de cinqui*ème*. On ne pouvait faire une faute plus stupide. Sir Walter Scott n'y avait sans doute pas fait attention, sans quoi il ne s'y fût pas laissé prendre.

Je m'étais penché vers le drapeau pour mieux l'examiner.

« — Il n'est pas permis ici de toucher ! me dit aigrement mistriss Ormond.

— Je suis incapable de prendre cette liberté : lui répondis-je avec calme. »

Nous passâmes dans la salle à manger où déjeunait Walter Scott. J'écrivais quelques mots au crayon sur mon portefeuille en regardant une galerie à ogives qui y conduisait, et qui me rappelait les chapelles de l'Abbaye de Melrose :

« — Il n'est pas permis ici de dessiner ! reprit mistriss Ormond d'un ton impératif. »

Je montrai mon petit livre au cerbère, et lui prouvai qu'il n'y avait pas apparence de dessin sur ses pages. Un charmant portrait du prince Charles Édouard avait attiré mon attention, et j'en avais pris note. Arrivé dans la grande salle à manger d'Abbotsford où étaient les portraits de Cromwell, de Charles XII et de Thompson, (l'auteur des *Saisons*) j'avais repris de nouveau mon crayon.

« — Il n'est pas permis d'écrire ici ! me dit ma revèche conductrice. »

Pour le coup, je perdis patience et lui répliquai :

« — Il ne devrait pas vous être permis de parler : vous profanez un sanctuaire. »

Et lorsque, l'instant d'après, elle me tendait la main à la porte pour réclamer son salaire, je fus tenté de m'écrier à mon tour :

« — Il n'est pas permis ici de payer. »

L'insupportable créature, indignant tous ceux qui visitaient avec moi Abbotsford et changeant le cours de leurs idées, désenchantait le lieu. J'en étais indigné, non pour moi, mais pour les mânes du grand écrivain. Pouvait-on, devait-on, penser à autre chose qu'à lui, là où tout rappelait son génie !

Le petit arsenal de Walter Scott me parut fort poétique ; il renfermait une quantité d'armes précieuses. Son portrait est dans son salon ; il est représenté assis, ayant deux beaux chiens près de lui. Là aussi est le portrait de sa femme; elle était Française et se nommait *Charpentier*. Il en avait eu deux filles et un fils; ce dernier est militaire, et présentement dans les Indes. Une souscription nationale a dégrevé tous les biens de sir Walter Scott; et Abbotsford, dégagé de toute créance, sera rendu à sa famille.

Dans la bibliothèque, où est le portrait de son fils en habit militaire, je vis le buste de Shakespeare. On m'avait dit que je trouverais plusieurs de mes ouvrages parmi ses livres, mais mistriss Ormond m'ayant déclaré qu'*il n'était pas permis de lire*, je ne pus m'en assurer par moi-même. Abbotsford a un superbe bureau donné par le roi Georges IV, et un magnifique vase en porcelaine offert par lord Byron (1).

Près du cabinet ou sir Walter Scott travaillait, entouré de ses auteurs favoris, est un réduit solitaire ou l'on montre les vêtements qu'il portait avant sa mort. « — Ainsi passent toutes les gloires de ce monde! » me dis-je en regardant douloureusement ces tristes et derniers débris. J'en avais tant vu de ce genre!

Hélas! chez soi comme chez autrui, n'est-on pas continuellement entouré de débris!... La renommée n'y a pas toujours sa place : mais la douleur y a fréquemment son poste. Que l'on regarde aux lieux où l'on a vécu, où l'on a passé, où l'on demeure, il est peu d'objets, au bout d'un certain temps, qui n'aient un

(1) Je ne dois pas oublier de mentionner le buste en marbre de Walter Scott, un véritable chef-d'œuvre en son genre.

souvenir attristant la pensée, qui n'aient une date brisant le cœur, et qui ne soient une tombe, en quelque sorte, où repose une affection.

Il est pourtant des cœurs où les regrets s'effacent.... Chaque jour l'oubli, cette vague implacable et sombre, qui monte le long de nos jours, qui y monte froide et muette, engloutit peu-à-peu, dans l'abîme du temps, les souvenirs décolorés du présent. Faut-il en rendre grâces au ciel qui, par pitié pour l'espèce humaine, la rendit impuissante à rien conserver, pas plus la douleur que la joie?.... Non. Cette pensée m'est cruelle. Je tiens à garder mes regrets; ils sont pour moi de saintes attaches..... qui me relient à ce que la mort a brisé; je les nourris comme ces feux sacrés des vieux âges qui s'élevaient jour et nuit vers les cieux; et, quand parfois je me sens porté à m'irriter contre la destinée, je me dis que, dans le court pèlerinage de la vie, le seul chemin qui serait le plus digne d'occuper la pensée, est celui d'au-delà de ce monde. En effet, pourquoi tenir à ce qui va échapper! pourquoi s'accrocher à ce qui n'a point de prise!... Oui : mais est-on sûr que, là-haut, on rejoindra ceux que l'on pleu-

re!... Aura-t-on su le mériter!... Deux sentiments, à forces contraires, se disputent le cœur humain : l'*orgueil* et l'*humilité*. L'un veut la révolte, et l'autre la résignation; le premier vient de l'incrédulité, et le second part de la foi. J'écoute l'un... mais je suis l'autre.

XVI

Je partis d'Abbotsford pour le château de Minto; et j'y arrivai en peu d'heures. Lord Minto fut longtemps ministre d'Angleterre en Prusse. J'avais rencontré son fils à Copenhague en 1842; et je lui avais promis de visiter la belle propriété de sa famille quand je parcourerais l'Écosse.

« — Vous êtes homme de parole ! me dit le noble châtelain. »

Je passai deux jours dans sa terre.

Je traversai rapidement *Hawick*, où sir William Douglas (le chevalier noir de Liddisdale)

fit périr de faim, dans le donjon du château de l'ermitage, le brave Alexandre Ramsay. Je touchais aux frontières de l'Écosse.

« — Voici *Gretna-Green!* me dit mon postillon en riant. »

Je jetai un rapide coup-d'œil sur la demeure du *forgeron* qui marie : *Municipalité permanente* de tous les amants dans l'embarras. Le dernier maréchal-ferrant était mort récemment : un autre l'avait remplacé.

« — *Quand il n'y en a plus, il y en a encore,* disait gaiement mon postillon. *Le forgeron de Gretna-Green ne meurt jamais.* »

Cela me parut merveilleux, d'autant que les singuliers liens qui sont *forgés* là sans façon, à l'aventure, à bride abattue, n'en ont pas moins force de loi.

Non loin est la rivière d'Esk : C'est là que finissait l'Écosse.

Les belles et riches plaines de l'Angleterre étaient devant moi; mais mon regard restait fixé sur les lointaines montagnes de la Calédo-

nie. En vain cherchait-on à fixer mon attention sur la belle résidence de sir James Graham, ministre actuel de la reine, ma pensée n'était tout entière qu'à la pittoresque contrée que je venais de quitter. Carlisle s'offrit à mes yeux; il s'en exhalait des tourbillons de fumée qui s'étendaient au loin sur la plage. Je sortais du terrain de la poésie et de l'enthousiasme, je rentrais sur le sol de l'industrie et des mécaniques. Je me rappelais que ce fut à Carlisle que l'infortunée Marie Stuart avait été se remettre entre les mains d'Élisabeth; et, dans la disposition d'esprit où j'étais, Carlisle en ce moment, bien qu'arrosé par *l'Éden*, ne me parut point *le paradis*.

J'arrivai de nuit à *Lancaster*. L'hôtel où je descendis était plein de monde ; et, à minuit, une quantité de personnes en repartait, par le chemin de fer, pour aller directement à Londres. Mon projet était de me rendre le lendemain à *Hagley-Hall*, magnifique résidence de lord Littleton, à peu de distance de Birmingham ; mais un contre-temps des plus désagréables vint mettre en désarroi toutes mes dispositions de voyage. Le cocher de l'*omnibus* noc-

turne, étant à charger les effets de ses voyageurs, s'empara de mes malles que mon domestique avait négligé de monter de suite dans ma chambre ; et, quelques minutes après, mon bagage partait pour Londres.

L'erreur fut reconnue trop tard; les wagons filaient sur les rails; et je restais sans linge, sans habits, sans papiers, sans argent, et dans une ville inconnue, à deux ou trois cents milles de Londres. La position était peu gaie. J'avais par bonheur quelques pièces d'or sur moi qui me permettaient de courir après mes malles; mais, dépourvu de toute chose, il ne m'était plus possible d'aller descendre au château de lady Littleton. Je craignais, en outre, que mes malles, sur lesquelles mon nom n'était pas inscrit, ne fussent renvoyées Dieu sait où, et peut-être même perdues. J'y avais mis mes manuscrits ; j'éprouvais donc un véritable désespoir, lorsqu'un Anglais qui se trouvait, près de moi, dans le wagon qui me menait à Londres, et à qui je communiquais mes chagrins, me tranquillisa par ces mots :

« — Soyez tranquille ! je me charge de cette affaire. »

Cet obligeant compagnon de route était lié avec les administrateurs du chemin de fer ; et, grâce à lui, à peine étais-je débarqué dans la grande ville, que mes effets m'étaient rendus. Ce digne homme que je n'ai plus revu, à mon grand regret, s'appelait : *le révérend M. Litchfield* de *l'Université Club*. Je ne saurais oublier son nom.

Mon voyage était terminé. Ici, disons-le à la gloire du gouvernement Britannique, jamais ni visas de passeports, ni fouilles de douanes intérieures, ni formalités de police, ne tracassent le voyageur lorsqu'il parcourt les Trois Royaumes. L'âme s'y sent, avec bonheur, dans la véritable sphère de la liberté.

J'avais exploré l'Écosse comme j'avais traversé l'Irlande, allant de châteaux en châteaux et passant d'une fête à une autre : non, je ne saurais continuer ces pages, sans rebrousser chemin vers la Calédonie ; je lui dois encore quelques lignes de reconnaissance et d'adieu. La touchante hospitalité des mœurs antiques s'est conservée, dans toute sa grâce primitive, en ces poétiques contrées. La civilisation n'a point encore passé son équerre et son rabot sur les

montagnes d'Ossian. Le niveau désenchanteur des chemins de fer n'y saurait applatir les rocs et n'y peut combler les vallées. Aux bords des lacs du *Highlander*, on est, comme aux grands jours de Bruce et de Wallace, tout entier aux naïves traditions du temps patriarchal. Un étranger, recommandé, est de suite de la famille; il appartient au foyer domestique; on le remercie des bontés dont on le comble, on est heureux des embarras qu'il occasione; c'est vous qui êtes le maître chez lui, et c'est lui qui se croit l'obligé près de vous. Puis, vous retrouvez, sous l'atmosphère où respira Charles-Édouard, ce parfum de loyauté monarchique et ces sources de foi religieuse qui ramènent l'imagination aux âges de la chevalerie : on s'y retrempe, on s'y épure, on voudrait y devenir l'enfant de la montagne. Puis enfin, aux jours du départ, les mots suivants remuent le cœur : ceux-ci de souffrance : « *je pars* » ceux-ci d'espoir : « *je reviendrai.* »

Je partis de Londres pour le Continent sur le bateau à vapeur *la princesse Vittoria.* Je me

dirigeais vers Anvers ; le temps promettait une traversée favorable ; et nous croyions arriver à bon port, lorsqu'à six heures du matin une secousse violente éveilla tout-à-coup les passagers... Des cris retentissaient sur le pont.... Le *steamer* venait d'échouer sur un banc de sable à l'embouchure de l'Escaut.

Chacun se lève au désespoir ; l'événement pouvait avoir des suites graves, car le bruit se répandait que déjà l'on apercevait des crevasses dans le bâtiment, et que l'eau commençait à s'y glisser. Le capitaine essayait en vain, par tous les moyens en son pouvoir, de s'arracher à sa dangereuse position, le steamer restait inébranlable ; et, bien qu'on eût hissé le drapeau de détresse, nul bâtiment ne venait à notre aide.

La matinée entière se passa ainsi. Le capitaine assurait qu'à la haute marée, qui aurait lieu le soir, le navire serait remis à flot ; mais nous avions échoué en haute marée ; et plusieurs matelots témoignaient par des gestes expressifs qu'ils ne partageaient pas l'opinion de leur chef. La mer était tout-à-fait basse ; et nous nous trouvions à sec sur une île de sable autour de laquelle nous pouvions nous promener, et au

milieu de laquelle était vigoureusement enfoncé notre bateau à vapeur. J'entendais dire qu'on avait vu des navires demeurer trois et quatre jours en pareille situation. Au coucher du soleil, plusieurs passagers, las de se lamenter et d'attendre, proposèrent de prendre le canot de sauvetage de *la princesse Vittoria*, de gagner terre avant la nuit, et, au premier rivage venu, d'aller cheminer à l'aventure. J'adoptai l'avis sans hésitation; et, réunis au nombre de sept, nous partîmes à l'instant même.

Dans les périls comme dans l'adversité, l'inaction est le plus pénible des tourments; une tentative quelconque est une diversion secourable; une lutte semble une assistance. Plusieurs dames voulaient nous suivre; mais notre barque était fort petite; il pleuvait à verse; nous n'étions qu'*échoués*, nous courions la chance de devenir *naufragés;* et, dans le choix des périls, nous prenions peut-être la mauvaise part : les dames nous dirent adieu. L'une d'elles, qui était fort jolie et paraissait nouvellement mariée, regardait tendrement son époux :

« — Que penses-tu?... choisis!... disait-il.

— Tout m'est égal : répondait-elle, pourvu que rien ne nous sépare. »

Et ils restèrent ensemble sur le navire.

Faisant force de rames, nous touchâmes aux côtes de la Hollande; et, à la tombée de la nuit, nous abordâmes à *Terneuse*. Ici, difficultés nouvelles. Les habitants du pays n'avaient aucune voiture à nous offrir, et l'aubergiste du lieu tenait à nous garder chez lui. Pour moi, qui voulais à tout prix m'acheminer vers Gand, je louai un tombereau attelé d'une rosse; et je partis dans cet équipage, avec mon domestique, à travers l'obscurité, les vents et la pluie. Nous longeâmes ainsi, au pas, et pendant plusieurs heures, un triste canal hollandais au milieu de marais fangeux. Le cheval, qui ne trottait jamais, commença à ne marcher qu'avec une peine extrême; les coups de fouet de son maître n'obtenaient aucun résultat; bientôt, il ne marcha plus du tout; et, finalement, il tomba.

Mon charretier, qui n'entendait pas un mot de français, m'adressait, entremêlées de jurements horribles, une foule de paroles hollandaises dont je ne comprenais pas le sens. Que faire en parreille occurence? Je n'avais plus

devant moi, comme sur les côtes d'Antrim, en Irlande, un brillant castel à créneaux m'offrant de loin ses fenêtres illuminées; je n'avais cette fois sous les yeux que des roseaux, des marécages et des cloaques. J'en pris bravement parti; et, pour alléger mes ennuis, je me fis cette exclamation:

« — Quoi de plus poétique, ici-bas!... que les souffrances et la nuit!... que le désert et l'abandon! »

Descendu de mon tombereau, je le laissai gisant avec son haridelle en un bourbier; et, à pied, trempé, morfondu, je pateaugeai un quart de lieue. Ignorant en quels lieux j'étais, et ne sachant où trouver assistance, je m'adressais encore ces mots de douteuse consolation:

« — Rien n'a de charme comme le *mystère!* et rien n'est intéressant comme l'*inconnu!* »

Enfin parut une lumière; elle partait d'une misérable cabane; et j'y entrai avec autant de satisfaction que dans un manoir hospitalier. Un vieux laboureur y était avec sa femme et ses enfants, mangeant à la gamelle, auprès d'un poêle étouffant, des pommes de terre écrasées: il y en avait un plein chaudron. Le brave Hollandais se leva

à mon aspect; je contai ma mésaventure; il m'interrompit joyeusement; et, m'interpellant dans ma langue :

« — Ah! me dit-il, vous êtes Français? eh bien! Monsieur, tel que vous me voyez, moi! j'ai servi Napoléon. Voulez-vous de mes pommes de terre? il en mangeait, lui, au bivouac.

« — Je vous remercie, répliquai-je. C'est un cheval que je voudrais.

« — *Un cheval!* je conçois cela. Eh bien! tel que vous me voyez, j'étais dans la cavalerie. Monsieur! si vous vouliez une pipe?..... Napoléon prenait du tabac.

« — Je n'ai absolument besoin, repris-je, que de me remettre en route le plus tôt possible. N'auriez-vous pas une voiture à me procurer?

« — *Une voiture!* pourquoi pas? Monsieur, tel que vous me voyez, j'ai conduit autrefois, il y a de çà longtemps, un des fourgons de la grande armée, c'était quand il n'y en avait plus: C'est à-dire de grande armée, vu qu'on l'avait brûlée à Moscou. Chauffez vous donc un peu! il fait froid. Napoléon aimait les fourrures. »

Cet ancien brave de l'empire était si heureux de trouver une occasion de remémorer ses ex-

ploits et Napoléon, qu'il ne pouvait retourner sa pensée vers aucune autre chose. J'enrageais de ses divagations; et, néanmoins, je ne pouvais m'empêcher d'en rire. Je laissai donc courir la bordée; et, lorsqu'il m'eût lancé, en ami, tous les projectiles de sa mémoire, j'implorai de nouveau son aide.

« — Ne vous inquiétez pas, reprit-il, je vous tirerai d'embarras et vous mènerai à Gand, quand je devrais vous y porter sur mes épaules avec votre croix d'honneur, que j'aurais dû avoir aussi, en bonne justice. Car, tel que vous me voyez, j'étais un vigoureux camarade; j'ai enduré de rudes fatigues. Je marchais sans jamais m'asseoir... Ma femme ! un siége à ce monsieur!... Ah! si Napoléon était encore debout!.. »

Le langage original de cet homme, qui changeait d'idées selon le dernier mot qu'il prononçait, était accompagné d'une si affectueuse bonhomie, qu'on finissait par y trouver du charme. Mon Hollandais avait donné des ordres à ses enfants, et ses ordres s'exécutaient. Un cheval, grâce à ses bons soins, me fut amené peu après; mon tombereau fut retiré de son cloaque; un verre d'excellent *curaçao* me fut offert; et, avant la

pointe du jour, j'arrivais sain et sauf à Gand.

Je reprenais la route de France.

Mais un grand spectacle allait être offert au monde sur les rives que je venais de quitter. Henri de France, le descendant de soixante rois, le petit-fils de Saint-Louis, était attendu en Écosse ; puis, de là, se rendant à Londres, il devait parcourir l'Angleterre au milieu des ovations de l'aristocratie et de l'enthousiasme des populations…

Il n'arrivait pas, lui, avec l'attirail de la souveraineté, un cortége de gardes et le luxe des richesses ; mais l'éclat de sa noble simplicité, la modestie de sa royale grandeur remuaient bien autrement les âmes que ne pouvaient le faire, ailleurs, les pompes d'un orgueil inquiet et l'ostentation d'une fausse dignité. Paré de la majesté des âges, levant un front serein et sans tache au milieu des agitations et des erreurs de l'époque, il a pour lui les gloires du passé, les espérances du présent, la justice de l'avenir. Le sceau des temps, son héritage sacré, est un sceptre qu'aucune loi ne peut lui ravir, et qu'aucun boule-

versement ne saurait briser. Celui-là survit aux tourmentes révolutionnaires comme un phare qui, sur les rochers battus par la tempête, après avoir semblé se perdre au milieu des raffales, reparaît, plus brillant et plus vif, pour sauver encore des naufrages.

« La génération actuelle, disait-on, n'est plus aux idées surannées de culte monarchique et de dévouement chevaleresque ; elle regarde en pitié tout ce qui est enthousiasme et poésie : elle ne fait cas que des valeurs numéraires et des autorités positives. » Paix ! calomniateurs du siècle ! Un événement inattendu a battu en brèche vos doctrines. Un jeune prince, n'ayant d'autre couronne que l'exil, d'autre prestige que sa naissance, d'autre auréole que ses vertus, a mis le pied sur les rivages britanniques, et de suite ont couru en foule vers lui, d'un bout de la France à l'autre, grands et petits, riches et pauvres : non pas seulement les nobles noms, mais mieux encore, les nobles cœurs. Henri de France n'avait ni trésors ni puissance à offrir ; et cependant, parmi toutes les classes, heureux qui pouvait s'élancer aux pieds de cette suprématie en exil, et de cette splendeur dans l'ombre ! Jamais

roi n'eut cour plus brillante! Aucune pensée de complot, de désordre et d'ambition, ne souillait cette généreuse démonstration de loyauté, de patriotisme et de croyances. Quel spectacle aux yeux de l'Europe : la résurrection des hautes idées d'équité, d'honneur et de gloire! l'infortune sur le pavois, et la défaite au capitole!

Et maintenant qu'on ose répéter encore, ainsi que le désirent les éteignoirs de toutes nos belles lumières, qu'il n'y a plus aujourd'hui parmi nous ni désintéressement, ni poésie, ni indépendance, ni chevalerie! le démenti en a été donné à la face du monde. Vit-on jamais tableau plus touchant et plus digne d'admiration que celui de cette multitude de pèlerins, qui, foulant aux pieds les lâches colères de la haine, allaient porter aux pieds du malheur la constance du dévouement! La plupart passaient le détroit, non comme expressions individuelles, mais comme envoyés nationaux. Ils avaient mission d'exposer l'état du pays et de dire la *vérité;* ils remplissaient un saint devoir. Le comte de Chambord les écoutait avec attention; et sur son beau visage où se résument toutes les gloires de sa race, et où revivent les traits de ses

plus illustres aïeux, rayonnaient ses hautes destinées. Sous le prince, on trouvait un homme, et, dans l'âme du fils des rois, la pensée des amis du peuple.

Alors la capitale anglaise n'avait plus qu'un palais : *Belgrave-square*. La gracieuse souveraine de Windsor, s'éloignant pour quelques jours de sa résidence avec une courtoisie pleine de délicatesse, avait comme fermé *Saint-James*, et annihilé *Buckingham*. Tout faisait place au fils de France.

Oui, la preuve en est démontrée, il est encore des âmes, et leur nombre est considérable, qui, protestant hautement contre la corruption du siècle, ne se traînent pas honteusement d'un pouvoir à l'autre au gré d'un sordide intérêt. Pour elles, l'injuste est le faux ; certains feux leur sont des ténèbres; et, dans la vie de retraite et d'obscurité où plusieurs ont refugié leurs principes, elles gardent les vraies clartés.

Que ceux qui, ayant eu jadis recours à des renversements au profit de leur ambition effrénée, prêchent aujourd'hui le respect à l'ordre établi : Que ceux qui chantaient naguère la *Marseillaise* crient maintenant *haro* contre toute

idée révolutionnaire : c'est l'obligation de leur rôle et la conséquence de leur cynisme. Mais, garrottés dans les institutions de liberté dont ils brûlent de s'affranchir et sous lesquelles ils étouffent, que ces mêmes hommes s'irritent en voyant de loyaux serviteurs inscrire à l'étranger leurs noms sur les tables de la fidélité : qu'ils se croient en droit d'invoquer la *sainteté du serment* après s'en être joué toute leur vie : voilà le comble de la démence. Nul, à dire vrai, ne s'en étonne ; mais, du moins, chacun peut en rire (1).

Non, désormais, sur aucune terre on n'enchaînera les consciences. Tout le monde a le droit, aujourd'hui, sous les bienfaits de la civilisation, d'aller saluer, n'importe où, ce qu'il respecte et ce qu'il aime. *La conscience publique* et l'indignation générale de la presse, ont *flétri* de toutes parts *les coupables manifestations* des insensés qui avaient voulu se poser en *flétrisseurs*(2).

(1) (Réflexion du *Corsaire* à ce sujet) : « Judas Iscariote ne se posait pas du moins en apôtre de la fidélité. »

(2) « *Flétrira bien qui flétrira le dernier*, » écrivait alors le *Charivari*. De son côté, le *Siècle* résumait ainsi le fameux vote de l'adresse des Députés (janvier 1844). — « Sire ! c'est votre dynastie qui a été mise en cause... et elle a eu une majorité de... 14 voix !... »

Le nombre des voyageurs à Londres a été prodigieux, et cependant il est beaucoup de Français qu'ont retenu dans leurs foyers des impossibilités de tout genre. Ceux-ci, du moins, se sont fait représenter ; et comme, au surplus, il n'est point d'entraves et de fers pour les ailes de l'âme, leurs vœux ont su franchir l'espace.

On parvient à égarer, plus ou moins longtemps, par le sophisme, les idées d'une nation ; mais un grand peuple, aussi éclairé que la France, ne saurait être trompé que momentanément : il en revient tôt ou tard au droit chemin et à la morale éternelle. L'imposture essayait continuellement, par ses diatribes, de fausser l'opinion publique, en attribuant au duc de Bordeaux des idées hors de son époque : ceci devait avoir un terme. L'étoile, injuriée, s'est levée grande et majestueuse pour, selon les vers du poète,

> Jeter des torrents de lumière
> Sur ses obscurs blasphémateurs.

Le jeune prince a choisi, pour manifester ouvertement ses sentiments de patriotisme, et pour parler loyalement à toutes les intelli-

gences, la terre classique où se déployent, dans tout leur éclat, les hauts principes d'indépendance et d'affranchissement. C'est devant un illustre vieillard, dont le génie a reçu aussi la consécration des temps et des souvenirs, que sa grande âme s'est ouverte. La France a deux images devant elle : l'une offre le parti rétrograde et moribond qui la traîne vers les bastilles ; l'autre, le parti jeune et fort qui marche vers la liberté. Henri de France est en ce moment, selon les expressions d'un journal démocratique, le néophyte de la régénération populaire dont les puissants du jour ne sont plus que les apostats; aussi, puis-je répéter, avec bonheur, ces paroles du *pèlerin* écrites jadis à *Kirchberg :*

« Henri de Bourbon s'élance dans la carrière avec la foi de saint Louis, la bravoure de François Ier, la générosité de Louis XII, et la franchise de Henri IV; il n'a ni fiel dans la pensée, ni ressentiments dans le souvenir ; pas un nom ne lui semble hostile, pas une faute irrémissible; pas un mal ne lui paraît incurable, pas une inimitié invincible ; puis, quel ardent amour pour la France ! elle est la pensée de toutes ses heures, le point de mire de toutes ses études. Il

sait si bien ce qu'il doit être! il sera ce qu'il faut qu'il soit. »

Lorsque les voyageurs français couraient en foule à Londres auprès du petit fils d'Henri IV, aucun d'eux n'ignorait à quels ressentiments il allait s'exposer, et quels orages pourraient en être la suite. Mais la plupart avaient dans le souvenir et même sur les lèvres les éloquentes paroles de nos hommes d'état actuels, de nos illustres guerriers, et de nos publicistes renommés. Ils s'abritaient derrière leurs maximes. Voici les plus célèbres d'entre elles : faisceau pour l'immortalité, elles appartiennent à l'histoire.

« La légitimité seule donne à la vie sociale cette étendue, cette perpétuité qui est un des plus profonds besoins de notre époque....... » (Guizot, *Gouvernement de la France*.) (1).

« Toute autorité vient de Dieu. Nos rois règnent par *la grâce de Dieu* et non par *les consti-*

(1) Variante : « *La légitimité!*... ah! je tiens ses maximes pour absurdes, honteuses, dégradantes pour l'humanité. » (Guizot : à la Chambre des Députés. Session de 1844.) »

tutions... Toute autre forme politique est une dégradation générale. » (Le président Séguier. 1815.)

« La légitimité, notre ancre de salut, est impérissable comme elle est sainte... Tout ce qui tendrait à en écarter, ne peut produire qu'infamie et désespoir, non-seulement pour les hommes mais pour les peuples. » (Le duc de Cazes. 1817 et 1827.)

« Soldats! l'armée française est la plus brave armée de l'Europe, elle sera aussi la plus fidèle. Rallions-nous autour de la bannière des lys! A notre tête est un prince (Charles X), le modèle des chevaliers français. (Maréchal Soult, mars 1815.)

« On nous verra tous défendre, en cas de danger, la constitution et la dynastie. » (Casimir Périer, député, mars 1821.)

« L'usurpation ne présente aux peuples ni les avantages d'une monarchie, ni ceux d'une république. Ces prétendues dynasties nouvelles sont aussi orageuses que les factions ou aussi oppressives que la tyrannie. C'est l'anarchie de Pologne ou le despotisme de Constantinople. — Un roi légitime arrive noblement au

trône ; un usurpateur s'y glisse à travers la boue et le sang. » (Benjamin Constant, de l'*Esprit d'usurpation*.)

« Vous avez fait un roi : vous avez disposé d'une couronne : et de quel droit ? » (Cormenin, *Lettres imprimées depuis* 1830.)

« Il n'y a de nationalité ici que le drapeau blanc. » (Le général Sébastiani. — *Histoire de Dix ans*, Louis Blanc, tome 1 page 540.)

« Je vous plains, Monseigneur, on va placer sur votre tête une couronne, qui sera une couronne de fer rouge. » (M. de Sémonville à Louis-Philippe le 9 août. — *Mémoires de Mazas*, page 174.)

(Au lieutenant-général commandant à Lille.) « Le comte d'Erlon cherche à embaucher, au nom de l'infâme usurpateur Bonaparte, les fidèles soldats du roi légitime. Les odieuses tentatives de cet homme échoueront... Dès que ce *misérable* sera arrêté, vous veillerez à ce qu'il soit *fusillé* dans les vingt-quatre heures. » (Le maréchal Soult, 8 mars 1815.) (1).

(1) Variante : (au général comte d'Erlon) : « Mon cher général, je suis heureux d'avoir à vous annoncer que le roi, sur ma proposition, vient de vous élever à la dignité de ma-

« Le gouvernement légitime sera le gouvernement éternel... Celui qui le renverserait devrait être à jamais exclu de cette terre, sur laquelle il est indigne de vivre. » (Pasquier, 1815.)

« Nous serons fidèles à nos postes. Nous garderons religieusement le dépôt sacré qui est entre nos mains ; et nous attendrons, en sujets fidèles et incorruptibles, l'heure de le rendre à notre souverain légitime. » (Carnot, avril 1814.)

« Ah ! les Français ne mériteront jamais le bonheur d'avoir pour roi ce bon prince, ce vrai chevalier, ce modèle de l'honneur (Charles X) ! Il faut une main de fer pour les dompter et les museler... » (Guizot à Gand, paroles adressées à M. Mazas).

« Jurons fidélité au roi. Arborons la couleur *vraiment française* qui fait disparaître à jamais tout emblème d'une révolution qui est fixée. » (Maréchal Augereau, 1814.)

réchal de France. C'est une récompense des éminents services que vous n'avez cessé de rendre au pays. à *toutes les époques* et dans *toutes les occasions,* avec tant de courage et de *loyauté* .. Je me félicite d'avoir trouvé cette occasion de vous témoigner *de nouveau* la haute estime que *j'ai toujours eue* pour votre personne. (Le maréchal Soult, en 1843.)

« Du côté du roi légitime est *la liberté, la sûreté, la paix* : du côté de l'usurpateur est la servitude et l'anarchie. » (Benjamin Constant, mars 1815.)

« J'ai tout bravé pour éclairer les esprits, pour les ramener à l'obéissance du roi... — L'armée à qui je donnai l'exemple de la soumission arbora la *cocarde blanche*. — Jamais, convenons-en, il n'y eut plus de liberté, de stabilité, de bonheur. » (Le général Lamarque, mémoire imprimé, Paris 1818.)

« La légitimité est à l'édifice des monarchies une clef de voûte donnée par l'histoire. Elle tient aux fondements de l'ordre social ; et c'est pourquoi, le jour où elle est arrachée, il n'est pas jusqu'à la borne des héritages qui ne soit ébranlée du même coup. Sa chute attaque l'inviolabilité de la propriété aussi bien que la sainteté des lois. » (De Salvandy.) (1).

« La France soupirait après le retour de son souverain légitime, du descendant de ces rois

(1) M. le comte de Salvandy, donnant sa démission d'ambassadeur pour ne pas enchaîner honteusement sa pensée à des volontés despotiques, vient de donner un noble exemple. [Chateaubriand avait agi de même]

auxquels elle a dû tant de siècles d'illustration et de bonheur. » (Duc de Choiseul, mai 1814.)

« Je n'ai pas reçu du peuple un mandat constituant ; et je suis absolument sans pouvoirs pour faire un roi, une charte et un serment. » (Cormenin, député, août 1830. — *Histoire de Dix ans,* Louis Blanc, tome 1, page 467.)

« A l'arrivée de l'usurpateur (aux Cent-Jours), je me dépouillai des titres et places que je devais à la munificence du roi... et je votai contre l'usurpation. » (Odilon-Barrot, brochure publiée en 1815.)

« Ne nommons députés que des sujets fidèles, ennemis de l'usurpation et amants de la légitimité. » (Dupin aîné, 1815.) (1).

« Qu'il soit brûlé l'infâme drapeau de l'usurpation ! (Ordre du comte d'Argout sous la Restauration.) Sans la doctrine sacrée de la légitimité, il ne peut y avoir ni repos ni bonheur pour la France. » (Le comte d'Argout.)

« La légitimité est un principe sacré, un dog-

(1) (Réflexion du *Charivari* à ce sujet, en janvier 1844) : « Si les cours d'amour existaient encore, M. Dupin (*amant de la légitimité*), serait déclaré traître à *sa belle,* et *flétri* à l'unanimité. »

me fondamental avec lequel il n'est pas permis de transiger. » (*Journal des Débats*, Paris 1820.)

« Nous saurons, de tout notre pouvoir, assurer le triomphe de l'autorité légitime. Malheur à ceux qui la méconnaîtront ! — *Dynastie légitime* : *intérêts français* : avec cette devise inscrite sur le drapeau de France, vous n'aurez à craindre ni les usurpations dont la sinistre image vous poursuit ; ni les séditieux, car vous leur aurez ôté tout prétexte ; ni les étrangers, car ils vous seront unis. — Une-quasi légitimité est la plus grande des absurdités. » (Dupin aîné, 1828, 1829, 1832.)

« C'est toujours une calamité nationale que ces tentatives d'établir des dynasties nouvelles sur les ruines des dynasties légitimes. » (*Journal des Débats*, 22 août 1819.)

« Cet enchaînement de huit siècles de rois n'est pas interrompu par l'affreux intervalle que laissent deux générations enlevées à la fois. Funeste et trompeuse politique de la fureur ! elle consacre encore ce qu'elle prétendait déshonorer. » (Villemain, de l'Académie française.)

« La Providence qui nous fut toujours secou-

rable, ne nous donne-t-elle pas dans l'héritier de la couronne un prince dont la modération, les vertus, l'équité et la bonne foi donnent toutes les garanties à la patrie. » (Le général Lamarque, Paris 1826.)

« Quel beau caractère qu'a cet homme-là ! (Charles X) il n'est pas possible d'être meilleur et plus digne. » (Le maréchal Maison, Cherbourg 1830. — *Mémoires de Mazas*, page 317.)

« Là où est le roi (Charles X), là est la France. » (Portalis.)

« Depuis trente-six ans jamais je n'ai écrit ni laissé écrire une ligne, laquelle n'eût pour but la défense des principes qui pouvaient seuls, selon moi, rendre au souverain légitime son royaume usurpé. Je fus appelé à Gand pour rédiger le journal officiel du roi : c'est le plus grand honneur et la plus grande récompense que j'aie pu recevoir... J'y combattis pour les principes constitutionnels que la dynastie légitime pouvait seule garantir. » (Bertin aîné, 1829.)

« Nous faisons, tant au nom de nos loyaux compagnons qu'en notre propre nom, le serment solennel et sacré, que nous avons prêté

sur notre épée à notre roi, de vivre et de mourir fidèle à notre souverain légitime. » (Louis-Philippe, duc d'Orléans, juillet 1803.)

« Duc de Mortemart! dites au roi qu'ils m'ont amené de force à Paris ; mais que je me ferai mettre en pièces plutôt que de me laisser mettre la couronne sur la tête. » (Louis-Philippe, 1830.—*Mémoires de Mazas*, tome 2, page 112. — *Histoire de Dix ans*, tome 1, page 361.)

« Quelle déception ! » (Mauguin, sur le gouvernement de juillet. Session de 1832.)

« Quel mensonge ! » (Corcelles, sur les promesses de juillet. *Idem.*)

« Quel pillage ! » (Cabet, député, sur les finances de juillet. *Idem.*)

« Quelle mystification ! » (Audry de Puyraveau, sur les lois de juillet. *Idem.*)

« Quel gâchis ! » (Le comte de Lobeau, sur le tout ensemble. *Idem.*)

Ah ! les milliers d'individus de toute classe que voyait arriver monseigneur le duc de Bor-

deaux à Belgrave-Square (1), manifestaient sans doute avec éclat leurs loyaux sentiments : mais certes, ils ne s'exprimaient pas à Londres d'une manière plus positive et plus énergique que ne l'avaient fait à Paris les illustrations politiques que je viens de citer, illustrations puissantes qui éclairaient autrefois le pays et qui y dominent encore aujourd'hui. Leurs voix retentissaient dans les cœurs fidèles des courtisans de l'adversité; elles étaient pour eux une lumière encourageante et secourable : ils s'appuyaient avec confiance sur l'ascendant de leur génie, et sur l'autorité de leur langage. Les hautes pensées politiques, ci-dessus développées et recueillies, n'avaient pu s'effacer d'aucune mémoire; car le *Moniteur*, les *Annales de la France*, et toutes les voix de la presse les avaient à jamais portées à la postérité. Sans doute les légitimistes ne pouvaient se dissimuler qu'on crierait *au scandale* sur le voyage de Londres, comme on l'avait fait, à une autre époque, sur

(1) Des marchands, des ouvriers, des députations de la halle, d'anciens soldats et de jeunes paysans suivirent le grand mouvement, et se rendirent en Angleterre. Ah! si on pouvait les punir pour crime de fidélité! « *Le plus grand des crimes aux yeux des traîtres* » dit Tacite.

le pèlerinage en Belgique. Ils se disaient : Nous courons le risque d'être *attaqués, condamnés, injuriés*. Mais pouvaient-ils s'en alarmer? Les *accusés* de *Belgrave-Square* n'avaient-ils pas pour sauve-garde l'exemple des *flétris* de Gand. L'Europe, qui a pu les regarder tour à tour, les a chacun appréciés selon leur mérite. La conscience publique les juge (1).

Les voyageurs de Londres se redisaient, en outre, ces phrases mémorables sur *l'enfant de l'Europe*, publiées naguères, en guise de prophéties, par nos célébrités littéraires.

« Un auguste enfant vient assurer les destinées de la France : qu'il grandisse ce prince, notre consolation et notre espérance! » (Le président Séguier, 1820.) (2).

(1) « — L'équité de la cour de cassation n'a pu voir dans la conduite de ceux qui ont fait le voyage d'Angleterre un acte de félonie..... Que maintenant la chambre décide si elle veut s'arrêter dans la voie où elle n'est que trop engagée, ou si elle veut suivre *l'homme de Gand* jusqu'où il lui plaira de la mener. » (Madier de Montjeau, conseiller à la cour de cassation. Janvier 1844.)

(2) « — La paix de l'Europe (disait O'Connell aux Irlandais, le 5 février dernier), est attachée à l'unique condition du rétablissement de la branche aînée des Bourbons, sous l'empire d'institutions libérales.» (Voyez les journaux du temps.)

« Peuples ne doutez pas ! chantez votre victoire,
« Un sauveur naît vêtu de puissance et de gloire.
« Il réunit le glaive et le sceptre en faisceau.
« Des leçons du malheur, naîtront des jours prospères,
« Car de soixante rois, ses pères,
« Les ombres sans cercueil veillent sur son berceau.
. . . .
« Cet enfant est notre joie,
« Dieu pour sauveur nous l'envoie.
(Victor Hugo. *Ode sur le baptême du duc de Bordeaux*. 1821.)

« Il porte sur son front *le sceau de la prédestination.* » (Le comte de Flahaut.)

« La légitimité est non-seulement une vérité légale, mais une nécessité sociale qui est aujourd'hui dans tous les bons esprits le résultat de l'expérience et de la conviction. » (Dupin aîné. — *Histoire de Dix ans,* Louis Blanc, tome 1, page 165.)

« Chantez, peuple chrétien, l'hymne de délivrance!
« L'astre de Tolbiac a relui sur la France.
« . . . .
« Montre-toi le front ceint du sacré diadème!
« Et qu'il soit anathème,
« Celui qui touchera celui que Dieu bénit!
(Barthélemy. *Ode à Charles X, sur le Sacre.*)

« Gardez bien ce dépôt sacré! Cette jeune tête un jour pourra sauver l'Europe. » (Odilon-Barrot, Cherbourg, 1830.)

« Il marchera couvert de l'invincible égide.
« En lui le monde espère et l'Éternel réside.
« . . . .
« Heureux le peuple ! heureux les bords qui l'ont vu naître!
(Brifaut, de l'*Académie française*.)

« Le duc de Bordeaux est un objet d'espérance pour les Français. Il n'aura pas vu l'ancien régime, il sera de son siècle. Il apprendra que les Français qui aiment leur prince, aiment aussi la liberté ; que c'est un peuple fier et libre qu'il est appelé à gouverner. » (Dupin aîné, 25 décembre 1829.)

« O légitimité, souveraine chérie !
« De l'éclat le plus pur resplendis dans mes vers!
(Mollevaut, de l'*Institut*. Poëme épique inédit.)

« L'armée, représentée par un de ses plus braves officiers, les gardes du corps et la garde nationale ont reçu aux portes de la vie le prince que leur courage et leur fidélité doivent défendre à jamais. — Jeune enfant ! objet de tant d'amour ! croissez pour rendre heureux un peuple qui vous reçut avec tant de joie et d'espérance! » (*Journal des Débats*, septembre 1820.)

« Et nous, le cœur brisé, les yeux noyés de larmes,
« Nous cherchons de quel point, pour calmer nos alarmes,
« L'élu du Très-Haut doit venir.
(Guiraud, de l'*Académie française*.)

« Que *le roi de France* ne rende pas son épée ! » (Royer-Collard, avant juillet 1830.)

« Dieu garde la félicité
« Pour votre avenir qu'il protége ;
« Comme une jeune fleur qui s'ouvre sous la neige ,
« Vous croissez sous l'adversité.
(Le comte Jules de Resseguier.)

« Mon Dieu ! on ne pense qu'au duc de Bordeaux ! » (Guizot, janvier 1844.)

« L'arbre ne mourra point : de nouvelles racines
« Le rattachent au sol français.
(Ancelot , de l'*Académie française*.)

« Cher à tous les Français, cet auguste enfant le sera plus particulièrement encore à ceux qui, comme nous, furent et seront toujours fidèles aux dignes héritiers du trône de Saint-Louis. » (Chauvin, procureur-général à Bordeaux, député, conseiller à la Cour de cassation, etc.,

« Les sceptres des rois légitimes sont des tisons brûlants qui finissent toujours par dessécher la main qui ose y toucher. » (La grande reine d'Angleterre, Élisabeth.)

Que de gloire et d'espérance
Sur la tête d'un enfant !
Fort des destins de la France ,
Qu'il s'élève triomphant !
(Dorion. Octobre 1820.)

« Si le droit manque au pouvoir, la société est dissoute. La société pour croire à elle-mêma a besoin de n'être pas d'hier. Il est bon aux institutions de ne pas se voir naître. On ne fait pas plus un roi légitime qu'un peuple libre. » (Guizot, *le gouvernement de la France.*)

Honneur au rejeton qui deviendra la tige !
Nouveau Joas, sauvé par un prodige.
(Victor Hugo. 1820.)

« Les faits changent: la justice et le droit ne changent pas. » (Bignon, chambre des députés, décembre 1832.)

« Tant que se perpétuera la race de nos rois légitimes, la France sera son héritage et les Français sa famille. Ainsi la raison le conseille, l'expérience l'enseigne, la loi l'ordonne, la justice le proclame. » (Le président Séguier, avril 1814.)

Terre des lys, tressaille d'allégresse !
Il s'est levé l'astre libérateur.
(*Mémorial Bordelais.* Octobre 1820.)

« Si l'injuste emploi d'une force majeure parvenait (ce qu'à Dieu ne plaise !) à placer *de fait* et jamais *de droit* sur le trône de France, tout autre que notre roi légitime, nous décla-

rons que nous suivrons avec autant de confiance que de fidélité la voix de l'honneur qui nous prescrit d'en appeler jusqu'à notre dernier soupir, à Dieu, aux Français, et à notre épée. » (Louis-Philippe d'Orléans, 1803.)

« Aux temps passés, lorsque de toutes parts,
« Nous déchiraient les discordes civiles,
« L'Anglais vainqueur planta ses étendards
« Sur les vieilles tours de nos villes.
« Armé d'un droit, qui ne périt jamais,
« Charles luttait pour notre délivrance :
« Prodiguant l'or pour acheter la paix,
« Lancastre alors était roi des Français :
« Charles VII était roi de France. »

(*Anonyme.*)

Lorsque je commençais mon voyage à Londres, je disais à la première page de mon livre : *Celle-ci sera la seule où se trouveront réunis les grands mots de chartes, d'assemblées, de révolutions et de liberté ;* mais pouvais-je prévoir en partant de Paris le *grand événement de Londres :* et, *ce grand événement accompli,* pouvais-je y rester étranger ! Le voyage du jeune Henri de France a ému le monde entier : toutes les voix ont parlé, toutes les plumes ont écrit,

tous les cœurs ont battu. En présence de ce mouvement européen eussé-je pu rester froid, impassible et silencieux! Mes résolutions ont cédé à l'entraînement général; et je n'ai pu continuer à me dire: *loin de moi toute politique.*

Honneur! cent fois honneur aux cinq collèges électoraux qui, appelés à prononcer en dernier ressort sur la conduite des députés légitimistes ayant été à Londres, ont solennellement cassé les arrêts de la Chambre: les nobles démissionnaires sont rentrés triomphants à leur poste après les plus brillantes ovations, et le front ceint de palmes nouvelles. L'honneur et la justice l'ont emporté. Grand exemple et haute leçon!

O puissance d'un principe!... il n'est plus permis à l'auguste exilé de France de faire un pas, ici ou là, sans soulever toutes les passions, amour et haine, dévouements et terreurs, fidélités et perfidies, enthousiasme et rage. Que d'inquiétude a saisi les hommes qu'épouvantent les nobles sentiments!... Et pourtant leur impuissante irritation, après s'être violemment déchaînée en menaces, n'a eu d'autre immense résultat qu'une malheureuse

attaque à l'encontre du Dictionnaire de l'Académie. « O montagne en travail !... » les aveugles ont demandé un *errata* au livre de l'instruction publique, une nouvelle définition de la langue française : *élan généreux* signifierait désormais *manifestation coupable*. *Loyauté* : lisez *flétrissure*. Ah ! que les *flétrisseurs* auraient de palmes au front, si, dans leur même ordre d'idées, *apostasie* devenait *couronne*, et *hontes* se traduisait *gloires !*

Ceux qui naguères, appelaient à leur aide, contre le souverain de *droit*, les *saintes voies de l'insurrection*, invoquent aujourd'hui, en faveur du roi de fait, les *devoirs sacrés du serment*. Du *serment !* Mais la *souveraineté du peuple* étant aujourd'hui une loi nationale, ne serait-ce pas y porter atteinte (selon leurs propres doctrines), que de regarder comme irrévocable un engagement qui interdirait d'obéir aux nouvelles volontés que cette même souveraineté pourrait un jour manifester ? La *souveraineté du peuple* a le droit de changer d'idées, de sentiments, de bannières et de gouvernement, selon qu'elle le juge utile et nécessaire : or, toute âme soumise à ce grand principe ac-

tuel ne doit-elle pas se poser de manière à pouvoir saluer librement les éventualités de l'avenir? La *souveraineté du peuple* étant apte à opérer d'un jour à l'autre, et cela pour le bonheur général, quelques changements plus ou moins considérables dans le pays, toute promesse indissoluble, en opposition à ses vues, ne serait-elle pas une *barrière* élevée contre l'autorité suprême? une rébellion anti-patriotique au système fondamental?

Le mot de *roi* a été proféré, dit-on, à Belgrave-Square. Mais ce même exemple a été donné, ce même mot a été prononcé, *depuis les journées de juillet*, par la plus puissante voix du pays. Ouvrons les pages de l'histoire. M. de Schonen ayant été nommé commissaire du gouvernement pour accompagner Charles X à Cherbourg, le dialogue et la scène suivante eurent lieu à cette époque.

(M. de Schonen à Louis-Philippe) : « Si l'ôn nous remet le duc de Bordeaux, que ferons-nous de lui? »

(Louis-Philippe, vivement, à M. de Schonen): « Le duc de Bordeaux!... mais c'est *votre roi!* »

(Marie Amélie, extrêmement attendrie et se

jetant avec transport dans les bras de son époux) : « Ah ! vous êtes le plus honnête homme du royaume ! » (*Histoire de Dix ans*, par Louis Blanc, tome 1, page 414.) (1).

Encore un voyage achevé ! J'ai exploré le nord de l'Europe, mes yeux se tourneront maintenant vers le midi, vers les climats aimés du soleil. Une année de plus a passé sur ma tête, et une foule d'impressions nouvelles se sont succédées dans mon cœur. Sur les rivages britanniques, aux terres d'Irlande et d'Écosse, de nombreuses sympathies sont venues au devant du *pèlerin*. Ah ! n'eût-on gagné qu'une seule af-

(1) Dans une des brillantes fêtes données en Angleterre à Monseigneur le duc de Bordeaux, fêtes ou retentissait partout l'air national de *Vive Henri IV*, on servit *un gâteau des rois*, pavoisé de drapeaux blancs et de fleurs-de-lys. (C'était le 6 janvier, chez la duchesse de Somerset, à Plymouth.) La fève échut à l'auguste voyageur qui n'en dit rien et la mit furtivement dans sa poche. « — *Vous êtes roi, Monseigneur* ; lui dit aussitôt la duchesse. » « — *C'est possible :* répondit le prince en souriant ; *mais, en ce moment il faut que je le cache.* »

fection dans le trajet le plus pénible et le plus fatigant, n'est-ce pas un heureux voyage!...

Que ce dernier m'aura procuré de jouissances!... que je lui dois d'actions de grâces!... j'ai quelques amis de plus sur la terre. Oh! quand la morte-saison aura entièrement glacé mes esprits, lorsque, semblables aux places dégarnies d'un front fatigué par les ans où les cheveux ne repoussent plus, il se sera formé des vides dans mon imagination d'où ne s'élèveront plus d'ardentes pensées, je retournerai en arrière, et, des rayons de l'âge passé, je dorerai l'âge présent. Oui, quand les doux souvenirs se réveillent, quand les anneaux rompus des temps finis se remettent à se chercher, aux flambeaux de la reconnaissance et de la fidélité, n'est-ce point une renaissance? On se retransporte aux beaux jours; on en fait refleurir les palmes. L'âme semblable à la nature, où plusieurs printemps se succèdent, a en elle plusieurs jeunesses.

J'ai décrit des lieux et des hommes; mais jamais, sur eux, aucune expression offensante ne s'est rencontrée sous ma plume. Mes sentiments de légitimité monarchique ont pu heurter par fois quelques opinions; mais le poète qui se

lève avec sa pensée, bouclier qui lui vient du ciel, quand cette pensée est loyale, doit trouver en elle une garantie. Abrité sous sa conscience, il a *droit d'asile* en celle d'autrui. La plus sainte des libertés est celle des affections de l'âme. Et puis, quoiqu'il arrive ici-bas, disons avec le célèbre M. Bignon : « *Les hommes et les choses passent, le droit et la justice demeurent.* »

FIN.

ERRATA.

Page 90. 30,000. Lisez 30 *milles*. — 100,000 Lisez 100 *milles*.

— 200. En langue *gallique*. Lisez en langue *gaëlique*.

— 207. George II. Lisez *Georges IV*.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.